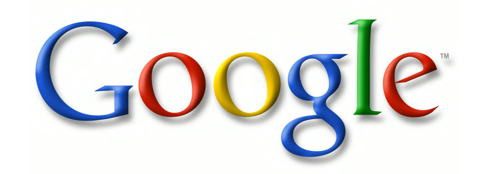

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



par Meinecin –
Livre recherché. C'est le premier
qui traite des progrès et des
origines de la poésie française.
Jugements très intéressants
sur les auteurs du XVIe –

HISTOIRE
DE
LA POËSIE
FRANÇOISE.



A PARIS,
Chez PIERRE GIFFART, ruë S. Jacques,
à l'Image Sainte Therese.

M. DCCVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



SON ALTESSE
SERENISSIME
MADAME
LA DUCHESSE
DU MAINE.



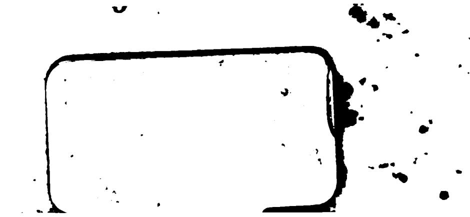
ADAME,

Je prens la liberté d'offrir à VÔTRE ALTESSE

SERENISSIME, *l'Histoire de la Poësie Françoise, qu'Elle m'a bien voulu permettre de donner au Public sous ses auspices. Si elle daigne s'en amuser quelques momens, Elle verra que cette Poësie a été longtems presque inconnuë; Qu'elle a souffert des changemens considerables; Que ce n'est que par les reflexions de plusieurs siecles, qu'elle a été conduite au point de perfection, où nous la voyons aujourd'hui: Que la plûpart des Roys & des Heros, dont vous êtes descenduë, l'ont aimée, qu'ils ont pris des soins pour la faire fleurir, & que souvent même*

même ils ont crû, que les Demi-Dieux pouvoient parler le langage des Muses. Cet Art, dont V. A. S. connoît si bien la finesse, & qu'elle cultive avec tant de succés, n'auroit pas besoin de recourir aux fictions, qui luy sont si naturelles, pour faire vôtre Eloge; cette vertu solide, que l'on admire en vous; cet esprit sublime, qui dés vôtre tendre jeunesse, vous a fait attacher à tout ce que les sciences abstraites ont de plus difficile & de plus élevé, & qui ne vous a fait regarder l'étude des belles Lettres, que comme un amusement, fournissent de veritables sujets de


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Justiciers & Officiers qu'il apartiendra, Salut. Nôtre bien-amé le Sieur Abbé MERVESIN Nous a fait remontrer, qu'il a composé un Livre intitulé, *Histoire de la Poësie Françoise*, qu'il souhaiteroit donner au Public, s'il Nous plaisoit de le lui permettre par nos Lettres sur ce necessaires : A CES CAUSES, desirant favorablement traiter l'Exposant ; Nous luy permettons & accordons par ces Presentes, de faire imprimer, vendre & debiter, dans tous les lieux de nôtre Royaume, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra y choisir, *l'Histoire de la Poësie Françoise*, de sa composition, de telle marge, volume & caractere, & autant de fois que bon luy semblera, l'espace de quatre années consecutives, à compter du jour & datte des Presentes ; pendant lequel temps nous faisons tres-expresses défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, sous prétexte d'augmentation,

correction, changement de titre, fausses marques, ou autrement, de quelque maniere que ce soit ; ny même d'en faire des extraits ou abregez ; & à tous Marchands & autres d'en apporter ny distribuer dans ce Royaume, d'autres impressions, que de celles qui auront esté faites du consentement par écrit de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy ; à peine de quinze cens livres d'amende, payable par chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital General de nôtre bonne Ville de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, ou à ses representans ; de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts ; à condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit Livre dans nôtre Bibliotheque Publique, un en celle du Cabinet de nos Livres dans nôtre Château du Louvre, & un dans la Bibliotheque de nôtre tres-cher & féal Chevalier & Garde des Seaux de France le sieur PHELYPEAUX, Comte DE PONT-

CHARTRAIN, Commandeur de nos Ordres, avant que l'exposer en vente; à la charge aussi que l'impression en sera belle, sur du beau & bon papier, & faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, suivant qu'il est porté par les Reglemens faits pour la Librairie & Imprimerie; à peine de nullité des Presentes, lesquelles seront registrées sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de nostredite Ville de Paris. Si vous mandons & enjoignons, que du contenu en icelles vous fassiez joüir l'Exposant pleinement & paisiblement, ou ceux qui auront droit de luy, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun empéchement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre une copie des Presentes, elles soient tenuës pour bien & dûëment signifiées, & que foy y soit ajoûtée, & aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier, ou Sergent sur ce re-

quis, de faire pour l'execution des Presentes, tous Exploits & Actes necessaires, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le dixiéme jour de Janvier, l'an de grace mil sept cent six, & de nôtre regne le soixante-troisiéme.

Signé, LE PETIT.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 2. p. 61. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. de ladite Communauté. A Paris ce 11. Janvier 1706.

Signé, GUERIN, *Syndic.*

HISTOIRE



HISTOIRE
DE
LA POËSIE
FRANÇOISE.



Lusieurs Auteurs anciens & modernes ont pris ſoin de nous inſtruire des regles de la Poëſie; mais il en eſt bien peu, qui nous ayent inſtruits de ſon origine, de ſes progrez, & de ſes changemens. Cet Art a eu le ſort de tous les autres, qui dans

leur commencement sont toûjours imparfaits, & il n'est arrivé à sa perfection, que par degrez.

La Versification n'étoit dans sa naissance, qu'un assemblage de mots renfermez sous une certaine mesure, & nous pouvons dire que les premiers qui ont chanté, ont les premiers fait des Vers, puisqu'ils ont restraint un certain nombre de syllabes sous celui des sons, dont leurs chants étoient composez.

Pour rendre cette Versification agreable à l'oreille, indépendamment du chant, on s'attacha à lui donner une harmonie par l'accord des voyelles longues & brèves: on appella cet Art, Prosodie, que l'on confondit avec la Versification.

Ceux qui dans la suite, avec un talent extraordinaire, s'appliquerent à faire des Vers, ne se contenterent pas de plaire à l'oreille par la mesure, & par l'harmonie; ils chercherent à élever l'esprit & à toucher le cœur par des fictions surprenantes, de tours hardis, de figures agréables, d'expressions énergiques, & de peintures naturelles; & parce que tout ce qu'ils faisoient, étoit regardé comme un fruit de leur imagination, on leur donna le nom de Poëte, c'est-à-dire, homme qui crée, ou qui produit; & pour exprimer l'élevation & la sublimité de leur génie, on se servit de ces grands mots, de fureur poëtique, d'enthousiasme & d'inspiration divine.

Quoique la Poësie, dont les fictions & les allegories font l'essentiel, eût pû faire sentir sa force & ses agrémens, sans le secours de la Versification & de la Prosodie; elle s'est si fort unie avec l'une & avec l'autre, qu'elle en est devenuë inséparable.

Cependant, malgré l'étroite union qu'il y a entre ces trois Arts, ceux qui en ont une veritable idée, n'ont garde de les confondre.

Les Auteurs, qui se sont efforcez de pénétrer dans l'antiquité la plus obscure, conviennent que les premices de la Poësie, ont été consacrées au Seigneur; il y a lieu de croire que l'ardeur de chanter ses loüanges, a produit dans ceux qui en étoient posse-

dez, cette élevation d'esprit, que d'autres sujets ensuite ont produit dans les Poëtes prophanes.

Cela supposé, le respect que nous avons pour Moïse, ne doit pas nous empêcher de le regarder comme le premier de tous les Poëtes, d'autant mieux que c'est le premier de tous les Ecrivains, dont les ouvrages sont parvenus jusques à nous : les deux Cantiques qu'il composa, l'un aprés le passage de la Mer rouge, & l'autre, pour remercier le Createur de tant de miracles qu'il avoit faits en faveur de son Peuple, ont toûjours été regardez comme deux admirables productions d'un esprit poëtique. Saint Jerôme assure qu'ils étoient en Vers Hexametres & Pentame-

tres ; & quoique les traductions leur ayent fait perdre une partie des agrémens, que leur donnoient les belles expressions & l'harmonie ; les connoisseurs ne laissent pas d'y trouver ce merveilleux & ce sublime qui font l'essentiel de la Poësie.

C'est sans doute sur ces modeles, que David, Salomon & d'autres Prophetes se sont formez, lors qu'ils ont voulu chanter les loüanges de Dieu, déploter les calamitez publiques, & instruire le Peuple des choses futures. Je ne ferai point ici mention de leurs ouvrages, & je ne parlerai de la Poësie ancienne, qu'autant que je la croirai necessaire pour l'intelligence de la Françoise, dont je tâcherai de donner une Histoire succinte.

Les Arabes, les Syriens, les Egyptiens, les Perses, & les Ioniens ont toûjours aimé les discours figurez & les allegories; comme la Poësie étoit conforme à leur inclination, ils s'y attacherent dés qu'ils en eurent la moindre connoissance.

Ils s'apperçûrent bien-tôt qu'elle étoit d'un grand secours à la memoire; parce que les choses dont on veut la charger, s'y impriment beaucoup mieux, quand elles s'y presentent sous un arrangement mesuré, & s'en effacent plus difficilement, les mots étant comme liez les uns aux autres; leur Theologie, leur Philosophie, leurs Loix & leurs Coutumes furent mises en Vers.

Les Perses s'appliquerent plus

que tous les autres Poëtes Asiatiques à rendre leur Poësie harmonieuse, à quoi leur langage étoit tres-propre : Un Interprete dit, qu'un de leurs vieux Livres fait mention d'une dispute qu'il y eut entre deux de leurs Poëtes, sur la douceur de leurs Vers : Les miens sont si doux (dit le premier) que quand je les chante dans les bois, le Rossignol quitte ses fleurs pour venir m'écouter ; & les miens sont si harmonieux (répondit l'autre) que quand je les récite, le Bracmane interrompt sa priere, & vient m'entendre : S'il en faut croire quelques Historiens, l'Arabie a plus produit de Poëtes, que le reste du monde ensemble.

Les Ioniens & les Grecs entre-

tenoient entr'eux une amitié si étroite, qu'ils s'envoyoient leurs enfans les uns aux autres, pour les faire élever ; & ce commerce fit passer la Poësie de l'Ionie en Grece, où, comme plusieurs autres beaux Arts, elle se perfectionna.

Melesigene, à qui on donna le nom d'Homere * parce qu'il devint aveugle, est le plus ancien des Poëtes Grecs, dont le tems a respecté les Ouvrages. Son Illyade & son Odyssée sont les deux grands modeles de la Poësie Epique, ou Heroïque, que tant de gens ont tâché d'imiter. Je m'écarterois trop de mon sujet, si je voulois rapporter les differentes opinions que les critiques ont euës sur ces deux Poë-

* Signifie, *qui a besoin de guide.*

mes ; je me contenterai de dire, que ces deux admirables génies*, qui ont si bien connu la force & les beautez de la Poësie, ont fait gloire de puiser dans l'un & dans l'autre.

Aprés la mort d'Homere, sept Villes considerables disputerent entre elles la gloire d'avoir donné la naissance à ce grand Homme ; on sçait pourtant qu'il passa toute sa vie dans une extrême pauvreté : Funeste présage, qui doit glacer les Favoris même d'Apollon, s'ils regardent la Poësie comme un chemin qui conduit aux richesses.

On ignore en quel tems, on a inventé cette multitude de Divinitez chimeriques, qui dans la

* Messieurs Despreaux & Racine.

suite ont été adorées par plusieurs Nations, comme veritables. On sçait seulement qu'Hesiode est le premier qui en a parlé historiquement ; mais il est aisé de comprendre pourquoi l'on en a fait entrer plusieurs dans les ouvrages poëtiques; les premiers Poëtes ont crû avec raison, que rien ne pouvoit mieux soûtenir l'esprit des Lecteurs dans une élevation continuelle, que ce merveilleux qu'on trouve dans tout ce que font les Dieux, & surtout quand ils s'interessent au sort des hommes.

Les Peuples grossiers, qui ont crû devoir borner leurs adorations à un objet visible, adoroient le Soleil sous le nom d'Apollon ou de Phœbus, & le re-

gardoient comme le premier mobile de toutes choses : C'est ce qui obligea les Poëtes à regarder cette prétenduë Divinité comme la leur, persuadez que puisqu'elle rend la terre féconde par la chaleur qu'elle lui communique, elle peut aussi en excitant & en échauffant l'esprit, y faire naître ces agréables idées, dont les beaux Vers se forment.

Les Muses étoient Filles de Mnemosine, Déesse de la Memoire ; elles avoient été mises sous la conduite d'Apollon, & l'on inferoit de-là, qu'elles l'avoient aidé à inventer les beaux Arts ; leur office étoit d'ailleurs d'assister aux Banquets sacrez, & d'y chanter des Vers pour divertir les Dieux : Toutes ces

raisons porterent les Poëtes à les invoquer comme des Divinitez qui pouvoient leur être favorables : On invoqua Calliope pour le Poëme Epique ; Melpomene pour le Dramatique ; Erato pour le Lyrique, & dans la suite on les invoqua toutes pour toutes sortes d'ouvrages.

Le Parnasse & l'Helicon sont deux Montagnes de la Phocide, assez voisines, & parce qu'on supposoit que les Muses habitoient tantôt sur l'une, & tantôt sur l'autre, on les leur avoit consacrées, & les Poëtes se crurent en droit de les faire entrer dans leur langage metaphorique : monter sur le Parnasse, ou sur l'Helicon, & faire des Vers,

signifia la même chose. On supposa même, que l'eau du Permesse donnoit de l'entousiasme; parce que cette Riviere, qui arrose la Phocide & la Beotie, a sa source sur l'Helicon.

Selon la Fable, le Cheval aîlé, qui nâquit du sang de Meduse, & qu'on appelloit Pegase, fit jaillir la Fontaine d'Hypocrene, en frappant de la corne contre une pierre, & parce qu'elle étoit prés du Parnasse & de l'Helicon, on la consacra aux Muses, & l'on attribua à son eau la même vertu, qu'à celle du Permesse. L'imagination des Poëtes alla encore plus loin, ils firent aussi de Pegase un sujet de metaphore; & parce qu'il avoit fait sortir de la terre

une Fontaine consacrée aux Muses, & parce qu'il avoit porté Cadmus, qui le premier donna connoissance des Lettres en Europe ; à l'exemple des Grecs, les Thessaliens consacrerent le Pinde aux Muses, les Macedoniens, la Pierie où elles étoient nées, & presque tous les noms differens qu'on leur a donnez, sont tirez des differentes choses qu'on leur a consacrées : que ces allegories & ces metaphores soient fondées sur le bon sens, ou non, il est sûr que sans elles, nous trouverions la Poësie languissante ; mais il n'est pas permis aux Poëtes de les pousser plus loin. Du tems de Louis XIII. un jeune homme s'avisa de mettre un pré

au pied de l'Helicon, on lui fit d'abord cette Epigramme.

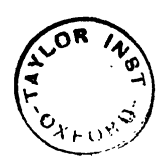
Jamais au pied du Mont sacré,
L'on ne connût que le Permesse ;
Damon vient d'y trouver un pré,
Qu'il en joüisse, & qu'il y paisse.

Les applaudissemens, que l'on donnoit à Homere, exciterent les Poëtes Grecs à s'appliquer à de nouveaux genres de Poësie.

Le desir d'exprimer tout ce que l'amour a de doux & d'agréable, fit inventer les Vers Lyriques ; on les appelloit ainsi parce qu'on les chantoit sur la Lyre : on en composoit des chansons que l'on appelloit Hymnes ou Odes : Neuf Poëtes se rendirent fameux en ce genre d'écrire, parmi lesquels Pindare, Anacreon & la celebre Sapho excellerent. On

On crût qu'une naïve representation du repos, de la tranquillité, & de la liberté, dont on joüit à la Campagne, seroit agréable à des esprits fatiguez de l'embarras & de la contrainte des Villes, on fit des Eglogues & des Idylles; les premieres ne traitoient que des mœurs, des occupations & des manieres des Villageois; les autres, plus concis, ou pour mieux dire, les abregez des Eglogues, retraçoient les jeux & les amours des Bergers.

Dans les uns & dans les autres, on ne faisoit parler que des gardeurs de troupeaux; & comme ceux qui gardoient les bœufs étoient alors les plus connus, on comprit ces deux Poë-



mes ſous le nom de Bucolique: les opinions ſur l'origine de ce Poëme, ſont fort differentes; mais tous les Hiſtoriens conviennent que Theocrite a été le prèmier des Poëtes Grecs, qui ont écrit en ce genre.

Pour aſſurer la memoire des Dieux & des Heros, on mettoit ſur la porte de leurs Temples, & aux pieds de leurs Statuës, des Inſcriptions, qui contenoient en peu de mots tout ce qu'ils avoient fait de plus memorable; elles donnerent envie aux Poëtes d'en faire de ſemblables ſur toutes ſortes de ſujets, & c'eſt à ces productions que l'on donna le nom d'*Epigramme*; une penſée ingénieuſe renfermée en peu de paroles en faiſoit toute

ſa beauté dans le commence-
ment ; mais bien-tôt aprés on
l'aſſaiſonna d'un ſel acre & pi-
quant.

Mimnerme s'appliqua à di-
vertir les gens, en leur atten-
driſſant le cœur, & en leur ar-
rachant même des larmes, par
des plaintes d'Amans deſeſpe-
rez, c'eſt ce qu'on appella *Ele-
gie* : elle n'étoit pas toûjours
plaintive comme elle eſt aujour-
d'hui ; ſi les Amans, qui n'é-
prouvoient que les rigueurs de
leurs Maîtreſſes, s'en ſervoient
pour raconter leurs ſouffrances,
les Amans heureux s'en ſer-
voient auſſi pour ch. nter leurs
felicitez.

Theognis, qui ſe propoſa
d'inſtruire & de divertir les Lec-

teurs, inventa le Poëme Gnomique ou Sententieux.

En plusieurs lieux de l'Attique, on célebroit tous les ans une Fête en l'honneur de Bacchus, pour lui demander la fertilité des vendanges; on lui sacrifioit un Bouc en haine du dégât qu'un animal de cette espece avoit fait aux vignes d'Icarius, qui le premier avoit enseigné à les planter, & qui avoit institué cette Fête; aprés le Sacrifice l'on chantoit & l'on dansoit autour de l'Autel: on appella pendant quelque tems cette réjoüissance *Trigodie*, c'est-à-dire, Chanson de vendange; on l'appella ensuite, *Tragodie*, qui ne signifie autre chose que Chanson de Bouc, & c'est de-là

qu'est venu le mot de *Tragédie.*

Les Atheniens voulurent aussi celebrer cette Fête; ils lui donnerent de nouveaux embellissemens, ils y ajoûterent des danses reglées, & des Chœurs de musique, qui chantoient des Hymnes en l'honneur de Bacchus.

Les hommes ont toûjours aimé ce qui les fait sortir d'eux-mêmes, où ils ne trouvent que des sujets de reflexions tristes & desagréables. Ce spectacle, qui est le premier dont nous avons quelque connoissance, plût à tout le monde; les Habitans des Campagnes voisines d'Athenes l'introduisirent dans leurs réjoüissances, & parce qu'ils n'y chantoient que des chan-

ſons groſſieres, on appella cet amuſement, *Comedie*, qui veut dire, Chanſon de Village.

Pendant pluſieurs années, la Tragédie ne fut qu'un Chœur, tel à peu prés, que celui dont nous venons de parler : Theſpis y fit enfin paroître un Acteur, qui déclamoit pluſieurs fois dans la Piece, & donnoit du tems aux Muſiciens de reſpirer : ces déclamations étoient des fables, ou des hiſtoriettes, dans leſquelles on inſeroit ordinairement les loüanges de Bacchus ; on épuiſa ces ſujets, & l'on commença à faire declamer des ouvrages, qui n'avoient nul rapport aux Fêtes qu'on celebroit. Les Prêtres de Bacchus ſe plaignirent de ce que

ces déclamations ne faisoient qu'interrompre le culte de leur Divinité, & les appellerent Episodes, c'est-à-dire, pieces ajoûtées, & délors les Poëtes s'appliquerent à les faire naître si à propos du principal sujet, que sans en détruire l'ordre, on n'auroit pas pû les en séparer.

A peu prés dans ce tems-là, il parut à Athenes des Tragédies d'une nouvelle espece, qu'on appelloit *Satyres*, parce qu'on y faisoit parler des Dieux de Forêts avec des Heros; ce n'étoit qu'un mélange confus de bagatelles & de grands évenemens, de discours sérieux & de comiques; ces pieces n'étoient pas uniquement destinées aux Fêtes de Bacchus, on les

representoit le reste de l'année. Thespis y mit des Personnages, qui pour ressembler aux Faunes & aux Satyres, qu'ils representoient, se barboüilloient le visage avec du vermillon & de la lie; les Acteurs & les Choeurs montoient sur un tombereau, & alloient par la Ville donner des réprésentations : le goût que l'on avoit pour ces représentations & ces amusemens augmentoit tous les jours, on bâtit un Theatre, & les jours destinez au culte de Bacchus, on y représentoit les plus belles Pieces; les Acteurs y alloient recevoir des applaudissemens, & le prix destiné à celui qui avoit le mieux réussi, étoit un vieux Bouc.

Par

Par le mot de Theatre, on entendoit un grand édifice, qui contenoit les Spectateurs & les Acteurs : celui, que l'on bâtit à Athenes, étoit orné en dedans de portiques, garni de sieges faits en degrez ; l'Orquestre étoit au milieu, & occupoit un assez grand espace : on l'avoit terminé sur le devant par un pupitre élevé, & construit avec des ais ; c'est-là que paroissoient les Acteurs, & c'est ce qu'aujourd'hui nous appellons Theatre.

Ce mélange bizarre de sérieux & de comique, dont on amusoit les Atheniens, commença à déplaire : Eschyle composa des pieces, qui n'avoient aucun rapport avec celles qu'on

destinoit aux Fêtes de Bacchus: il s'assujettit à des regles, il ne choisit que des sujets héroïques, il réforma les Choeurs, & augmenta le nombre des Acteurs, ausquels il donna des masques, & des habits conformes à ce qu'ils representoient; il leur fit prendre des brodequins, tels que sont ceux des Comediens d'aujourd'hui.

Sophocle & Euripide encherirent sur Eschile; ils remplirent leurs pieces de beaux sentimens, de narrations énergiques; ils firent soûtenir à leurs Heros la majesté des caracteres qu'ils leur avoient donnez; ils s'attacherent à tenir l'esprit des Spectateurs dans une élevation continuelle, par des accidens

merveilleux : les Chœurs & les déclamations n'eurent plus qu'un même sujet ; toutes les representations, qui pouvoient choquer la vûë, furent retranchées ; une seule action qui se passoit dans un même lieu, & dans l'espace d'un tour solaire, fit toute la matiere d'une piece. Pour donner plus de gravité à ceux qui faisoient le rôle des Heros : on leur fit prendre cette chaussure, qu'on appelloit *Cothurne*, dont le soulier, qu'on faisoit de liege, étoit plus élevé que celui du brodequin, & depuis ce tems-là, pour désigner un homme qui parle en style pompeux, on dit en langage figuré, il chausse le Cothurne. Le Theatre eut des décorations

qui donnoient une idée du lieu, où l'action qu'on representoit, s'étoit passée : On s'apperçut que la symphonie ne servoit pas seulement à chatoüiller l'oreille, on la regarda comme un puissant mobile, qui mettoit l'âme dans la situation, où il faut qu'elle se trouve, quand on veut en exciter les passions ; & les Poëtes s'imposerent l'obligation d'entendre les regles de la musique, comme si leur esprit n'eût pas été assez accablé de celles de la Poësie. Enfin la Tragédie fût alors à ce point de perfection, où depuis ce tems-là jusques en ce siecle, les seuls François l'ont portée ; aussi plût-elle si fort à Athenes, que de peur que les plaisirs n'en fussent trou-

blez par le moindre desordre, on établit un Directeur, qui avoit soin de faire entrer & sortir les Acteurs à propos ; il avoit aussi inspection sur la symphonie & sur les décorations.

La Comédie n'étoit encore qu'un amas informe de médisance & de bouffonnerie grossiere ; aussi la laissoit-on à la Campagne ; il y avoit dans chaque Village une tente ou feüillée, sous laquelle, en certains jours, on representoit des pieces comiques ; on l'appelloit Scene, qui ne signifie autre chose que couvert de branchages faits avec art.

Les Athèniens ramènerent enfin ce spectacle de la Campa-

gne à la Ville, où l'on ſçut bientôt le purger de tout ce qu'il y avoit de groſſier, & pour deſigner le lieu, où ſe paſſoit la choſe repreſentée, on ſe ſervit du mot de Scéne, qui juſques-là n'avoit ſignifié que le lieu deſtiné à la repreſentation; & parce que dans les premieres pieces qu'on repreſenta, on n'obſervoit pas l'unité du lieu, on donna auſſi le nom de Scéne au changement qu'apportent au Theatre l'entrée & la ſortie des Acteurs, comme pour marquer qu'ils paſſoient d'un lieu à un autre: c'eſt ce qui arrive aujourd'hui en certains Opera, tel qu'eſt celui d'*Iſis*, où le changement d'Acteurs fait tranſporter l'eſprit des climats brû-

sans, aux climats glacez.

Lors qu'on ramena la Comédie à Athenes, on ne se proposa que de divertir le public ; mais les Magistrats voulurent ensuite mettre à profit l'empressement que les Atheniens avoient pour ce spectacle, & dans l'espoir qu'ils se corrigeroient des défauts qu'ils verroient joüer publiquement, on permit aux Poëtes d'attaquer les mauvaises coûtumes, les mœurs déreglées, & les passions ridicules : Ils abuserent bien-tôt de cette liberté, sous prétexte de joüer le vice, ils n'épargnoient personne ; Socrate même, le sage Socrate ne fut pas respecté ; ils nommoient hardiment tous ceux, dont ils joüoient les défauts ; leurs sujets

étoient toûjours veritables, & tirez des choses les plus récentes qui arrivoient dans la Ville. Tel alloit à la Comédie pour se divertir, qui en sortoit de mauvaise humeur, parce qu'il y avoit appris une intrigue, ou de sa sœur, ou de sa femme : tel, au commencement de la Piece, avoit crû rire aux dépens d'autrui, qui s'entendoit nommer à la fin, & s'appercevoit à sa honte, qu'il avoit ri de lui-même.

Les Atheniens ne devenoient ni plus sages ni plus moderez. Alcibiade, qui connoissoit que les hommes ne sont pas faits pour se corriger, réprima la licence des Poëtes ; Aristophane devint plus retenu : Menan-

dre, & ceux qui écrivirent aprés lui, ne nommerent plus personne, & ne donnerent que des sujets inventez, où il fût permis de se connoître & de ne se connoître pas. On connut de trois sortes de Comédies, la vieille, la moyenne, & la nouvelle: Dans la premiere, les sujets & les noms étoient connus de tout le monde; les sujets de la seconde étoient veritables, & sous des noms empruntez; & dans la troisiéme, tout étoit inventé.

Les Auteurs, qui étudioient le cœur de l'homme, s'apperçûrent qu'il ne passe pas aisément de la tristesse à la joie, ni de la joie à la tristesse; que quand il est une fois dans la disposition de rire, on ne doit pas pré-

tendre de l'attendrir tout d'un coup par un sujet déplorable. On retrancha de la Comédie tout ce qu'elle avoit de serieux & de triste ; elle ne representa que des choses risibles qui se passoient entre des personnes privées : on laissa à la Tragédie les grands évenemens, & ce que les passions des Heros ont de violent & d'extraordinaire : sous le nom de Poëme Dramatique, qui signifie, representé avec action, on comprit la Comédie & la Tragédie ; le mot de Scéne servit à l'une & à l'autre, pour signifier le lieu, où l'action, qu'on representoit, s'étoit passée, & le changement qu'apportent au Theatre l'entrée & la sortie d'un ou de plusieurs

Acteurs. Il y eut des Tragédiens & des Comédiens, les premiers ne représentoient rien de comique, & les derniers ne representoient rien de sérieux.

Du tems de Ptolomée Philadelphe, il y eut quantité de Poëtes Grecs, parmi lesquels sept se distinguerent : on les appella les Poëtes de la Pléiade, nom d'une Constellation composée de sept Etoiles, qui paroît sur la poitrine du Taureau.

L'ambition, qu'avoient les Romains de se rendre maîtres de toute la terre, leur avoit fait négliger longtems les belles Lettres, & ces redoutables Vainqueurs n'avoient connu pendant plus de cinq cens ans, d'autre gloire que celle de soû-

mettre les Nations les plus éloignées, leurs yeux accoûtumez au sang & au carnage dans des guerres continuelles, se faisoient un agréable amusement des cruels spectacles d'un Colisée.

Les Fecennins étoient naturellement bouffons & comiques; ils alloient à Rome pour y representer des Pieces de leur façon, qui n'étoient remplies que de bouffonneries & d'équivoques grossieres; elles amuserent pourtant le Peuple assez longtems; on leur en fit succeder d'autres qui étoient assaisonnées de railleries piquantes, sur toutes sortes de sujets, & parce qu'elles étoient sans ordre, on leur donna le nom de Satyres, qui ne signifioit alors qu'un

amas confus de differentes cho-ses. Il est bon d'observer que ces pieces n'avoient nul rapport avec celles des Grecs, qui ti-roient leur nom des Dieux de Forêts, qu'on y faisoit parler; il y eut encore à Rome d'autres Comédies qu'on appelloit Ate-lanes; mais les unes & les autres parurent insipides aprés qu'Andronic & Nevius en eu-rent donné de leur façon.

Les Grecs, qui depuis long-tems soûtenoient la guerre con-tre les *Romains*, furent enfin soûmis, & cette fiere Acaïe, qui avoit subjugüé tant de Peuples differens, devint en un jour une Province Prétorienne; il y eut délors un grand commerce en-tre ces deux Nations, & l'on

enseigna la Langue Grecque dans les Écoles publiques de Rome.

Les Poëtes de ce tems-là, moins remplis d'amour propre que ne le sont ceux d'aujourd'hui, eurent assez de force d'esprit pour trouver des beautez dans les ouvrages des Grecs, que les leurs n'avoient pas ; ils ne furent pas même honteux de se les proposer pour modeles ; ils mirent comme eux des Chœurs à leurs Comedies mais soit que la symphonie n'en fut pas assez bonne, soit que les Poëtes ne voulussent pas prendre la peine de leur donner une liaison avec la Piece, ils ne plûrent pas long-tems, on les supprima insensiblement, & de

peur que l'esprit trop long-tems appliqué à un même sujet, ne tombât dans le dégoût, au lieu de Chœurs on donna des Intermedes : sous ce nom, on comprit tout ce qu'on donnoit pendant la Piece, qui n'avoit point de liaison avec elle ; les Ambolaires, les Mimes, & les Pantomimes, les faisoient ordinairement : les premiers étoient des Musiciens qui chantoient seuls : les autres étoient des bouffons, qui sans le secours de la parole, sçavoient faire entendre tout ce qu'ils vouloient, par leurs grimaces, leurs contorsions, leurs danses, & leurs postures : tantôt ils repetoient ce qu'on venoit de representer ; tantôt ils donnoient une idée de ce qu'on

alloit voir : les Pantomimes apprirent à exprimer les passions des Heros. Les uns & les autres se rendirent beaucoup plus habiles, que ceux qu'on avoit vûs en Grece ; ils se séparerent des Comédiens, & ils representerent seuls des Pieces, qu'on appelloit *Mimes*, Parce que les Intermedes paroissoient presque toûjours entre des Scénes, qui devoient avoir une étoite liaison ; ils troubloient la memoire des Spectateurs, & causoient de la confusion dans leur esprit.

Les Auteurs se firent une loi de diviser leurs Pieces en cinq parties égales, dont chacune devoit avoir un sens presque parfait, on leur donna le nom d'Acte, qui signifie Piece entiere,

& délors on ne fit paroître les Intermédes que dans les Entr'actes. A toutes les Comédies on faisoit déclamer quelque chose de bouffon dans la derniere partie, qu'on appelloit Exode, pour redonner aux Spectateurs la gayeté qu'une trop longue application à un même sujet avoit pû leur faire perdre.

Sous les Decemvirs, on representa des Pieces de la façon de Publius Syrus, elles étoient composées des plus beaux Vers & des plus belles pensées des Poëtes Grecs & Latins, dont on faisoit des Parodies burlesques, en leur donnant un sens different du veritable, & en y mêlant des bouffonneries, ensorte que les choses que l'on avoit le

plus admirées, étoient souvent méprisées : tant il est vrai qu'il n'est rien de beau, à quoi on ne puisse donner du ridicule.

Les Pieces, que nous avons de Terence & de Plaute, font bien voir que la Comédie se perfectionna à Rome : Quant à la Tragédie elle y fut fort negligée ; celles de Senéque, que l'on met au-dessus des autres Pieces tragiques de ce tems-là, font sentir que les plus belles choses peuvent ne pas plaire, quand elles ne sont pas à leur place ; ces longs tissus de sentences, de pensées ingénieuses, & de belles maximes pourroient élever agréablement l'esprit dans une piece d'éloquence, mais elles ne remuent pas le

acteur dans une déclamation, & c'est à quoi un Auteur tragique doit s'attacher.

Les Poëtes Latins s'appliquerent autant à se faire admirer par quelque production d'une nouvelle espece, que par leur maniere d'écrire : Ennius, qui connoissoit le goût des Romains, fit quelques ouvrages pleins de médisances & de railleries piquantes, il les donna sous le nom de Satyres, à cause du rapport qu'elles avoient avec les Comédies Latines de Publius Syrus, dont nous venons de parler, & délors les Poëtes appellerent ainsi les productions dans lesquelles ils se donnoient la liberté de railler & de médire ; ceux qui ont crû que le

mot de Satyre vient de la Tragédie des Grecs, dans laquelle on faisoit parler les Dieux des Forêts, se sont trompez.

Lucille se rendit fameux en ce genre d'écrire, il se fit même admirer de ceux qui ne le lisoient qu'en tremblant : Lucrece osa traiter en Vers les matieres les plus abstraites de la Philosophie : Catulle fit voir dans ses ouvrages, tout ce que par l'organe des Muses, l'amour peut exprimer & de doux & de tendre.

Le regne d'Auguste sera toûjours la veritable époque de la perfection de la Poësie Latine : Virgile, Properce, Horace, Tibulle, Ovide, & beaucoup d'autres rares esprits s'attirerent par

leurs productions l'estime & la protection de Mecene, & ces distributeurs de la gloire, animez d'une juste reconnoissance, ont rendu le nom de ce Favori, aussi celebre que celui de son Maître.

La fin du regne d'Auguste fut le commencement de la décadence de la belle Poësie ; sous Tibere Caligula & Claude, elle parut languissante ; Petrone, Perse & Juvenal en firent voir les derniers efforts, & quelque tems aprés elle sembla expirer avec Martial.

Rome avoit porté si loin ses conquêtes, qu'elle étoit devenuë la Capitale du Monde ; l'on y voyoit arriver un nombre infini de gens de differens Pays,

qu'elle avoit soûmis à ses loix : l'assemblage de Grecs, de Syriens, d'Espagnols, & de Gaulois en corrompirent le langage, & la Poësie s'en ressentit bientôt : elle ne fut plus qu'un amas de pointes recherchées, & souvent obscenes : les Chrétiens, qui en trouvoient la lecture opposée aux bonnes moeurs, n'oublioient rien pour la décrier, & ils se servoient à propos du mépris qu'on avoit déja pour elle. Enfin, l'épouvante qu'Alaric & les autres Barbares semérent dans toute l'Italie pendant le quatriéme siecle, firent presque entierement taire les Muses : nous n'avons de ce tems-là que les Vers d'Ausonne.

Quoique l'Eglise eût eu des

son commencement quantité de beaux génies, aucun d'eux n'avoit daigné regarder la Poësie, comme un amusement sérieux : enfin sous Constantin & Constance, Juvencus mit en Vers une partie de l'Histoire Evangelique : quand Julien l'Apostat se fût déchaîné contre les Chrétiens, Apollinaire composa pour leur consolation, des Paraphrases sur les Pseaumes de David.

Prudence, Saint Paulin, Sidonius, Fortunat, & beaucoup d'autres, soûtinrent longtems l'honneur de la Poësie, & la ramenerent à son premier usage, en l'employant au culte du Seigneur.

Les Gaulois avoient toûjours

été si belliqueux, que la tendre jeunesse & l'extrême décrepitude n'étoient pas des excuses assez valables pour les dispenser de prendre les armes, surtout quand il s'agissoit de la défense de leur Patrie : cette Nation, qui ne comptoit que sur ses forces & sur sa valeur, avoit long-tems negligé d'apprendre à endurcir l'acier, à se fortifier dans un Camp, & à prendre les Villes autrement que par assauts; cependant elle avoit toûjours cultivé les Arts & les Sciences, au milieu même du tumulte des armes. Lilius Plautus, qui le premier avoit enseigné la Rethorique à Rome, étoit de Lyon. L'Académie de Marseille s'étoit renduë si celebre qu'elle avoit merité

merité d'être comparée à celle d'Athenes, & l'éloquence se soûtint encore long-tems à Marseille, à Arles, & à Toulouse, aprés qu'elle eut été éteinte par tout ailleurs.

Les Bardes étoient les premiers des Gaulois,qui avoient fait des Vers;on les appelloit ainsi,parce que Bard V. Roi des Gaules, les avoit mis en réputation : leur emploi étoit de mettre en Vers les hauts faits des grands Hommes, & de les chanter en public, pour inspirer le desir de la gloire aux jeunes gens. En Bretagne, où l'on a encore beaucoup de mots Gaulois, on appelle *Bards* les Joüeurs de vielle & de violon, qui vont chanter par les Villages. La

Poësie passa des Bardes aux Druides, qui étoient les Prêtres & bien souvent les Juges des Gaulois : Ils mettoient leur Theologie & leur Jurisprudence en Vers, & les faisoient passer des uns aux autres, sans le secours de l'écriture ; ils avoient une grande veneration pour le Guy de chêne, & l'on prétend que c'est de là qu'ils ont tiré leur nom ; ils alloient cueillir de ces Guys le premier jour de l'an, avec beaucoup de ceremonie, & en chantant des Hymnes sur ce prétendu mystere. En quelques lieux du voisinage de Bourdeaux, on observe encore quelque chose de cette ancienne coûtume ; quantité de jeunes gens bisarrement habillez, vont

en troupe le premier jour de Janvier, couper des rameaux de chêne, dont ils se font des couronnes, & reviennent chanter dans les ruës certaines Chansons qu'ils appellent *Guilannus.*

Il n'y a pas lieu de s'étonner que la Poësie ait toûjours eu un grand pouvoir, & sur l'esprit, & sur le cœur des hommes, puisqu'elle renferme la force de la Musique, de la Peinture, & de l'Eloquence: mais le Peuple, qui veut tout attribuer aux miracles ou à la magie, a crû souvent que cet Art avoit quelque chose de surnaturel, c'est ce qui a donné lieu à tous les contes qu'on a debitez d'Orphée & de Musée: Il y a eu des gens assez credules, & en Grece & à Ro-

me, pour se laisser persuader qu'un certain nombre de Vers pouvoit faire descendre la Lune du Ciel, changer les hommes en poureeaux, & faire crever les serpens cachez sous l'herbe: la crédulité des Gaulois alla plus loin, ils croyoient qu'en récitant avec mystere quelques Vers des Druides, ils pouvoient penetrer dans l'avenir; ils leurs attribuoient tant d'autres vertus secretes, qu'ils s'en servoient pour faire des enchantemens, qui bien souvent étoient la ressource inutile des Maris jaloux, & des Amans malheureux.

* L'imperieuse Rome ne se contentoit pas d'imposer ses

* S. Augustin, *Cité de Dieu.*

loix aux Nations qu'elle avoit vaincuës, elle les obligeoit encore à parler sa langue. Dés que Cesar eut achevé de soûmettre les Gaules, on commença à y parler Latin, & ce changement de langage fit oublier tout ce qu'avoient fait les Bardes & les Druides ; comme ils n'avoient point de livres, il ne nous est rien resté des uns ni des autres ; on ignore même si l'on doit avoir du regret à cette perte.

Les Romains avoient crû que pour bien tenir les Gaulois sous leur domination, il falloit en mettre les lieux considerables hors d'état de se défendre, & en peu de tems plus de douze cens Villes ou Bourgs virent

tomber leurs murailles : c'est ce qui donna envie à tant de Peuples differens d'y faire des incursions ; les Gots furent les premiers qui innonderent ce Pays sans défense, & selon quelques Historiens *, ils apprirent aux Gaulois l'art de rimer ; leurs Poëtes s'appelloient *Runers*, & leurs Ouvrages, *Runes* : on donna ce nom aux unisones des Vers de ce tems-là, & dans la suite au lieu de Runes, on les appella Rimes : Ceux qui soûtiennent cette opinion disent, que les Septentrionaux connoissoient long-tems auparavant la Poësie rimée ; qu'ils l'ont portée dans tous les Païs où ils se sont établis ; & que dans les diffe-

* Le Maire de Belges.

rentes destinations qu'ils faisoient de leurs enfans, ils en choisissoient toûjours deux, l'un pour être Poëte, & l'autre pour être Faiseur de Contes; le premier mettoit en Vers tout ce que ses Ayeuls avoient fait de memorable, & le récitoit les jours de Fêtes, pour divertir sa famille, & le second chargeoit sa memoire de quantité de Fables & d'Histoires, dont les récits servoient à adoucir les chagrins & la mélancolie de ceux qui ne pouvoient pas dormir. Le Chevalier Temple assure qu'en quelques endroits du Nord, il y a encore de ces Conteurs mercenaires, qu'on appelle, quand on a des insomnies.

Quoique ce que nous venons

de dire ſur la rime, ſoit vrai-ſemblabſe; il eſt plus vrai-ſemblable ençore qu'elle eſt venuë d'Italie en France, comme nous allons voir.

Dés que les François eurent fondé dans les Gaules cette vaſte Monarchie, qui depuis plus de douze cens ans s'eſt maintenuë ſans aucune interruption, & qui a toûjours fait redouter ſa puiſſance au-de-là même de l'Europe, on y vit fleurir les beaux Arts & les Sciences : il y eut de nouveaux Poëtes qu'on appelloit *Fatiſtes*; ils compoſoient de petits Ouvrages qu'ils faiſoient chanter à des Chœurs, accompagnez de danſes, & cet amuſement avoit quelque reſſemblance à celui des Grecs,

qui donna la naissance au Poëme Dramatique : nos premiers Rois se délassoient souvent l'esprit à entendre réciter les Vers des Fatistes, la Poësie ne fit pourtant aucun progrés sous les Merovingiens.

Par une longue suite de prosperitez & de victoires, Charlemagne assura un calme heureux dans toute la France : Il étoit sçavant, doux, & affable ; il aimoit les gens d'esprit ; il prenoit soin lui-même de ramasser tous les ouvrages qu'on avoit faits avant lui, & ce fut assez pour donner de l'émulation aux Fatistes ; ils celebrerent tout ce que les François avoient fait d'heroïque ; on mit en Vers une partie du Nouveau Testament,

& tous les chants de l'Eglise qu'on appelloit Prose ; & c'est peut-être depuis ce tems-là qu'on a dit, rimer en Prose.

Parmi les Vers des plus celebres Poëtes Latins, on peut en remarquer quelques-uns qui ont deux unisones, l'un au repos, & l'autre à la fin, soit que le hazard l'eût fait, soit qu'on eût pris soin de les arranger ainsi, l'oreille trouva des charmes à être frappée deux fois de suite par un même son : Cesar s'en étoit peut-être apperçû quand il dit, *Je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.* Dés que la belle Poësie fut sur son déclin, les Poëtes qui n'avoient pas assez de génie pour remplir leurs Ouvrages de pensées ingénieuses,

& de nobles expressions, ne s'attacherent qu'à plaire à l'oreille par des unisones : Les Vers que fit Adrien, sur le point de rendre l'ame, & dont presque tous les mots sont sous une même rime, font bien voir qu'elle étoit recherchée. Leon II. voulant reformer les Hymnes que l'on chantoit à l'Eglise sur la fin du sixiéme siecle, parce qu'elles étoient trop obscures, ordonna qu'on en fit de nouvelles: un Diacre nommé Paul, fit celle de Saint Jean-Baptiste, en Vers d'une nouvelle espece, qu'on appella *Leonins*, du nom du Pontife, dans lesquels il mit une rime au repos, & l'autre à la fin. Les Fatistes, qui du tems de Charlemagne, mirent en Vers tous les chants de l'Eglise, imi-

terent celui-là, & soit que par hazard, ou autrement, l'Auteur eût rangé, *Ut, re, mi, fa, sol, la,* en commençant chaque Vers de la premiere Strophe, on donna long-tems aprés ces noms aux six notes de la Musique.

Loüis le Debonnaire, qui succeda à Charlemagne, étoit trop occupé à appaiser les troubles de sa famille, pour s'amuser à entendre reciter des Vers; son regne ne fut pas favorable à la Poësie; d'ailleurs le langage changea dans toute la France, ce ne fut plus qu'un mélange bizarre de Latin, de Gaulois & de François: on l'appelloit Romain rustique, parce que le Latin, qui y dominoit, étoit le même que celui du Peuple de Rome; les Muses commence-

rent à garder le silence, & si depuis ce tems-là jusques au regne de Loüis-le-Jeune, les Fatistes ont fait quelque chose, leurs productions ont eu le sort de celles des Bardes & des Druides. On n'oublia pourtant pas en France l'art de rimer : Leonius, Chanoine de l'Abbaïe S. Victor, où la belle Latinité a souvent trouvé un refuge, composa au commencement du douziéme siecle, de tres-beaux Vers latins tous rimez.

Les Liguriens, les Celtes, les Romains, les Visigots, les Bourguignons, & les Ostrogots avoient successivement dominé en Provence, quand nos Rois s'en rendirent les Maîtres : elle passa ensuite sous la domination

des Rois de Bourgogne, & bientôt aprés sous celle des Rois d'Arles, dont le dernier n'eut qu'une fille, qui épousa Rémond Berenger, Comte de Barcelone, & le fit Souverain de cette Province que les Romains avoient tant estimée ; on y a toûjours vû regner une agréable vivacité d'esprit, & une certaine gayeté, à laquelle la chaleur temperée du climat contribuë peut-être. Aix, qui dans ce tems-là en étoit la Capitale, comme elle l'est aujourd'hui, a toûjours produit de beaux Esprits, qui y ont fait fleurir les belles Lettres; c'est là qu'au commencement du douziéme siecle, on vit paroître ces agréables génies, qui tirerent les Muses de l'assoupissement,

où elles étoient depuis long-tems en France. Comme sous nos premiers Rois, les Poëtes étoient appellez Fatistes, du mot de *faire*, on appella ceux-ci Troubadours & Trouveres, du mot de *trouver*. Ils n'ont pas inventé l'art de rimer, comme nous venons de voir, mais on doit leur attribuer la gloire d'avoir les premiers fait sentir à l'oreille le veritable agrément de la rime; jusques à eux elle étoit indifferemment placée, au commencement, au repos, & à la fin du Vers; ils la fixerent où elle est maintenant, & il ne fut plus permis de la changer.

Rime en Langue Grecque, signifie mesure; les Medecins & les Musiciens se servoient de ce

mot pour signifier le battement du pouls, l'élevation ou l'abaissement de la voix : Les Maîtres des Chœurs de la Tragédie Grecque, s'étoient fait un art de se conformer aux differentes passions qu'on representoit ; les mouvemens impetueux qu'excitoient la colere & la rage, étoient accompagnez d'une symphonie précipitée, ainsi du reste, & l'espace de temps qui s'écouloit, tant qu'on chantoit sur un même ton, s'appelloit rime : les Romains appellerent ainsi les cadences qu'ils affectoient de rechercher à la fin de leurs periodes, parce qu'elles tomboient presque toûjours sous une même mesure ; & à leur exemple les Troubadours donnerent aussi

ce

ce nom aux unisones de leurs Vers.

Leurs productions ordinaires étoient des Sirvantes & des Tansons : les premieres étoient des Satyres contre toutes sortes de gens : les secondes contenoient des demandes ingénieuses sur l'amour & sur les Amans : j'en rapporterai ici deux, pour en donner une idée.

Un Amant a eu deux Maîtresses ; l'une ne lui a accordé son cœur qu'aprés de longues poursuites ; l'autre ne l'a pas fait soûpirer long-tems : on demandoit, à laquelle des deux il avoit plus d'obligation.

Un Amant est si jaloux, qu'il s'allarme de la moindre chose ; un autre est si prévenu de la

fidelité de sa Maîtresse, qu'il ne s'apperçoit pas seulement qu'il a de justes sujets de jalousie : on demandoit, lequel des deux marquoit plus d'amour.

Ces demandes donnoient lieu à mille ingénieuses réponses, & parce que les sentimens étoient toûjours differens, il en naissoit d'agréables disputes, qu'on appelloit *Jeux mi-partis*.

Il s'étoit formé en Provence une societé de gens d'esprit, qui s'assembloient pour se communiquer leurs Ouvrages, & pour s'entretenir de differentes matieres, que l'amour peut fournir : ils donnoient leurs jugemens sur les jalousies & sur les brouilleries des Amans ; c'est pour cela qu'on appelloit cette

societé, *la Cour d'Amour* : L'on y envoyoit toûjours décider les disputes que les Tansons faisoient naître. Martial d'Auvergne fit, plus de deux cens ans aprés, quantité de jugemens en imitation de ceux-là, & les donna au Public, sous le titre d'*Arrêts d'Amour*, sur lesquels un Savant Jurisconsulte a fait des Commentaires.

Depuis que Muca, General des Armées du Calife de Syrie, avoit subjugué les Espagnes, les Arabes y avoient porté la Poësie; le Comte de Barcelone & ses Courtisans en connoissoient les beautez, quand ils vinrent en Provence, & les Trouveres n'eurent pas besoin de Mecene pour s'introduire à

cette Cour, où ils furent toûjours agréablement reçûs : les Comtes de Sault, les Barons de Grignan, ceux de Castelane, & tous les Grands Seigneurs de Provence faisoient gloire d'avoir auprés d'eux de ces nouveaux Poëtes, ausquels ils donnoient des chevaux, des armes & des habits magnifiques.

Il y avoit des Joüeurs de flûte, des Musiciens, & une espece de Bâteleurs, qu'on appelloit Jongleurs, Musars & Comirs ; ils ramassoient tout ce que les Trouveres faisoient de plus beau, ils alloient le débiter dans les autres Provinces. Ces Ouvrages, qui avoient la grace de la nouveauté, acquirent une grande réputation à leurs Au-

teurs, non-seulement dans le Royaume, mais aussi dans les Pays étrangers. Loüis-le-Jeune voulut en avoir à sa suite, quand il partit pour la conquête de la Terre sainte, comptant qu'ils lui seroient d'un grand secours pour adoucir les ennuis d'un si long voyage.

L'Empereur Frederic en attira plusieurs à sa Cour. Richard Cœur-de-Lyon, Roi d'Angleterre, les honnora de son amitié ; ce qu'on peut voir dans les Contes de ce Roi, que Mademoiselle Lheritier vient de mettre au jour, & comme ils n'ont écrit qu'en Provençal ou en Roman, il ne seroit pas à propos d'en parler davantage. Je rapporterai seulement la vie

d'un de ces plus fameux Poëtes, pour faire connoître leur caractere, qui étoit assez singulier.

Geoffroi Rudel s'attacha dés sa tendre jeunesse au Comte de Sault : le Comte Geoffroi, frere du Roi d'Angleterre, passant en Provence, fut charmé de ce Troubadour, il pria le Comte de Sault de le lui donner : On demandoit alors un Poëte, comme aujourd'hui on demande un bijou. Rudel vivoit tranquillement à la Cour de ce Prince, lorsque pour son malheur deux Pelerins, qui revenoient de la Terre sainte, lui firent imprudemment un long détail des attraits de la Comtesse de Tripoly : sur ce récit le tendre Trouba-

dour devint éperdûment amoureux de cette Princesse ; il languit, il soupire quelque tems ; & enfin pressé de son amour, il s'embarque avec Bertrand Allamanon son cher ami, & va chercher l'objet de son amour. Le Lecteur attend sans doute qu'une furieuse tempête va faire briser le Vaisseau contre un rocher, & que cet infortuné se sauve sur une planche, ou qu'il est obligé de prendre port dans une Isle habitée par des Antropophages; cependant, contre les regles ordinaires, la navigation fut heureuse, mais pendant le voyage, cet Amant fut toûjours si transporté d'amour & d'impatience, qu'il sembloit à tous

momens, qu'il alloit rendre l'ame ; deux fois même les Pilotes l'auroient crû assez mort pour être jetté dans la mer, si la violence de sa passion ne lui avoit fait pousser quelques foibles soûpirs. A peine fût-il arrivé au Port de Tripoly, que son cher ami alla avertir la Comtesse du pitoyable état, où étoit le plus fidelle & le plus sincere de tous les Amans. La Comtesse touchée de ce récit, accourut au devant de Rudel pour le conduire à son Palais ; mais il n'étoit plus en état de joüir de cet honneur : Illustre & vertueuse Princesse, s'écria-t-il, dés qu'il l'apperçut, je mourrai sans regret, puisque j'ai vû vos charmes ; en prononçant ces tristes

paroles

paroles, il alla expirer à ses pieds. Elle honnora son trépas d'un torrent de larmes, & fit charger son tombeau de quantité d'Epitaphes. Petrarque a dit, en parlant de cet Amant malheureux, qu'il employa les voiles & les rames pour aller chercher la mort.

Les Ouvrages des Troubadours, qui se répandoient dans tout le Royaume, y exciterent les beaux Esprits à cultiver les Muses; & sous Philippe Auguste, on y vit quantité de Vers rimez. Le Roman, qui dans la suite est devenu la plus belle Langue de toute l'Europe, commençoit à se purifier; on débroüilla la Poësie, & ceux qui la cultivoient, quitterent le nom de Fatistes,

pour prendre celui de Poëtes.

Il semble, que c'est faire tort à la Muse Françoise, que de dire que ses premiers fruits ont été des Vaudevilles; cependant nous voyons dans nos vieux Historiens, qu'avant la fin du douxiéme siecle, Yves, Evêque de Chartres écrivant au Saint Pere, lui dit, qu'on avoit fait des chansons & des rimailleries contre un jeune homme, & qu'on les chantoit dans les carrefours & dans les ruës.

Si on avoit voulu donner un Patron à la Poësie, comme on a fait à tous les autres Arts, on auroit pû le trouver sous le regne de Loüis VIII. Elinand de Beauvoisis, Moine de Saint Fromont, s'acquit une si gran-

de réputation de bel esprit, que le Roi prenoit souvent plaisir à l'entendre déclamer ses Ouvrages. C'est un de ses Contemporains, qui nous l'apprend par ces deux Vers,

Quand ly Roys o diné s'apella Elinand,
*Pour ly *esbayonner, commanda que il chant.*

Ce Poëte s'étoit abandonné à son naturel satyrique, & il s'étoit même souvent déchaîné contre les Souverains; mais il s'en repentit enfin; il a été canonisé, & l'Ordre de Cîteaux en fait l'Office le treize de Janvier.

Les Picards furent les premiers qui apprirent des Troubadours à faire des Tansons & des Sirvan-

* prendre des ébats.

tes, Thibaut, Comte de Champagne, avoit beaucoup d'esprit, il étoit amoureux de Blanche de Castille, mere de Saint Loüis, & l'amour le fit devenir Poëte : il composa tant de Chansons à la loüange de cette Princesse, qu'on l'appella le grand Chansonnier; il en fit écrire plusieurs contre les murailles & contre les vîtres de la grande Salle du Château de Provins ; il avoit à sa Cour quantité de Poëtes, parmi lesquels on distinguoit Gaces Brulé. Ils s'assembloient souvent pour examiner leurs Ouvrages, & ce Prince ne dédaignoit pas de présider à cette Assemblée, que l'on peut regarder comme la premiere Académie Françoise ; on commen-

ça alors à entrelacer des rimes masculines & des feminines, qu'on appella croisées. Je rapporte à ce sujet une des Chansons de Thibaut :

Au ri nouveau de la doulsour d'Esté,
Que reclaircit ly dois à la fontaine,
Et que sont verds, bois, & vergers & pré,
Et ly rozier en May florit & grainé ;
Lors chanterai que trop m'aura grevé,
Yre & esmay qui m'est au cœur prochaine,
*Et fins amis à tort atoisonnez *,*
Et moult souvent de leger esfrayez.

Le mot de Sonnet étoit déja

* attiedis.

connu, mais il ne ſignifioit autre choſe que Chanſon : on l'appelloit ainſi, parce qu'il ſonnoit à l'oreille ; je ferai encore, diſoit Thibaut,

Et maint Sonnet, & mainte Recordie.

Comme on a ſouvent donné aux Auteurs le nom du langage, dont ils ſe ſont ſervis, on commença dans ce tems-là, à appeller Romanciers, tous ceux qui écrivoient en Langue Romaine, ſoit en Vers, ſoit en Proſe, & leurs productions, *Romans* : les Poëtes & les Faiſeurs d'Hiſtoires Romaneſques, furent confondus, parce que les uns & les autres rempliſſoient leurs Ouvrages de fictions & d'allegories, qui ſelon les principes d'A-

ristote, distinguent plus un Poëme d'une simple narration, que les Vers, dont il est composé. Nous avons plusieurs Ouvrages de ce tems-là, entre lesquels on voit le *Tornoyement de l'Antechrist* qui est un combat des vertus & des vices.

Une Satyre contre toutes sortes de gens, que donna Guyot sous le nom de Bible, parce que s'il faut l'en croire, elle ne contient que des veritez. En voici les premiers Vers:

Dou siecle puant & horrible,
*Mestuet * commencer une Bible,*
Pour poindre & pour éguillonner
Et pour bons exemples donner:
Ce n'est pas Bible mensongiere,
Mais fine & voire droituriere.

De toutes ces productions,

* j'ai envie.

celle qui acquit plus de gloire à ses Auteurs, fut une imitation de l'Art d'aimer d'Ovide: Loris qui en fit la premiere partie, l'appella le *Roman de la Rose*, parce que sa Maîtresse s'appelloit ainsi. Voici comme elle commence :

Maintes gens dient que en songes,
N'a senon fables & mensonges ;
Mais on peut tels songes songer,
Qui ne sont mie mensonger.

Quand il mouroit un Auteur, on faisoit examiner ses Ouvrages ; s'il en laissoit d'imparfaits, on chargeoit quelqu'un de les achever. Loris mourut dans le tems qu'il travailloit à la derniere partie de son Roman, & long-tems aprés Jean

de Meun ſe chargea de la finir: il vomit tant d'injures contre les Dames de la Cour, qu'elles reſolurent de s'en vanger: elles l'entourerent un jour, armées de verges, & alloient lui faire ſentir l'effet de leur vangeance; mais il ſçut ſe tirer de ce danger en homme d'eſprit: Que celles que j'ai juſtement offenſées, dit-il, me donnent les premiers coups; à ces mots toutes les Dames diſparurent. Ce Roman fut ſi fort eſtimé pendant pluſieurs années, que chacun ſe picquoit d'en ſçavoir quelques endroits, & les Prédicateurs, qui en trouvoient les maximes dangereuſes, tâcherent long-tems en vain de le décrier.

Outre les Romans, il y avoit alors des Fables & des Historiettes, qu'on appelloit *Fabels* ou *Fabliaux*; tel fut celui que fit Yves Pianceles, pour un mari en divorce avec sa femme: il commence ainsi:

Yves Pianceles qui trouva
Cil Fabel, par raison prouva
Que cil qui a femme robeste *
Est garni de mauvaise beste.

Guyar en composa un, dans lequel il enseigne à un Amant plusieurs moyens de se guérir de l'amour, & lui dit en parlant de sa Maîtresse:

Le matin va la voir, ains qu'elle soit levée,
Et que de son fardet soit ceinte ni fardée.

Quand Saint Loüis eut fondé

* opiniâtre.

l'Hôpital des Quinze-Vingts, Rutebeuf en fit cette description :

Ly Roys a mis en un repaire,
Mais je ne sçai pas pourquoi faire,
Trois cens Aveugles tosto à tosto :
Parmi Paris en va trois paires,
Toto jor ne finent de braire,
As trois cens qui ne voyent goto,
Ly un sache, ly autre boto,
Et se donnent mainte secosse.

Tout devenoit favorable à la Poësie, & sous Philipe le Hardy, il y avoit des Maîtres de rime & de versification, comme nous en avons aujourd'hui de Musique & de Danse ; s'ils n'enseignoient pas à penser, du moins pouvoient-ils enseigner à bien exprimer une pensée, &

à bien tourner un Vers. Il seroit bon qu'il y eut encore de semblables Maîtres, tant de Marquis qui font des Sonnets en se peignant, daigneroient peut-être apprendre des regles qu'ils affectent de mépriser.

L'Université de Paris, que le savant Abelard venoit de rendre celebre, mit la Langue Latine à la mode dans tout le Royaume; tous les gens d'esprit se picquoient de l'entendre: comme les Poëtes Latins avoient étudié les Grecs, les François étudierent les Latins; on vit paroître quantité de traductions: Lambert Lecourt & Alexandre de Paris s'associerent pour traduire l'Histoire d'Alexandre, ils n'employerent que des Vers

de douze syllabes, dont quelques Auteurs s'étoient déja servis, & délors on les appella *Alexandrins*, du nom du Heros, & de celui d'un de ces deux Poëtes : ils plûrent tant à l'oreille, qu'on abandonna presque tous les autres, & depuis ce tems-là, ils nous ont tenu lieu des Heroïques, dont se servoient les Latins : on s'apperçut qu'un Vers de douze pieds ne sçauroit être recité tout de suite, sans perdre sa gravité, & pour y établir un repos, on en fit deux parties, que nous appellons Hemistiches, & l'on prit soin que le sens n'en fut coupé.

La seule qualité de Poëte suffisoit alors pour s'attirer l'estime & la consideration des Grands;

un Fabel & une Chanson servoient de brevet d'entrée à toutes les Cours. Charles d'Anjou, le Comte de Bretagne, le Duc de Brabant, le Comte de Flandres, ne croyoient pas qu'il fut indigne des Souverains de parler quelquefois le langage des Dieux. Nous voyons des Vers de ce tems-là, qui peuvent être encore estimez, comme ces deux qu'on voit dans l'Histoire d'Alexandre :

De mors & de navrez il joncha la campagne.

De long comme il étoit, il mesura la terre.

En voici deux autres d'une Satyre, que composa Monseigneur Thibaud de Mailly ; c'est

ainsi que l'appellent les Historiens ; il parle d'un Guichard de Beaujous, comme d'un homme fort savant & fort retiré du monde ;

Qui plus sçait & plus croit, plus en est paouraus,
Moult s'en apperceut bien, Dom Guichard de Beaujous.

Il sembloit, que la Poësie Françoise s'approchoit de sa perfection, cependant elle commença à être sur son déclin sous Philippe le Bel.

Par un decret de la Providence, qu'il n'est pas permis aux Mortels de pénetrer, Clement V. qui d'Evêque de Bourdeaux étoit parvenu immediatement au Pontificat, transfera le Saint Siege à Avignon ; sa Cour y

grossit bien-tôt par quantité d'étrangers. Petrarque y vint de Florence avec son pere, chercher un azile contre les ennemis, que les factions des Donnats & des Cheriffs avoient suscitez à toute sa famille ; Il étoit encore jeune, il s'y voüa d'abord à l'étude des belles Lettres, & apprit des Provençaux à rimer ; il passoit ses jours dans cet agreable exercice, lors qu'il devint amoureux de la belle Laure, de l'ancienne Maison de Sade. Comme la Poësie a toûjours été d'un grand secours aux Amans, Petrarque apprit à sa Maîtresse par un grand nombre de Sonnets, qu'il mouroit pour ses charmes; Laure ne fut pas insensible à une passion

que l'amour prenoit soin d'exprimer par l'organe des Muses: le penchant mutuel de ces deux Amans, fut si fort, qu'ils s'aimerent plus de vingt ans, sans que rien ébranlât leur constance: les Ouvrages que produisoit Petrarque pour celebrer ses amours, se répandoient dans toute l'Italie, & ils y firent goûter les agrémens de la rime, que le Dante y avoit fait connoître depuis qu'il y étoit retourné de France, & long-tems aprés Mena, Poëte de Cordoüe, étudia l'un & l'autre, & fit les premiers Vers rimez, qu'on a vûs en Langue Espagnole. C'est ainsi que l'art de rimer a passé des Provençaux aux Italiens, & de ceux-ci aux Espagnols.

Toutes les productions, que l'on voyoit alors en France, y confirmoient le déclin de la Poësie; mais la demangeaison d'écrire n'y étoit pourtant pas ralentie: ceux, qui avoient quelque talent, s'appliquoient à faire des Romans en prose, dont il nous reste quelques-uns, du nombre desquels sont, Perceval, Perceforest, Regnaud de Montauban, Maugis l'Enchanteur, & Ogier le Danois. Les belles actions de Charlemagne, celles du Roi Arthus, celles des Chevaliers de la Table-Ronde, & les Voyages de la Terre-Sainte, offrirent de beaux sujets aux Romanciers: comme ils ne sçavoient pas faire entrer les Divinitez de la Poësie dans

leur prose, pour tenir l'esprit des Lecteurs dans l'élevation; ils donnoient plus du merveilleux à leurs Heros, qu'ils n'auroient pû en donner aux Dieux; ils leur faisoient fendre des Geants d'un seul coup d'épée; ils les faisoient battre seuls contre une Armée, & quand la fantaisie leur en prenoit, ils les faisoient sauter tous armez dans des lacs enflammez de souffre & de bithume, dont ils sortoient sans y avoir souffert le moindre mal. Toute la France s'amusa assez long-tems de ces productions, qui étoient sans liaison & sans suite.

A la fin du quatorziéme siecle, Heliodore d'Emesse en Phenecie, fit les amours de Thea-

gene & de Chariclée : c'est le premier Ouvrage de cette espece qui a été conduit depuis son commencement jusques à sa fin, avec netteté & avec ordre ; il attira une si grande réputation d'homme d'esprit à son Auteur, qu'on lui donna l'Evêché de Trica en Thessalie : mais on se ravisa bien-tôt aprés, & parce qu'on craignoit qu'un aussi long tissu d'intrigues amoureuses ne fit trop d'impression sur l'esprit des jeunes gens, on mit Heliodore dans la fâcheuse necessité de se démettre de sa dignité, ou de consentir que son Roman fut brûlé. Une production, qui lui avoit coûté tant de veilles, & qui lui attiroit tant de loüanges, l'emporta.

C'eſt dans cet Ouvrage que les Faiſeurs d'Hiſtoires Romaneſques apprirent à ne s'éloigner jamais du vrai-ſemblable, & à écrire avec ordre. On commença délors à diſtinguer les Romanciers des Poëtes : on ne donna plus le nom de Roman qu'aux Hiſtoires en proſe ; on les rendit moins figurez ; on ne les chargea, que d'aventures d'amour ; on n'y parla de la guerre que par accident, & on les aſſujettit à l'unité d'un ſujet qui ſe paſſe dans un an.

La Poëſie auroit été entierement étouffée en France, par l'inondation des Romans, dont nous venons de parler, ſi elle n'avoit trouvé un refuge en Languedoc.

En mille trois cens vingt-quatre, Dame Clemence Isaure, de la Maison des Comtes de Toulouse, y convoqua tous les Poëtes & les Trouveres du voisinage, & promit de donner une violette d'or à celui qui feroit les plus beaux Vers. Elle donna ensuite un fonds, dont le revenu devoit être employé à ce prix. On peut dire qu'elle se fonda par-là des loüanges éternelles : on va toutes les années répandre des fleurs sur son tombeau ; on en couronne sa statuë, qui est à l'Hôtel de Ville, avec celles des gens illustres de Languedoc, & l'on fait une Piece en Latin à sa gloire. Aprés la mort de cette Dame, dont la me-

moire est si celebre, les Magistrats de Toulouse, où l'esprit est si generalement répandu, ordonnerent que tout ce qu'elle avoit institué seroit exactement observé à l'avenir.

Ceux, qui jugeoient des Ouvrages, étoient appellez *les Mainteneurs d. la Gaye Science*; le lieu, où l'on s'assembloit, étoit orné de fleurs; le prix étoit une violette; on la donnoit le premier jour de May: toutes ces raisons firent appeller cette institution *Jeux floraux*. Pour donner plus d'émulation aux Poëtes, on ajoûta encore deux prix, qui furent un Souci, & une Eglantine, qui est une espece de Rose. Celui, qui remportoit les trois fleurs, étoit reçû

Docteur en Science Gaye : on demandoit le Doctorat; on étoit reçû, & les Lettres étoient expediées en Vers.

Celui, qui remportoit le premier prix, étoit honnoré du nom de Roi, & donnoit les cannevas sur lesquels, on devoit travailler l'année suivante.

On faisoit ordinairement un Chant de trois ou quatre Stances; le dernier Vers de la premiere, devoit servir de refrain aux autres, & parce qu'on adressoit cet Ouvrage au Roi, dont nous venons de parler, on l'appelloit *Chant Royal* : on fit ensuite des Balades, qui étoient moins longues que le Chant Royal.

Ordinairement à la fin de ces deux

deux Poëmes, on mettoit en cinq Vers un abregé du sujet, qu'on appelloit envoi, parce qu'on l'adressoit au Roi, pour se le rendre favorable.

C'est du Chant Royal & de la Balade, que sont venus le Lay, le Virelay, le Rondeau, le Triolet, & tous les petits Ouvrages dont le refrain fait l'agrément.

L'institution des Jeux Floraux ranima un peu la Poësie dans le Languedoc, & dans le reste du Royaume; mais elle eut bientôt aprés un furieux contretems.

Charles le Bel étoit mort sans enfans, Philippe de Valois, Oncle des trois derniers Rois, fut élevé sur le Trône: Edoüard III. Roi d'Angleterre, préten-

doit, malgré la Loi Salique, heriter de cette Couronne, comme Fils d'Isabelle de France, Sœur de Charles. Cette prétention chimerique fut la source des longues guerres, qui coûterent tant de sang, & aux François & aux Anglois ; dés qu'elles furent allumées ; les rebellions ; les ligues, les cabales troublerent tout le Royaume, & les Muses furent entierement negligées. Sous Jean Premier, Charles-le-Sage, & Charles-le-Bien-aimé ; le Maire de Belges & Andrelin furent les seuls Poëtes, qui s'acquirent quelque réputation ; le dernier ne se picquoit que de faire beaucoup de Vers, parce qu'on les lui payoit au cent, & qu'on les

imprimoit aux dépens du Roi, dont il se disoit fierement le Poëte, selon la coûtume des Auteurs de ce tems-là, qui prenoient souvent la qualité d'Orateurs ou de Poëtes du Prince qui leur faisoit du bien. Les Rimailleurs, qui ne pouvoient plus contenter ni l'esprit ni l'oreille, cherchoient à plaire aux yeux; ils s'appliquoient sérieusement à faire de differentes figures par l'arrangement des Vers de toutes les especes: les uns formoient des croix & des triangles, les autres des râteaux & des fourches: ils inventerent les rimes batelées, les coronées, les fraternisées, & mille autres puerilitez, dont la finesse ne consistoit que dans un certain artan-

gement : la plûpart même des Poëtes se picquoiënt d'écrire sur des sujets les plus bisarres. Il y a apparence, qu'on donna le prix à celui, qui fit trois ou quatre cens Vers à la loüange des Barbes Rousses.

Aprés la mort de Jeanne Premiere, Reine de Naples, & Comtesse de Provence, les Troubadours n'avoient plus eu d'accés auprés des Grands, & lassez de prodiguer leurs encens, ils avoient cessé d'écrire. Les Jongleurs, qui n'avoient plus rien de nouveau pour divertir le Public, furent si fort méprisez, que pour signifier une chose basse & rampante, & même une menterie, on disoit, *c'est jonglerie.*

Les Anglois & les Bourgui-

gnions s'étoient rendus maîtres des plus belles Provinces du Royaume, quand Charles VII. monta sur le Thrône. Ce Prince se vit réduit à se fortifier dans Bourges, & malgré tant de victoires qu'il remporta ensuite, son regne ne fut jamais bien tranquile ; les Gens de Lettres furent pourtant toûjours regardez favorablement à sa Cour.

Alain Chartier, son Secretaire, qui fit briller quelques foibles lueurs de Poësie, y fut tant estimé, que Marguerite d'Ecosse, alors Dauphine, le trouvant un jour endormi dans une antichambre, le baisa : Je ne baise pas l'homme (dit-elle, pour sa justification) mais la bouche

d'où sortent tant de mots dorez.

Les Vers d'Alain sont si rudes & si obscurs, que sa seule Prose peut faire excuser le baiser de cette Princesse.

Loüis XI. étoit peut-être trop politique pour aimer des gens, qui souvent font gloire de parler hardiment : on ne vit point de Poëtes à sa Cour ; cependant sous son regne la Poësie commença à se débroüiller.

François Corbueil donna à ses Vers un arrangement naturel, & tel que le demande la Langue Françoise Jusques alors les Poëtes avoient crû rimer, pourvû qu'il y eut quelque chose d'unisonne à la fin de leurs Vers : Corbueil connut

combien l'harmonie des rimes riches est agreable à l'oreille, il s'appliqua à les rechercher ; il fit revivre la Balade & le Rondeau, qu'on appelloit ainsi, parce qu'en le récitant, on revient où l'on a commencé, comme si l'on tournoit autour d'un rond. Les ouvrages de ce Poëte furent estimez de tout le monde ; mais il étoit né pauvre, & ses pressans besoins le forcerent à faire mille friponneries ; c'est pour cela qu'on l'appelloit *Villon*, qui en vieux langage signifie fripon. Il fut condamné par Sentence du Châtelet à être pendu ; il appella au Parlement, qui crut que c'étoit imposer une peine assez rude à un homme d'esprit, que de le bannir de

Paris. Corbueil avoit tant de naturel pour la Poësie, que les horreurs d'une Sentence de mort ne lui firent pas perdre l'envie de rimer; aprés sa condamnation du Châtelet, il fit les Vers suivans;

Je suis François, dont ce me poise,
Nommé Corbueil en mon surnom,
Né de Paris en prés Pontoise,
Et du commun nommé Villon;
Or d'une corde d'une toise,
Sçaura mon col que mon cul poise.

Quoique Villon eut entr'ouvert le chemin du Parnasse, personne ne marcha sur ses pas, que long-tems aprés. Sous Charles VIII. & Loüis XII, les Poë-

tes ne se donnoient la gehenne que pour faire de mauvais Ouvrages ; tantôt ils faisoient rimer la fin d'un Vers avec le commencement d'un autre; tantôt ils mettoient la rime au repos & à la fin, ils faisoient de longues tirades de Vers, dont tous les mots commençoient par la même lettre, & les plus beaux génies se bornoient à faire des Acrostiches. Il arriva pourtant plusieurs choses, qui contribuerent à l'embellissement de la Poësie : la Langue Françoise n'avoit point encore de regles certaines pour l'Ortographe, ce qui causoit souvent de la confusion dans les Vers, parce que chacun les écrivoit & les prononçoit à sa fantaisie : mais l'Im-

primerie, dont les premiers essais avoient paru à Cologne, fut apportée en France par trois Allemands ; la maniere dont les mots doivent être écrits fut fixée, & l'on sçut à quoi s'en tenir pour la rime.

Depuis que les Ottomans avoient pris Constantinople, ceux, qui y professoient les belles Lettres, s'étoient dispersez ; il en étoit venu quelques-uns à Paris, ils y enseignoient publiquement la Langue Grecque & la Latine, & les Poëtes François commencerent à se familiariser avec les Anciens. On prit grand soin de rechercher tous les Ouvrages de l'antiquité, & d'en faire une Bibliotheque, dans laquelle tous ceux, qui

cultivoient les Muses, pouvoient puiser.

Octavien de Saint Gelais traduisit Homere & Virgile, il enhardit ses contemporains à l'imiter, & tout se disposoit à faire briller la Poësie sous François Premier.

Ce Prince n'eut qu'à s'abandonner à son heureux naturel, pour être un des plus grands Monarques du monde; il étoit intrepide, genereux, affable, indulgent & magnifique; les guerres continuelles, qu'il fut obligé de soûtenir contre presque toutes les Puissances de l'Europe, ne l'occupoient pas si fort, qu'il ne se donnât de grands soins pour faire fleurir les Sciences & les belles Lettres dans

tout son Royaume ; il envoya des gens jusques en Orient pour y chercher de beaux Ouvrages; il fonda le College des douze Professeurs, & il établit des Imprimeries : il connoissoit si bien les beautez de la Langue Latine, qu'il ne pouvoit souffrir les termes barbares, dont on se servoit dans les Contrats & dans les Decrets de la Justice, & il ordonna de contracter & de prononcer les Arrêts en François : il aimoit la Poësie, & montoit même quelquefois sur le Parnasse. En passant par Avignon, il honnora le Tombeau de la belle Laure de cette Epitaphe de sa façon:

En petit lieu compris vous pouvez voir

Ce qui comprend beaucoup par renommée :
Plume, labeur, la langue, & le devoir
Furent vaincus par l'Amant de l'Aimée :
O gentil ame, étant tant estimée,
Qui te pourra loüer qu'en se taisant,
Car la parole est toûjours reprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.

On peut dire, que l'esprit de ce Grand Roi n'a pas moins contribué à rendre sa memoire éternelle, que ses belles actions; les bienfaits, qu'il répandoit sur tous les Gens de Lettres, en attirerent beaucoup en France, & l'on vit tant de Poëtes sous

ſon regne, qu'on pourroit encore en compter plus de deux cens, dont les Ouvrages ont été imprimez ; mais je n'en parlerai pas : comme je ne fais ici que l'Hiſtoire de la Poëſie, je croi ne devoir faire mention, que de ceux, qui ont contribué à l'embellir, & qui ont eu part à quelqu'un de ſes évenemens.

Marguerite de Valois, Sœur du Roi, & Reine de Navarre, écrivoit bien en Vers ; elle fit la *Marguerite des Marguerites* ; je ne ſçai ſi l'on doit lui attribuer quelque autre choſe. Cette Princeſſe faiſoit gloire de proteger les gens d'eſprit ; auſſi ne furent-ils pas ingrats, ils lui donnerent beaucoup de loüanges pendant ſa vie, & aprés ſa

mort, ils lui firent tant d'Epitaphes, qu'il y en eut assez pour en faire un gros Recueil.

Clement Marot avoit l'esprit vif, agréable & badin ; il s'étoit formé à la Poësie sous son pere, qui étoit aussi Poëte ; il sçut gagner l'amitié du Roi, dont il étoit Valet de Chambre ; mais il n'en connut pas assez bien le prix ; il se laissa éblouïr à l'apparence de réforme, sous laquelle le Calvinisme se répandoit alors dans le Royaume : la liberté avec laquelle il parloit des choses les plus saintes, força les Magistrats de s'assurer de sa personne ; le Roi lui accorda sa grace dans le tems qu'il étoit en Espagne ; mais il n'en devint pas plus moderé, il con-

tinua de parler en heretique, & de peur d'être arrêté une seconde fois, il sortit du Royaume: il erra long-tems dans les Païs étrangers; il mourut enfin à Turin, accablé de miseres. Il étoit grave & sérieux, & d'une conversation fort froide, ce qui fait bien voir que souvent on devient triste, par la grande application, qu'on a à divertir les autres. C'est le premier des Poëtes François, qui a fait parler les Muses d'un stile enjoüé & badin, sans tomber dans la bassesse: il sçut donner à la Balade ce tour naturel, qui en fait la beauté, comme on peut voir par celle-ci;

Pour courir en poste à la Ville,
Vingt fois, cent fois, ne sçai combien,
Pour faire quelque chose vile,
Frere Lubin le fait fort bien:
Mais d'avoir honnête entretien,
Ou mener vie salutaire,
C'est à faire à un bon Chrétien;
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour mettre comme un homme habille,
Le bien d'autrui avec le sien,
Et vous laisser sans croix ni pile,
Frere Lubin le fera bien:
On a beau dire, je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien,
Frere Lubin ne le peut faire.

Pour débaucher par un doux stile,

Quelque fille de bon maintien,
Point ne faut de vieille subtile,
Frere Lubin le fera bien.
Il prêche en Theologien;
Mais pour boire de bonne eau claire,
Faites la boire à vôtre chien,
Frere Lubin ne le peut faire.

ENVOI.

Pour faire plûtôt mal que bien,
Frere Lubin le fera bien:
Mais si c'est quelque bonne affaire,
Frere Lubin ne le peut faire.

A l'exemple d'Octavien de Saint Gelais, Marot traduisit une des Eglogues de Virgile, & c'est d'ailleurs le premier des

Poëtes François, qui en ont donné de leur invention : c'est le premier aussi qui a fait des Elegies & des Epigrammes ; il donnoit les dernieres sous le nom de Quatrains, de Sixains, & tres-souvent de Dixains, parce qu'il en ignoroit encore le veritable nom.

L'Epigramme doit renfermer une pensée ingénieuse dans une narration simple & succinte ; le sel doit en être répandu dans toute la piece ; le stile n'en doit être ni enflé ni pompeux, & la finesse ne consiste pas, comme beaucoup de gens croyent encore, à la pointe qu'on peut y trouver à la fin. Toutes ces qualitez se trouvent dans celles de Marot : il mit celle-ci

dans le commencement des œuvres de Villon, quand il les fit imprimer par ordre du Roi:

Peu de Villons en bon sçavoir,
Trop de Villons pour décevoir.

SUR LA MORT DE Semblençay.

Lorsque Maillart, Juge d'Enfer, menoit
A Monfaucon, Semblençay, l'ame rendre,
A vôtre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? pour vous le faire entendre,
Maillart sembloit homme que mort va prendre,
Et Semblençay fut si ferme vieillard,

Que l'on cuidoit, pour vray, qu'il menoit pendre
A Monfaucon, le Lieutenant Maillart.

A MELIN.

Ta lettre, Melin, me propose,
Qu'un gros Sot en rime compose
Des Vers, par lesquels il me point:
Tiens-toy seur, qu'en rime n'en prose,
Celuy n'écrit aucune chose,
Duquel l'Ouvrage on ne lit point.

L'Epitaphe, qui n'est autre chose que l'Epigramme sur les morts, a toûjours été en usage en France; mais Marot est le premier qui a sçû l'embellir d'agreables pensées: il a aussi dé-

broüillé le Rondeau, ce qu'on peut voir dans celui-ci :

Au bon vieux tems, un train d'amour regnoit,
Qui sans grand art, & dons, se demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la Terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenoit ;
Et si par cas à joüir on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'entretenoit ?
Vingt ans, trente ans ; cela duroit un monde,
Au bon vieux tems.

Or est perdu ce qu'Amour ordonnoit,

Rien que pleurs feints, rien que changes on n'oit ;
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde ?
Il faut premier que l'Amour on refonde,
Et qu'on le mene ainsi qu'on le menoit
Au bon vieux tems.

Marot s'apperçut le premier que pour rendre le Rondeau parfait, il faut donner trois significations differentes à son refrein ; à quoi beaucoup de Poëtes de ce tems ne font pas attention.

Il s'appliqua aussi à ne finir jamais la premiere hemistiche d'un Vers, par une voyelle feminine, comme faisoient la plu-

part de ses contemporains : il recherchà les rimes riches avec beaucoup plus de soin encore, que n'avoit fait Villon.

Tous les Poëtes lui seroient à jamais redevables d'avoir rendu le langage du Parnasse intelligible, agréable, & enjoüé, s'il n'y avoit souvent mêlé celui des Halles : ses ouvrages seront toûjours des écueils pour les Auteurs de mauvais goût, qui veulent l'imiter en ce qu'il a de moins imitable, & pour les jeunes gens, qui n'en apprennent ordinairement que les obscenitez. On peut encore reprocher à Marot de s'être ingeré mal à propos de traduire jusques à cinquante Pseaumes de David, & de ne s'être pas défié de son stile

stile badin, en écrivant des choses aussi saintes.

Marot étoit le seul Poëte, que la Cour admiroit, quand Melin de Saint Gelais y parut, & délors l'encens fut partagé entr'eux : mais ce dernier étoit fort savant ; il se forma sur les Anciens, & s'éleva au dessus de ses Contemporains : il donna un tour si naturel à ses Epigrammes, qu'on les préfera à celles de Marot. En voici deux de sa façon.

Dis-moi, Ami, que vaut-il mieux avoir,
Beaucoup de bien, ou beaucoup de savoir ?
Je n'en sçai rien ; mais les Savans je voi,

Faire la cour à ceux qui ont de-
quoi.

Celle-ci fut mise sur le Calendrier d'une des Filles de la Reine,

S'il vous plaisoit marquer en
tête
Un jour ordonné pour m'aimer,
Je l'aurois pour une grand' Fête;
Mais point ne voudrois la chom-
mer,

Nous avons vû que Thibaut, Comte de Champagne, parloit du Sonnet, & que ce n'étoit alors qu'une Chanson : depuis ce tems-là jusques au Regne de François Premier, nos Poëtes n'en avoient fait aucune men-

tion : il avoit passé en Italie avec beaucoup d'autres especes de Poësie ; il y avoit changé de nature, & Saint Gelais le fit revenir en France.

Les Italiens ne connoissoient point l'Epigramme ; ils donnoient les ouvrages, qui en avoient la finesse, sous le nom de Madrigal ; Saint Gelais apprit d'eux à en faire : mais en France on ne lui fit pas embrasser toutes sortes de sujets, comme à l'Epigramme ; on le destina d'abord à la Poësie * erotique.

Du Belay n'auroit pas eu besoin de ses talens pour s'introduire à la Cour ; il étoit d'une famille illustre, & cousin du Cardinal du même nom : ce-

* d'amour.

pendant ses Ouvrages le firent autant estimer du Roi & des Courtisans, que sa naissance. On peut le regarder comme le premier des Poëtes François, qui s'est appliqué à donner de la douceur & de l'harmonie à ses Vers, il observa les regles étroites du Sonnet, & le réduisit au point, où il est,

Cet écueil de la Poësie doit avoir tout le sel de l'Epigramme, qui lui a donné la naissance, & il doit marcher d'un pas plus grave & plus pompeux qu'elle : On le fixa à deux Quatrains & deux Tiercets : il faut que chaque Quatrain renferme un sens parfait, & que l'un & l'autre tombent sur deux rimes masculines & deux feminines ;

que les deux Tiercets soient encore coupez par le sens; qu'au huitiéme Vers le Sonnet paroisse achevé ; & que tout,ce que disent les douze ou les treize derniers Vers , ne soit que pour conduire le Lecteur à une pensée ingénieuse , dont il n'a pû s'appercevoir ; on y demande enfin tant de pureté , qu'un terme bas, & un mot repeté en ternissent la beauté. Gombaud a eu raison de dire, qu'il n'y en a point de parfait,& c'est-là qu'on pourroit appliquer à propos la pensée de Montaigne, lors qu'il dit , que les hommes ont la folie de se faire des regles en tout, qu'ils ne peuvent pas suivre. Du Belay auroit pû aller plus loin qu'il n'a pas fait ; mais il mourut

jeune : il renonça même à la Poësie, aprés qu'il eut été nommé à l'Archevêché de Bourdeaux.

Michel Pourrée, animé d'un zéle qu'on ne sçauroit trop loüer, composa quelques Hymnes Françoises pour celebrer la Naissance du Sauveur : à son imitation on en fit quantité dans tout le Royaume, qu'on appella *Noëls*, du jour de la Fête à laquelle ils étoient destinez : on les chantoit dans leur commencement avec beaucoup de réverence, & ce ne fut que dans la suite qu'on y mêla mal à propos des choses qui conviennent mieux à un Vaudeville, qu'à un Chant sur un aussi grand Mystere.

En beaucoup de Villages des montagnes de Dauphiné & de Provence, il y a encore des Recueils de ces Cantiques, que l'on fit de ce tems-là ; on les conserve comme autant de Registres publics, où le jour de Noël, chacun est en droit d'aller prendre ceux, qui lui conviennent.

Au commencement du regne d'Henri II. la Poësie ne brilloit point en France : Marot étoit hors du Royaume, Saint Gelais ne songeoit qu'à joüir de la réputation, qu'il s'étoit acquise ; du Belay avoit renoncé aux Muses ; d'ailleurs le Roi n'étoit occupé qu'à appaiser les séditions, qui naissoient dans ses Etats, à en chasser les Anglois,

& à fortifier ses frontieres : mais dés qu'il fut paisible sur le Trône, il fit voir qu'il n'aimoit pas moins les gens d'esprit que François Premier : il en donna une grande marque au savant Amiot ; il le choisit sur sa réputation pour élever les Enfans de France, sans que personne eut parlé en sa faveur : cette prédilection pour un homme, qui n'étoit recommandable que par son esprit & par sa science, donna de l'émulation à tous ceux qui avoient quelque talent, & les Poëtes chercherent à se faire connoître par leurs Ouvrages : c'est ce que Guy le Febvre nous apprend par ces Vers de sa Galliade :

Mais quand Henry second, aprés François son pere,
Eut le gouvernement & le regne prospere,
Adonques les Neuf Sœurs étalerent dehors
Tous les joyaux exquis & les rares tresors,
Qu'elles avoient acquis au replis de tant d'âges,
En tant de Nations, & en si longs voyages.

Ronsard se distingua d'abord des Poëtes qui parurent alors sur les rangs : il devoit beaucoup à la nature ; sa naissance étoit illustre : avec tous les agrémens du corps, il avoit toute la souplesse de l'esprit : il passa les premieres années de sa jeunesse

auprés du Dauphin, dont il étoit Page. Il voyagea quelque tems dans les Païs étrangers : à son retour il s'abandonna entierement à son inclination pour la Poësie: il étudia les Poëtes Grecs & Latins, sous le celebre Dorat, qui avoit une methode aisée pour enseigner les Langues. Les premiers fruits de la veine de Ronsard furent tres-bien reçus du Public : il gagna le prix des Jeux Floraux, & les Magistrats de Toulouse lui firent present d'une Minerve d'argent massif, au lieu d'une fleur qu'il avoit gagnée. Sa réputation naissante lui attira beaucoup d'envieux, qui se déchaînerent contre ses Ouvrages ; il en eut de si foibles qu'il ne daigna pas

leur répondre, mais il en trouva de redoutables à la Cour. Saint Gelais tâchoit de détruire la prévention favorable qu'on avoit pour une Muse qui n'avoit que de l'enflûre : il en disoit son sentiment même en presence du Roi, ce qui obligea Ronsard de faire cette Priere au Ciel :

Ecarte loin de mon chef
Tout malheur & tout méchef,
Préserve-moy d'infamie,
De toute langue ennemie,
Et de tout acte malin,
Et fais que devant mon Prince,
Desormais plus ne me pince
La tenaille de Melin.

Ces deux Poëtes partagerent

pendant quelque tems tous les beaux Esprits ; mais le Roi se déclara pour Ronsard, & fit entierement pancher la balance. Quel triomphe pour un Poëte, prévenu que la Poësie étoit née en France avec lui ! il ne regarda plus le Parnasse, que comme un Conquerant regarde un Païs qu'il vient de soûmettre ; il se crut en droit d'y renverser tout, & d'y établir de nouvelles loix. Du Belay avoit soûtenu que la Langue Françoise étoit assez riche & assez belle pour traiter toutes sortes de sujets, & pour exprimer les pensées les plus ingénieuses.

Ronsard au contraire la trouva tres-pauvre ; il soûtint, qu'il falloit l'enrichir de termes Grecs

& Latins ; il força les Muses Françoises à parler le langage d'Athenes & celui de Rome, ce qu'il nous apprend lui-même par ce Vers, où il parle en veritable Souverain :

. . . . Je fis de nouveaux mots,
J'en condamnay des vieux.

Il affectoit d'ailleurs, de faire entrer tant d'érudition dans ses Ouvrages, que ses Maîtresses mêmes avoient besoin d'un Commentaire, pour entendre les Vers, qu'il faisoit pour elles; témoin le Sonnet qu'il fit pour une Demoiselle de Blois, à laquelle il parle, comme il auroit fait à la Fille de Priam :

Je ne suis point, ma guerriere,
Cassandre,

Ni Mirmidon, ni Dolope soudard,
Ni cet Archer, dont l'homicide dard,
Tua ton frere, & mit l'Asie en cendre, &c.

Les ennemis de Ronsard lui reprochoient, qu'il affectoit trop d'imiter Pindare, il répondit :

Si dés mon enfance
Le premier en France,
J'ay Pindarisé,
De cette entreprise,
Heureusement prise,
Je me vois prisé.

Depuis ce tems-là, quand quelqu'un affecte un stile trop recherché, ou en Vers, ou en

Prose; on dit: *il Pindarise.*

Le faste de la Muse de Ronsard, fit échoüer beaucoup de Poëtes, qui croyoient que pour bien écrire en Vers, il ne falloit qu'entasser beaucoup de mots Grecs & Latins, & faire paroître beaucoup de science, pour mettre l'esprit des Lecteurs à la torture. Cette folie alla si loin, que Maurice Seve crut meriter des lauriers, parce qu'il avoit fait des Vers, dont chaque mot demandoit un Commentaire.

Si Ronsard broüilla la Poësie, il contribua d'ailleurs à son avancement: c'est le premier des Poëtes François, qui a donné des Odes de sa façon, ausquelles on n'a fait embrasser dans la suite, que des matieres héroï-

ques, dont on leur a donné le stile pompeux : l'Hymne, qui n'étoit destiné qu'au culte des Dieux & aux Mysteres de la Religion, fut employé par Ronsard à toutes sortes de sujets : on prétend même, que ceux, qu'il fit sur les Quatre Saisons, marquent plus le génie de l'Auteur, qu'aucun de ses autres Ouvrages : il donna aussi la naissance à l'Epithalame ; la premiere qu'il composa, fut pour celebrer l'hymen de Monsieur de Vendôme avec Jeanne d'Albret, Reine de Navarre. Il y eut alors quelques autres Poëtes, qui firent aussi paroître des nouveaux genres de Poësie.

Grévin, qui dès l'âge de vingt-deux ans, s'étoit fait admirer par beaucoup

beaucoup d'Ouvrages, imita les Poëtes Ita'iens & les Espagnols, il apprit d'eux à faire des Villanelles; ce sont ces Chansons, dans lesquelles on fait parler des Bergers & des Bergeres, de leur tendresse; elles devinrent bien-tôt à la mode, & depuis ce tems-là on s'en est servi en France, pour exprimer la morale, les maximes d'amour, & tout ce que cette passion peut inspirer de doux & de tendre. Par une raison assez naturelle, les Rois & les Grands se sont accoûtumez à ne chanter que les amours des Bergers, & ceux-ci chantent presque toûjours les avantures des Grands: les premiers aiment les idées de la Campagne, que ces Chansons

leur donnent ; les autres trouvent un merveilleux aux moindres actions des Rois & des Princes.

La Prose & les Vers marchent d'un pas si inégal, qu'il n'y avoit pas lieu de croire qu'on dût jamais les faire aller ensemble : cependant La Frenaye en fit un assez agréable mélange :

Et toutefois dire je l'ose, dit-il,
Que des premiers aux Vers, j'ai
marié la Prose.

Cette maniere d'écrire parut fort commode aux gens, qui n'avoient pas assez de génie pour traiter un sujet suivi. On vit d'abord beaucoup de ces Ouvrages ; mais les Poëtes ne se servoient le plus souvent de la Prose, que pour placer à pro-

pos un Quatrain ou un Sixain.

La Frenaye est le premier aussi, qui a donné des Idylles en François. Il ne sera pas hors de propos d'observer ici une chose assez singuliere : les Grecs, qui les premiers retracerent les amours, les jeux, & les amusemens des gens de la Campagne, donnerent le nom de Bucoliques à leurs Poëmes, parce qu'ils n'y faisoient parler que des gardeurs de bœufs, comme nous avons vû ; & en France, où l'on ne fait parler que des gardeurs de brebis, qu'on appelle Bergers, le mot de *Bouvier* est devenu si bas, qu'il ne sauroit entrer dans un Poëme, auquel il a donné son nom.

Comme Ronsard se croyoit

en droit de juger du merite des Ouvrages des autres, il fit une Plaïade à l'imitation de celle des Grecs; il s'y mit hardiment à la tête, & les autres qu'il choisit, furent, du Belay, dont nous venons de parler, Baif, Pontus de Thyard, Remi Beleau, Jodelle, & Dorat: chacun rangeoit ces Poëtes selon qu'il les estimoit. Baif, Secretaire de la Chambre du Roi, avoit étudié avec Ronsard, il connoissoit comme lui les Poëtes Grecs & les Latins: c'est lui qui fit connoître le nom d'Epigramme, qu'on donna aux Ouvrages, qu'on appelloit Sixains, ou Huitains; & pour avoir la gloire d'être original en quelque chose, il fit des Vers sans

rimes, mesûrez comme ceux des Latins; mais ils choquoient l'oreille, & ils furent mal reçus du Public : il ne se rebuta pas, il établit une Académie de Musique, croyant qu'il apprendroit enfin à donner à ses Vers, sans rime, l'harmonie & la cadence, qu'avoient les Lyriques des Grecs; & ses peines furent toûjours inutiles.

Pasquier, Vigenaire, & tous ceux qui dans la suite voulurent l'imiter en cela, échoüerent comme lui. Pontus de Thyard, Evêque de Châlons, s'étoit fait estimer par ses Sonnets & par ses Vers Lyriques, il est singulier en une chose : il ne se contenta pas dans sa vieillesse de renoncer à la Poësie, il

décria tout ce qu'il avoit fait, & s'efforça d'en faire voir le ridicule : on peut dire, qu'il étoit bien détaché de l'amour propre, s'il fit ce sacrifice par humilité.

Beleau eut assez d'esprit pour s'appercevoir, qu'en suivant un chemin moins herissé & moins rude, que celui que tenoit Ronsard, il pourroit mieux plaire que lui : il s'appliqua à polir son stile, à faire des peintures naturelles de tout ce qu'il vouloit exprimer : il réussit si bien qu'on l'appella le Poëte de la nature. Il traduisit les Odes d'Anacreon, & on disoit, qu'il s'étoit bâti un tombeau de pierres précieuses, parce qu'il en avoit fait un traité.

Etienne Jodelle est le premier de nos Poëtes François, qui a mis sur le Theatre la Comédie, en la forme des Anciens.

Quoique Dorat n'eut pas excellé en l'art de faire des Vers, il rendit de grands services à la Poësie, par la maniere aisée, avec laquelle il apprenoit à ses disciples à puiser dans les Grecs & dans les Latins. C'étoit d'ailleurs un critique, dont la severité étoit à craindre pour les Poëtes, qui sommeilloient sur le Parnasse: c'est lui qui le premier apprit aux François cette transposition de noms, qu'il appelloit *Anagramme*, & qu'il prétendoit avoir tiré des Grecs.

Comme il ne faut que de l'application, pour réussir à ces sor-

tes d'Ouvrages, tout le monde se mêla d'abord d'en faire; il n'y eut point de nom dans lequel, ou en bien, ou en mal, on ne trouvât quelque chose. Ce qui fit dire long-tems aprés à Colletet, écrivant à Ménage:

J'aime mieux, sans comparaison,
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une Anagramme:
Cet exercice monacal,
Ne trouve son point vertical,
Que dans une tête blessée;
Et sur Parnasse nous jurons,
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

Il y eut quelques Poëtes dans

ce tems-là, qui furent fort estimez, du nombre desquels étoit Mr d'Aubigné, Mareschal des Camps, & Commandant à Castel-jaloux : nous avons de lui sept differens traitez des miseres de son siecle.

François II. fut si peu de tems sur le Thrône, que sous son regne on ne s'apperçut d'aucun changement à la Poësie.

Charles IX. fut couronné à un âge, auquel on est moins sensible à la gloire de regner, qu'aux plaisirs & aux amusemens de la jeunesse : la Reine, qui aimoit à gouverner, ne mit auprés de ce jeune Prince, que des gens, qui pour le détourner de la connoissance des affaires d'Etat, prenoient soin de l'amu-

ſer par la chaſſe, le jeu, la muſique, & la danſe : l'on s'apperçut qu'il aimoit la Poëſie ; & l'on n'oublia rien pour fortifier en lui une inclination, qui pouvoit ſeule l'occuper tout entier; les Poëtes eurent bien-tôt un accés libre à la Cour ; les Courtiſans & les Favoris recherchoient leur amitié ; cependant, bien loin de s'efforcer à meriter cet honneur, ils tomberent dans une ſi grande négligence, qu'ils ne prenoient plus aucun ſoin de rendre leurs Vers agréables à l'oreille ; ils n'évitoient jamais la rencontre de deux voyelles, qui ne font point d'éliſion, & que la Proſe évite ſouvent, aux dépens même de la conſtruction naturelle ; toute épithete

étoit bonne, pourvû qu'elle remplit l'espace, qu'on lui destinoit; on la mettoit indifferemment devant ou aprés le substantif, *un blanc cheval*, & *un cheval blanc*, étoit pour lors la même chose ; on allongeoit & on racourcissoit les mots, selon que le besoin le demandoit, on disoit *Cherub.* pour *Cherubin magnifiq.* pour *magnifique*, & Ronsard qui décidoit alors de tout, soûtenoit que l'on pouvoit dire, *épé*, pour *épée*; *Æné*, pour *Ænée*; on ne se donnoit pas seulement la peine d'éviter que le repos du Vers n'en coupât le sens; on le mettoit même quelquefois entre le mot & l'épithete, comme a fait Jodelle dans un *Sonnet*, où il dit, en parlant au Roi :

Poursuis, Charles, l'heureux instinct de ta nature.

Et dans un autre endroit :

Et qu'on croit dans le feu dévorant pouvoir vivre.

Il suffisoit alors aux Poëtes d'écrire bien ou mal, pour être applaudis; leurs Ouvrages avoient le sort des Oracles ; les obscuritez leur étoient avantageuses; chacun s'efforçoit d'y trouver de belles pensées, qu'il n'étoit permis qu'aux Savans de pénetrer ; les pointes & les antitheses étoient fort recherchées, & souvent elles faisoient toute la beauté des Vers, comme en ce Sonnet de Baif ;

Si ce n'est pas amour, que sent doncques mon cœur ?

Si c'est amour aussi, pour Dieu
quelle chose est-ce ?
Si elle est bonne, comment nous
met-elle en détresse ?
Si mauvaise, qui fait si douce sa
rigueur ?

Si j'ars de mon bon gré, d'où
me vient tout ce pleur ?
Si maugré moy, que sert que je
plore sans cesse ?
O mal, plein de plaisir ! ô bien,
plein de tristesse !
O joie douloureuse ! ô joyeuse
douleur !

O vive mort ! comment peux-tu
tant sur mon ame,
Si je ne consens point ? mais si je
me consens,
Me plaignant à grand tort, à
grand tort je me blâme.

Amour, bon ou mauvais, bon gré, maugré, je souffre,
Heureux & malheureux, & bien & mal je sens,
Et me plains de servir où moi-même je m'ouffre.

Le Roi écrivoit fort bien en Vers : il aimoit beaucoup la chasse, & fit l'Art de la Venerie. On voit pourtant dans cet Ouvrage, qu'il ne croyoit pas qu'étant né pour donner des loix, il dût s'assujettir à toutes celles de la Poësie.

Sous le regne d'Henri III. Ronsard n'eut presque plus d'accés à la Cour : il en marqua ouvertement son chagrin, par ces Vers, où il parle de sa Fran-

tiade, qu'il resolut de laisser imparfaite :

Si le Roy Charles eut vescu,
J'eusse achevé ce grand Ouvrage,
Si-tôt que la mort l'eût vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

Malgré tous les partisans, qu'avoit eu ce Poëte, il ne laissa pas de s'appercevoir, que son stile enflé n'étoit plus imité, & que l'on commençoit à écrire plus naturellement que lui. Pibrac s'appliqua à la Poësie Gnomique ou sententieuse, & fit ces Quatrains, qui ne sont peut-être méprisez que des gens qui n'ont jamais pris la peine de les lire. Etienne de la Boëtie composa quantité de Sonnets sur

les matieres les plus abstraites de la Religion ; & Montaigne en fit le sujet d'une Dissertation, que l'on peut voir dans ses Essais. Desportes acheva presque de purger la Poësie, du barbarisme qui s'y étoit introduit, & ramena les Muses Françoises au langage de leur Païs ; il se forma sur les Italiens, & apprit d'eux à répandre dans ses Vers un noble enjouëment, tel qu'est celui de ce Sonnet à une Dame :

Ah, je vous entens bien, ce propos gracieux,
Ces regards derobez, cet aimable soûrire,
Sans me les déchiffrer, je sçay qu'ils veulent dire,

C'est qu'à mes ducatons vous faites les doux yeux.

Quand je conte mes ans, Tithon n'est pas plus vieux,
Je ne suis desormais qu'une mort qui respire,
Toutefois vôtre cœur de mon amour soûpire,
Vous en faites la triste, & vous plaignez des Cieux.

Le Peintre étoit un sot, dont l'amoureux caprice,
Nous peignit Cupidon, un enfant sans malice,
Garni d'arcs & de traits, mais nud d'acoustremens.

Il falloit pour carquois, une bourse luy pendre,

L'habiller de clinquant, & luy
faire répandre,
Rubis à pleines mains, perles &
diamans.

C'eſt Deſportes, qui le premier a fait connoître les beautez de la Poëſie Erotique, ou de tendreſſe : n'eût-il fait que les Couplets de la Chanſon ſuivante, on ne ſçauroit lui diſputer cette gloire ;

L'amour qui me rend miſérable,
Et qui me conduit au trépas,
Eſt ſi grand ; qu'il eſt incroyable,
Auſſi ne le croyez-vous pas.

Cet heureux Poëte ne ſe fit pas une réputation ſterile, il reçût du Roi huit mille écus

pour faire imprimer ses Ouvrages. L'Amiral de Joyeuse lui donna une Abbaïe de trente mille livres de rente, pour un Sonnet : il peut dire, avec raison, qu'il a vécu au siecle d'or de la Poësie.

Balsac disoit, que le loisir de dix mille écus de rente, que Desportes s'étoit fait ; est un écueil, contre lequel les esperances de dix mille Poëtes se sont brisées.

Du Bartas & Passerat, qui étoient contemporains, ont quelque chose d'original ; le premier a fait voir par son Poëme *de la Semaine*, que la Muse Françoise peut traiter les matieres les plus saintes, pourvû qu'elle se conforme à la gravité d'un

semblable sujet. Passerat avoit blanchi dans la poussiere des Colleges, où son emploi de Professeur l'attachoit ; cependant ses Ouvrages montroient assez que la science la plus profonde n'est pas toûjours refrognée, & qu'elle n'a rien d'incompatible avec l'enjouëment, il fit lui-même son Epitaphe.

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'Ange l'éveille ;
Il croit qu'il se réveillera,
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la
fosse je tombe,
Qui ay toûjours aimé la paix &
le repos,
De peur que rien ne pese à mes
cendres, à mes os,

Amis, de mauvais Vers ne chargez
pas ma tombe.

Monsieur Bertaud, Evêque de Seés, s'étoit laissé éblouïr dans sa jeunesse au faux brillant des Vers de Ronsard; mais il se détrompa, il étudia Desportes, & s'appliqua à rechercher la douceur & le naturel dans tous ses Ouvrages : nous avons des Chansons de lui, qui sont encore admirées;

Felicité passée,
Qui ne peus revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ay-je en te perdant, perdu
le souvenir.

En imitation des Odes, on

commença dans ce tems-là à faire des Stances en Vers de toute espece, & parce que chaque Stance doit avoir un sens parfait, on leur donna ce nom du mot Italien *stanza*, qui signifie *repos*.

Desportes & Bertaud étoient seuls admirez à la Cour, lors qu'à l'âge de dix-huit ans, du Peron s'y attira l'estime du Roi, & arracha celle des Courtisans les plus malins, par un jugement solide, un esprit agreable, & une memoire surprenante : bien loin que ces deux Poëtes en fussent jaloux, ils se firent un honneur de le guider & de le former au goût de la bonne Poësie. Les Vers suivans, qu'il adressa au Roi, font bien voir qu'il

sçut profiter des leçons, qu'on lui donna ;

Grand Roy, dont les malheurs
élevent la vertu,
Et servent de degrez à l'Autel de
ta gloire,
Qui plus as d'ennemis, moins te
vois abattu,
Aussi fier au peril, que doux dans
la victoire ;
Prince, en tout accident par le
sort éprouvé,
Juste ornement futur des histoi-
res fidelles,
Qui par un art royal, à toy seul
reservé,
Pardonnes aux vaincus, & domp-
tes les rebelles.

Le reste de cette piece n'est

pas moins beau que le commencement. Les Auteurs de ce tems-là avoient beaucoup plus d'application à bien écrire, que tous ceux, qui les avoient précedez ; cependant la Poësie commença bien-tôt aprés à languir.

Si les Poëtes tenoient un rang assez considerable dans le monde, on diroit que la Comete, qui parut dans ce tems-là, leur fut fatale, & à leur Art aussi. Du Belay & Beleau moururent bien-tôt aprés : Ronsard dit adieu aux Muses, & alla à son Prieuré de Saint Cosme, se consoler de ce que ses Ouvrages n'étoient plus tant applaudis : Desportes & Bertaud ne songerent qu'à joüir paisiblement de la

sa réputation, qu'ils s'étoient acquise. Du Peron avoit abjuré le Calvinisme, dans lequel il avoit eu le malheur de naître; il s'étoit voüé à l'Etat Ecclesiastique, & négligeoit les lauriers du Parnasse, pour se rendre digne de la Pourpre, à laquelle il aspiroit.

Pendant plusieurs années, il sembla que la Poësie étoit entierement releguée dans les Provinces. Rapin écrivoit en Poitou; il n'avoit jamais été reçû favorablement du Public, surtout quand il avoit voulu faire des Vers sans rimes: cependant il parut fort occupé avant mourir, de charger ses amis de faire imprimer ses Ouvrages aprés sa

mort. A l'exemple de Ronsard, tous les Poëtes se donnoient une Maîtresse Poëtique, ou une Iris en l'air, à laquelle ils faisoient honneur de leurs souffrances & de leurs trépas metaphoriques. Theodore de Beze celebroit encore la sienne à Vezelay, sous le nom de Candide; il s'étoit acquis une réputation de bon Poëte, dont on l'auroit laissé joüir, s'il n'avoit eu la temerité de traduire des Pseaumes de David, du même stile, dont il écrivoit à sa Maîtresse, & si les Calvinistes n'avoient regardé cet Ouvrage grotesque, comme quelque chose de sérieux.

Madame Desroches & Mademoiselle sa fille écrivoient

bien en Vers & en Prose : elles demeuroient à Poitiers ; leur maison étoit consacrée aux Muses : tous les gens d'esprit, qui suivoient les Grands-Jours qu'on tint dans cette Ville, alloient souvent chez elles. Loysel & Pasquier virent un jour une puce sur le sein de cette fille, & persuadez que la moindre chose offre une ample matiere à un Art qui sçait créer : ils firent des Vers sur ce petit animal ; la Damoiselle répondit, Sainte Marthe & beaucoup d'autres s'égayerent sur le même sujet ; Turnebe prit son serieux, il écrivit contre ceux qui s'amusoient à ces bagatelles ; les esprits s'échaufferent non-seulement dans le Poitou, mais en-

core dans les autres Provinces, & beaucoup de Poëtes seroient morts inconnus, s'ils n'avoient pris parti dans une guerre excitée pour ce sujet frivole.

Un Peintre, qui à peu prés dans ce tems-là, fit le Portrait de Pasquier, oublia de lui peindre des mains, & les Poëtes s'exercerent tant sur cette bévûë, qu'on fit imprimer cent cinquante Pieces differentes en un Recueil, dont le titre est *la Main de Pasquier*.

Cependant, les mêmes lieux qui avoient vû naître les Troubadours, voyoient donner une forme presque nouvelle à la Poësie. Le chagrin, qu'avoit eu Malherbe, de ce que son pere s'étoit laissé entraîner à la foule

des Sectateurs de Calvin, l'avoit obligé dés sa tendre jeunesse à sortir de Caën, qui étoit le lieu de sa naissance, il avoit été agréablement reçû à Aix, chez Mr le Grand Prieur, Gouverneur de Provence, & c'est-là qu'il fit admirer les premiers fruits des inspirations d'Apollon.

A peine fût-il monté sur le Parnasse, qu'il y établit une réforme plus severe encore que celle de Desportes, de Bertaud, & de du Peron; il en épura entierement le langage; il bannit des Vers les hiatus, les enjambemens, & toutes les negligences, qu'on avoit crû rendre fort excusables en les appellant licences poëtiques; il évita l'im-

proprieté des mots ; il leur donna un arrangement tres-naturel, & ne souffrit aucune de ces froides épithetes, qui ne sont que pour remplir les hemistiches ; il s'appliqua à faire tomber ses Stances avec une grace admirable ; il enseigna enfin à ses Contemporains à imiter les Anciens, sans dérober leurs pensées, & à faire comme les abeilles, qui composent leur miel, de maniere qu'il n'y paroît rien de toutes les fleurs qu'elles ont volé pour le composer : en un mot, il s'éleva si fort au dessus des Poëtes François, qui l'avoient précedé, qu'il a servi de modele à ceux qui sont venus aprés lui. Sa naissance, son merite & son esprit lui attire-

rent beaucoup d'amis en Provence, il ſongea à s'y établir; il y épouſa une Fille de la Maiſon de Cariolis, qui eſt des plus illuſtres de cette Province. Ses Ouvrages ſe répandirent bientôt dans tout le Royaume, & le firent regarder comme le premier des Poëtes, qui avoient connu les beautez de la Poëſie Françoiſe.

Henry le Grand demanda un jour à Mr du Peron, s'il ne faiſoit plus de Vers: Je ſuis trop occupé des affaires de vôtre Majeſté (répondit cet habile Courtiſan) pour penſer à autre choſe; & d'ailleurs (continua-t-il) tout homme de bon ſens a dû renoncer aux Muſes, depuis que l'on a vû les Oeuvres

d'un Gentilhomme de Provence, nommé Malherbe. Le Roi dit, qu'il verroit volontiers ce bel Esprit; & quelque tems aprés, sachant qu'il étoit à Paris, il lui fit dire, qu'il pouvoit se presenter à la Cour. Il lui ordonna, dés qu'il le vit, de composer des Vers sur un voyage, qu'il alloit faire en Limousin, pour y soûmettre des Rebelles: c'étoit-là une pierre de touche, qui devoit confirmer ou détruire la réputation de ce Poëte. Il fit les Stances, qui commencent par ces deux Vers:

O Dieu! dont les bontez, de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées.

Il donna toute l'application possible

possible à cet Ouvrage ; le Roi en fut content, le Public l'admira ; cependant il donna lieu long-tems aprés à un judicieux examen, & l'on y trouva beaucoup de fautes.

Quoique Florent Chrestien écrivît tres-bien en Vers, il n'avoit point inspiré d'amour pour les Poëtes à Henri le Grand, dont il avoit été Precepteur, & ce Monarque, tout genereux qu'il étoit, ne les honnora jamais d'aucun de ses bienfaits, persuadé avec raison, que sans leurs secours, le bruit de ses exploits se répandroit assez dans l'Univers. La Poësie ne laissa pourtant pas de se soûtenir sous son regne. Les Satyres de Regnier, qui avoient les graces

de la nouveauté, & celles de la médiſance, enrichiſſoient les Imprimeurs : il étoit neveu de Deſportes, & la veine poëtique lui étoit hereditaire. Quoiqu'il ne ſoit pas le premier qui s'eſt égayé en France aux dépens des ſots & des ridicules, il a eu la gloire d'avoir le premier aſſujetti ſon Art à des regles, & d'avoir preſcrit des bornes à une bile échauffée. Il ſeroit encore plus eſtimé aujourd'hui, qu'il n'eſt, s'il avoit toûjours obſervé, en écrivant, cette bienſéance, dont les Muſes Françoiſes ſont devenuës eſclaves. Il aimoit la crapule, & l'on prétend que ſes débauches abregérent ſes jours. On peut juger de ſon caractere, par ſon Epi-

taphe, qu'il fit lui-même:

J'ay vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et je m'étonne fort pourquoy,
La mort pensa jamais en moy,
Qui ne pensay jamais en elle.

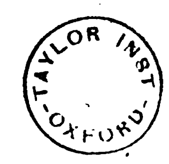
La vivacité, le brillant, & la hardiesse des Ouvrages de Theophile, imposerent d'abord à beaucoup de gens, & firent les délices des Provinces, où ils auront toûjours des partisans. Ce Poëte n'avoit rien, qui pût le rendre recommandable, que son esprit; mais il n'en faisoit pas toûjours un bon usage; il parloit avec trop de liberté des choses les plus saintes: il fut

arrêté & mis à la Conciergerie du Palais. Sa détention ne servit, qu'à le rendre plus fameux ; les Placets, les Requêtes qu'il adressa au Roi & à ses Juges, dans le tems qu'il étoit en prison, & ce qu'on faisoit pour, ou contre lui, amusoit tout le Royaume : les gens d'esprit ne se laisserent pas entraîner à la foule de ses admirateurs, ils disoient qu'il n'étoit coupable, que de s'être mêlé d'un métier qu'il n'entendoit pas, & le Parlement crut de le punir assez en lui imposant la même peine qu'ils avoient imposée à Villon. Il avoit beaucoup de feu, mais il n'entendoit pas les regles de la Poësie. Vous avez beaucoup d'esprit (lui dit un jour un de

ses amis) c'est dommage que vous ne soyez pas savant. Vous êtes fort savant (repartit Theophile) c'est dommage, que vous n'ayez point d'esprit.

Ce Poëte avoit mis les pointes à la mode : nous avons pourtant quelques petits Ouvrages de ce tems-là, qui marquent que tous les Poëtes n'étoient pas de son goût. Voici une Epigramme, qui fut faite sur une Histoire d'un Saint, si mal écrite, que personne ne voulut l'imprimer :

Un Auteur prétendu, pour se
combler de gloire,
En vingt ans, d'un Grand Saint,
a composé l'Histoire,
Et voudroit bien la mettre au jour,



Le stile en est charmant, l'ordre
en est admirable,
Elle a dequoi charmer & la Ville
& la Cour;
Mais, helas! il n'est plus d'Impri-
meur charitable.

Beaucoup de gens avoient resisté à la tentation d'écrire, parce qu'ils croyoient, sur les Ouvrages de Ronsard, que pour approcher seulement du Parnasse, il falloit entendre le Grec & le Latin, & posseder toutes les sciences; le stile de Malherbe produisit tout d'un coup un effet bien contraire: sur ce tour aisé & naturel, une infinité de gens s'imaginerent que pour faire des Vers, il ne falloit qu'écrire, & tous les jours on don-

noit de nouveaux Recueils de Poësie.

On étoit dans cette erreur grossiere au commencement du regne de Loüis-le-Juste ; on se détrompa enfin, & l'on s'apperçut, qu'il est mal-aisé de tenir un milieu entre l'élevation & la bassesse, & que Malherbe est d'autant plus inimitable ; qu'il s'éloigne moins du naturel. Si cet admirable génie fit échoüer ceux, qui sans aucun naturel, vouloient écrire comme lui, il servit de guide à ceux, qui avoient un veritable talent. Il conçut beaucoup d'estime pour le Marquis de Racan, qui étoit Page de la Chambre, & lui montra le chemin qui conduit au sommet du Parnasse.

Les applaudissemens que le Public donna ensuite à l'un & à l'autre, & qui devoit exciter de la jalousie entr'eux, forma les nœuds d'une étroite amitié. Le Marquis de Racan étoit connu de tout le Royaume, & par son esprit & par sa naissance: la douceur, que l'on trouva à ses Odes, à ses Chansons, & à ses Bergeries, acheva de convaincre les gens de bon goût, que Ronsard & ses Imitateurs n'avoient pas connu le veritable esprit de la Muse Françoise.

Menard, President au Presidial d'Aurillac, se forma sur Malherbe & sur Racan: il s'appliqua à écrire avec beaucoup de netteté, & pour éviter l'enjambement des Vers, que

Ronſard avoit trouvé ſi beau, il donna un ſens parfait à tous les ſiens, & les détacha autant qu'il pût les uns des autres : il apprit à bien aſſaiſonner l'Epigramme, en quoi il excelloit ; il obſerva, qu'à celles de dix Vers, on doit marquer un repos aprés le quatriéme & le ſeptiéme, & un au milieu de celles de ſix. Il s'apperçut le premier, que vers le milieu de chaque Stance, on doit marquer un repos, afin que ceux qui les récitent, n'en coupent pas le ſens, en prenant haleine. Il s'obſtina long-tems à faire des Sonnets, dont les deux Quatrains avoient des rimes differentes ; mais il eut beau les appeller Epigrammes de quatorze Vers,

Il fut aussi mal reçû que l'avoit été Baif, lors qu'il avoit fait des Vers sans rimes ; tant il est vrai, que quand une chose est parvenüe à plaire, il n'y faut rien innover. De tous les fameux Poëtes, qu'il y eut de ce tems-là, Menard fut le seul, qui ne reçut aucun bien-fait du Cardinal de Richelieu ; ce qui l'obligea dans la suite à faire ce Quatrain, qu'il mit sur la porte de son cabinet :

Las d'esperer & de me plaindre
Des Muses, des Grands, & du sort,
C'est ici que j'attens la mort,
Sans la desirer, ni la craindre.

La Poësie jetta bien-tôt aprés de profondes racines : on lui

assura un azile impénetrable au mauvais goût & à l'ignorance, qui l'avoient déja tant de fois obscurcie. Messieurs Gondeau, Gombault, Conrart, Giry, Habert, l'Abbé de Cerisy, Maleville, Serisay, & quelques autres beaux Esprits, s'assembloient souvent pour se communiquer leurs Ouvrages, & leurs Assemblées donnerent naissance à l'Académie Françoise, qui fut établie ensuite en mille six cens trente-cinq, par Edit de Sa Majesté. Je ne dirai rien ici de cet établissement si glorieux à la France, & si avantageux aux belles Lettres, parce que j'aurois trop à dire, & parce que Mr. Pelisson en a fait une Histoire si agréable, qu'il

y auroit de la temerité à en parler encore. Je garderai même un silence respectueux pour tous les Membres de cet Illustre Corps, & je n'en ferai mention qu'autant, que la suite de cette Histoire le demandera.

Aprés la mort du Connétable de Luynes, le Cardinal de Richelieu avoit été reçû Chef du Conseil du Roi, Ministre Principal, Grand-Maître de la Navigation & du Commerce; tant de pénibles emplois, dont le moindre auroit pû accabler le génie le plus vaste, n'occupoient pas si fort ce Cardinal, qu'il ne sçut encore se faire tous les jours un loisir destiné aux belles Lettres; & tant de titres pompeux ne lui firent pas dé-

daigner celui de Protecteur de l'Académie. Il préferoit les plaisirs des spectacles à tous les autres, que la Cour pouvoit lui offrir ; il cherchoit souvent à se délasser l'esprit par quelque Tragédie, ou par quelque Comédie ; il aimoit à goûter en deux ou trois heures les fruits des longues veilles, des meilleurs Poëtes de ce tems-là: mais avant que de passer outre, nous dirons quelque chose de l'état, auquel étoit lors le Poëme Dramatique.

J'ai crû en écrivant cette Histoire, que pour éviter la confusion, je devois passer sous silence beaucoup de choses, qui se sont presentées en divers tems, & qu'il seroit plus à pro-

pos de les placer tout de ſuite, en parlant du genre de Poëſie qu'elles regardent, & je ſuis obligé de remonter quelquefois à la ſource de pluſieurs Ouvrages, dont j'aurois déja pû faire mention.

Le plaiſir des ſpectacles a été inconnu long-tems en France; l'on y a pourtant toûjours aimé ce qui en avoit quelque reſſemblance : nous avons vû que ſous nos premiers Rois, les Fatiſtes compoſoient de petits Ouvrages, qu'ils faiſoient chanter à des Chœurs de muſique, accompagnez de danſes : dans preſque toutes les Provinces du Royaume, il y avoit des jours deſtinez à certaines repreſentations, qui amuſoient le Peuple.

Tous les ans, à Dijon, une troupe de gens de qualité bisarrement habillez, montoient sur un chariot en Carnaval, & alloient par la Ville chanter des Chansons satyriques, contre toutes sortes de gens : c'est de là, qu'est venu ce Proverbe ; *Dire un chariot d'injures.* Ils appelloient cette réjoüissance, *la Mere-folie* : dans beaucoup d'autres Villes, il y avoit de semblables representations ; mais tout cela avoit plus l'air d'une mascarade, que d'un spectacle.

Aprés que les Chrétiens eurent conquis la Terre-sainte, il y alloit beaucoup de Pelerins, qui en revenoient peu chargez d'argent, & pour s'attirer des aumônes, ils chantoient par les

ruës de Paris, des Chansons qu'ils avoient composées en chemin, sur la Passion de Jesus-Christ, & sur les choses merveilleuses qu'ils avoient vûës dans leurs voyages. Ils se mêloient avec ceux, qui revenoient de Saint Jacques de Compostelle, ou de la sainte Baume: ils faisoient de petites troupes, & attiroient la foule dans les places publiques : leurs chapeaux & leurs rochets chargez de coquilles de differentes couleurs, & leurs gros bourdons, leur tenoient lieu d'habits magnifiques. On trouvoit du merveilleux à tout ce que débitoient des gens qui revenoient de si loin: on prenoit leurs contes faits à plaisir, pour des visions

sions qu'ils avoient eües: Ils plûrent si fort au Peuple, que quelques charitables Bourgeois firent dresser des Theatres, sur lesquels ces pieuses troupes representoient tantôt un Chrétien martyrisé, tantôt quelque action miraculeuse : comme on avoit de la veneration pour ces spectacles, le zele des Ecclesiastiques leur inspira d'en donner dans des Processions : on commença même à faire de longs Pelerinages, pour exciter dans les lieux, où l'on passoit, la dévotion du Peuple, par la representation des choses les plus saintes.

Ce fut à peu prés, dans ce tems-là, qu'à Aix on commença à representer le jour de la Fête

Dieu, tous les Mysteres du Vieux & du Nouveau Testament : on n'oublia pas les Danseurs qui précedoient l'Arche d'Alliance; & dans la suite on y mêla tant de choses differentes, & si peu convenables à la solemnité de cette Fête, que des raisons de bien-séance en ont fait supprimer une partie.

Ces representations étoient regardées comme des choses si sérieuses, que quelques jours avant la Fête-Dieu, René, Duc d'Anjou, Roi de Naples & de Sicile, & Comte de Provence, ayant reçû une Lettre, par laquelle son Fils lui écrivoit de Calabre, qu'il avoit besoin de secours, il lui écrivit qu'il étoit trop occupé à ordonner la mar-

che de sa Procession, pour pouvoir penser à autre chose.

Dans le Royaume de Chypre, on celebroit tous les ans, la Fête de la Presentation de la Vierge: on faisoit paroître sur un Autel, une Fille, entourée d'Anges, & des personnages, qui déclamoient des Vers. Quand Philippe de Mezieres, Chancelier de cette Isle, revint en France, il inspira au Saint Pere, qui étoit alors à Avignon, & à Charles-le-Sage, de faire representer cette Fête, comme en Chypre: mais à Paris, on ne jugea pas à propos de donner cette representation dans des Eglises; & l'on éleva des Theatres dans quelques Colleges. La foule, qui accouroit à ces pieux spec-

tacles, fit bien voir que des Pieces d'une autre espece ne sçauroient manquer de plaire. Il parut bien-tôt aprés, une Comédie en quatre Actes, intitulée *La Sotie*, ou *la Mere sote*; il y a un Prologue, dans lequel la Sotise appelle tous les [illegible], elle fait voir à chacun ce [illegible]il a de ridicule. La Farce de Pierre Patelin, par un Auteur anonyme, & quelques autres Pieces de cette espece, occuperent quelque tems le Theatre, aprés quoi il fut abandonné aux déclamations des Ecoliers.

Ronsard traduisit enfin le *Plutus* d'Aristophane, & le fit representer dans le College de Coqueret. Etienne Jodelle avoit beaucoup de feu, il s'appliqua au

Poëme Dramatique; son coup d'essai fut une petite Comédie, intitulée *la Rencontre*: il composa bien-tôt aprés, *Cleopatre captive*; il en fit donner la premiere representation à l'Hôtel de Rheims; le Roi l'honnora de sa presence. Beleau & la Perusse en firent les principaux rôlles, parce qu'il n'y avoit point encore de Troupe de Comédiens, établie: c'est dans cette Piece que l'on commença à entrevoir quelque liaison; il y avoit des Chœurs, comme à celles des Grecs; mais elle n'étoit presque que de monologues, & le dernier Acte n'avoit qu'une Scéne d'environ cent Vers; cependant elle plût à tout le monde. Jodelle enflé de ce

ſuccés, ne fit plus gloire que d'écrire avec beaucoup de rapidité ; il ne prit aucun ſoin de châtier ſon ſtile ; il n'employa que des Vers de dix pieds, & il mettoit juſques à vingt rimes féminines tout de ſuite. Dans le tems, que ce Poëte ſe faiſoit admirer, il alla à la Campagne, avec Ronſard & cinq ou ſix autres de ſes amis, pour y paſſer les derniers jours du carnaval ; le hazard fit que deux de ces Meſſieurs revenans de la promenade, trouverent un vieux bouc ; ils l'attacherent & allerent le preſenter à Jodelle, comme à l'Auteur qui venoit de remporter le prix de la Tragédie ; il y eut des gens aſſez malins, pour donner un mauvais tour

à ce prétendu ſacrifice.

Aprés que Jodelle eut un peu débroüillé le Poëme Dramatique, beaucoup de Poëtes s'y attacherent. Grevin & la Peruſſe composérent quelques Pieces ; on prétend même que ce dernier ſeroit allé fort loin, ſi la mort ne l'avoit arrêté en chemin. Robert Garnier, qui commença à écrire dés ce temslà, s'éleva au deſſus de tous les Poëtes Dramatiques, qui l'avoient précedé, au ſentiment même de ſes Contemporains, & il meritoit d'écrire dans un ſiecle, où les regles euſſent été bien connuës. Juſques alors on n'avoit point vû repreſenter de ces actions, dont les Heros, qui dans le commencement exci-

tent la terreur & la pitié, par les malheurs, dont ils sont menacez, deviennent heureux à la fin. Garnier disposa ainsi sa *Bradamante*, & la donna sous le titre de Tragi-Comédie, qu'on ne connoissoit pas encore en France; sa temerité fut heureuse, cette Piece eut tout le succés, que l'Auteur pouvoit en attendre: les Savans se contenterent de dire, que le titre en étoit défectueux, parce qu'il promettoit du comique dans une Piece, où il n'y avoit que du sérieux. Il y avoit alors tant de presse aux spectacles, que l'on fit venir une Troupe des meilleurs Comédiens d'Italie: elle trouva beaucoup de difficulté à son établissement. Le Roi lui avoit

avoit accordé des Lettres Patentes ; mais le Parlement refusa plus d'une fois de les enregistrer. Cet *Auguste Senat*, composé de tant de Gens éclairez, ne faisoit peut-être pas reflexion, que dans une Ville comme Paris, dont la magnificence attire toutes les Nations de l'Europe, on doit tolerer ces spectacles, qui amusent les jeunes gens, & moderent en eux l'ardeur des plaisirs illicites, où infailliblement l'oisiveté les entraîne. Le Roi s'expliqua enfin en faveur de ces Comédiens ; ils joüerent en public, & se conformerent au Theatre François, qui ne souffre rien de libertin ni d'obscene.

Alexandre Hardy, qui parut

sous Henri IV. prit le veritable stile du Poëme Dramatique, & ne se servit que des Vers Héroïques. Il commence ainsi sa Didon : c'est Ænée qui parle ;

Grands Dieux, qui disposez
de l'Empire du monde :
Toy, qui portes en main le ton-
nerre, qui gronde,
Jupiter, ennemi du Peuple Phry-
gien,
Qui fais que nôtre Troyes à pre-
sent n'est plus rien.

Mais cet Auteur connoissoit si peu les regles du Theatre, que dans une de ses Pieces, intitulée *la Force du sang*, on enléve une fille au premier Acte, au second, elle paroît dans la mai-

ſon de ſon raviſſeur, elle eſt groſſe, accouche d'un fils, qui, au dernier Acte, a ſept ans, & ſon pere le reconnoît.

L'ignorance des Auteurs & celle des Spectateurs, étoit alors au même degré; les premiers ne vouloient que faire des Pieces bonnes ou mauvaiſes; les autres ne vouloient que voir des combats de rages, de deſeſpoirs, des enlevemens, & des meurtres, & ſe foucioient fort peu, que ce qu'ils voyoient commencer à Londres, s'achevât vingt ans aprés à Conſtantinople. Mais avant que de parler du tems, auquel les regles du Theatre ont été obſervées en France, il eſt bon de dire quelque choſe de celles des

Anciens, pour ne pas les confondre avec celles,que nos Poëtes se sont faites.

Les regles du Poëme Dramatique, ne sont qu'autant d'observations,que le bon sens,l'experience, ont fait faire, & que les bons Auteurs ont ensuite inviolablement suivies.

Les premiers Poëtes tragiques connurent bien-tôt, que pour interesser les Spectateurs, il ne falloit traiter que de ces actions extraordinaires, qui se passent entre des Rois, des Heros, & des Princes; parce que la prévention, que l'on a pour les Grands, fait que leurs passions agissent plus sur le cœur & sur l'esprit, que celles des personnes privées.

Le bon sens a fait compren-dre, qu'un Heros ne sçauroit interesser personne à son sort, s'il ne fait paroître de grandes vertus, & des qualitez héroïques. En effet, quelle pitié pourroit-on avoir pour un vicieux, ou pour un lâche, qui meriteroit toutes les infortunes, dont il est menacé ?

Lorsque les cruels spectacles, comme celui de Medée, qui trempoit ses mains dans le sang de ses enfans, faisoient fremir d'horreur les Spectateurs, tous les Poëtes ne prirent-ils pas la resolution de bannir du Theatre ces representations trop affreuses ?

L'application, que l'on avoit à disposer les sujets, en maniere

que la terreur & la pitié allassent toûjours en augmentant, a fait appercevoir que le principal évenement doit être gardé pour la fin; que pour toucher le cœur avec plus de vehemence par la surprise, il falloit faire arriver quelque grande avanture, qui avant le dénouëment, renversât tous les desseins, démentît les apparences, rompît toutes les mesures, & donnât une nouvelle face aux choses. C'est ce que l'on appelle la *Peripetie.*

L'experience fit appercevoir, que les termes nobles, les expressions vives, & les descriptions patetiques, contribuënt à remuer le cœur, & que le vraisemblable, quoique faux, doit

être preferé au veritable, qui paroît d'abord impossible, parce que l'esprit trop occupé à comprendre comme les choses ont pû être faites, perd le plaisir du spectacle.

Cette unité d'action, de tems & de lieu, qui paroît si mystérieuse, n'est aussi que l'effet des reflexions; il a été aisé de juger que pour ne pas embarrasser la memoire des Spectateurs, il ne faut representer qu'une seule action; qui étant regardée comme l'ame de la Piece, doit y regner partout; que toutes les circonstances, dont elle est composée, doivent en naître, & dépendre les unes des autres; que les épisodes ne doivent être traitées qu'en passant, parce que

quand les Spectateurs sont une fois dispofez à voir l'événement d'un sujet, ils ne sçauroient s'interesser pour un autre, quelque merveilleux qu'il puisse être.

De peur que la representation d'une avanture, qui se passeroit dans un long espace de tems, ne troublât aussi la memoire, & ne causât de la confusion dans l'esprit, on trouva à propos de ne representer que de celles, que l'on voit finir aussi-tôt que commencer, & de ne leur faire embrasser d'événemens, qu'autant qu'il en peut arriver en vingt-quatre heures.

D'ailleurs, comme les effets de la colere, de la rage, de la vengeance, sont toûjours vio-

lens & impétueux, on a connu que la representation en languiroit, si elle étoit d'une longue durée. Ménage dit, que les Grecs étoient si severes sur cette unité de tems, qu'ils la réduisoient à douze heures, & qu'Aristote ne l'a pas étenduë à un tour solaire, comme beaucoup de gens croyent encore.

L'unité de tems demandoit celle de lieu : le bon sens ne permet pas qu'une avanture, qui commence & finit en douze, ou en vingt-quatre heures, se passe en differens lieux, éloignez les uns des autres.

Ces regles ou ces observations, ont presque toutes été ignorées ou négligées, jusques au regne de Loüis-le-Juste. Me-

ret, qui enfin abusa un peu moins de l'ignorance des Spectateurs, que ceux qui l'avoient précedé, commença à les observer; mais il introduisit les pointes sur le Theatre, & les regarda comme les endroits de ses Pieces, dont il devoit être le plus content. En voici une de sa Sophonisbe :

Ah, Philon! souviens-toy, que la
Fortune est femme,
Et que de quelque ardeur, que
Siphas la reclame,
Elle est pour Messanisse & qu'elle
aimera mieux
Suivre un jeune Empereur, qu'un
autre déja vieux.

Arrêtez, mon Soleil, dit un

Amant à sa Maîtresse, dans une autre Piece de cet Auteur : Elle répond :

Si je suis un Soleil, je dois aller toûjours.

Rotrou évita toutes ces pointes ; il ne mit dans la bouche de ses Heros, que de ces pensées vives & naturelles, qui naissent à propos de differens sujets. Il y eut délors des changemens tres-considerables au Théatre ; comme les Auteurs disposoient leurs Pieces en maniere, que la plûpart des évenemens, qui en avançoient le dénouëment, se passoient derriere la Scéne, dans les Entr'actes ; on supprima les Choeurs, parce qu'ils auroient troublé cet ordre, & l'on donna des violons à leur place.

Les Anciens ne songeoient qu'à exciter la terreur & la pitié, par tout ce que la haine, la vangeance, le desespoir, l'horreur de la mort, & les renversemens de fortune ont de terrible & de pitoyable. Mais nos Poëtes, qui connoissoient combien l'amour a de pouvoir sur le cœur des hommes, crurent que cette passion pourroit seule tenir lieu de toutes les autres, dans un Poëme Dramatique, & fournir des sujets inépuisables.

On commença à inserer dans la premiere Scéne un récit ingénieux, qui sans être affecté, donnoit une idée de l'action, qu'on representoit, marquoit le lieu où elle se passoit, & en

faisoit connoître les principaux Personnages ; c'est ce que nous appellons *Protase*, que jusqu'alors nos Poëtes avoient ignorée ou negligée : on n'eut plus besoin de ces Argumens, ni de ces Avant-propos, dont on se servoit auparavant pour annoncer, ce qu'on alloit voir,

Les Tragédies de Meret & celles de Rotrou, furent pendant long-tems des ressources sûres, pour attirer cette foule si agréable & aux Auteurs & aux Comédiens. Les sujets comiques furent fort négligez ; on ne les remplissoit que de bouffonneries basses, de jeux de mots, & d'équivoques grossiéres, qu'on faisoit dire à des Personnages grotesques : les Au-

teurs étoient assurez du succés d'une Piece, pourvû que le titre fut une belle antithese, comme *le Fol raisonnable; les fausses Veritez; les Innocens coupables; l'Aveugle clair-voyant.*

Voilà à peu prés l'état, où étoit le Theatre François, quand le Grand Corneille commença à paroître. Il eut une avanture de galanterie, de laquelle il fit le sujet d'une Comédie, qu'il donna sous le titre de *Melite;* elle lui acquit beaucoup de réputation. Il a toûjours avoüé à ses amis, que quand il commença à écrire, il ne connoissoit point de regles; qu'il ne savoit pas même s'il y en avoit, & qu'il ne s'étoit proposé d'autre modele, que les Pieces de

Hardy : le bon sens, la raison, & la force de son génie, qui dans la suite lui ont si bien fait trouver le sublime, le guidérent dans ce coup d'essai, auquel tout le monde applaudit.

Cependant, le Cardinal de Richelieu exhortoit tous les Poëtes à travailler pour le Theatre ; il leur fournissoit des sujets, & se faisoit souvent un plaisir de conferer avec eux, sur leurs Ouvrages ; il croyoit que comme l'argent est le nerf de la guerre, il pourroit bien être celui de la Poësie ; il faisoit des presens considerables, & assuroit des pensions à ceux qui avoient du talent pour le Poëme Dramatique. Parmi ceux qu'il honnoroit de son amitié,

il diſtinguoit Boiſrobert, Corneille, Coletet, l'Etoile & Rotrou; il leur propoſoit ſouvent un ſujet de Tragédie, ou de Comédie, dont chacun faiſoit un Acte, & l'on vit naître cette quantité de Pieces, qu'on appelloit de Cinq-Auteurs, dont nous avons encore quelques-unes. Afin que rien ne manquât à leurs repreſentations, on leur donnoit des Décorations ſi magnifiques, que la dépenſe n'en pouvoit être ſoûtenuë, que par un Grand Miniſtre.

Le Grand Corneille, dont l'entouſiaſme étoit plus vehement que celui des autres, travailla ſeul au *Cid* & le donna au Public: on y battit des mains à la trentiéme repreſentation; chacun

chacun en chargeoit sa memoire, & il y avoit autant d'honneur à en sçavoir tous les beaux endroits, qu'à composer un autre Ouvrage. Soit que le Cardinal fut fâché de n'avoir point de part à cette Piece, soit qu'il vit avec chagrin, qu'elle effaçoit toutes celles qu'il avoit déja fait representer; il s'efforça de ne la trouver pas belle, & la livra à la critique des envieux, que son heureux succés lui avoient déja suscitez.

Scudery entra le premier en lice, pour plaire à un Ministre tout-puissant, ou pour contenter cette inclination naturelle, qu'ont les Auteurs à détruire la réputation d'un Ouvrage, qui est au-dessus de leurs

forces, il appella à son secours le bon sens, le bon goût, les regles, Aristote, & toute l'Antiquité Grecque & Latine; mais le Public ne voulut point démordre des applaudissemens qu'il donnoit au *Cid*, & s'obstina de croire, que ce qui plaît est dans les regles.

Les savantes & judicieuses Observations que l'Académie & Scudery firent, dans l'examen du *Cid*, sur le Poëme Dramatique, servirent beaucoup à le conduire à sa perfection : toutes les regles, dont nous venons de parler, furent exactement observées; on prit soin d'accorder dans la Tragédie, le merveilleux avec le vrai-semblable; de bien pein-

dre les caracteres des Heros, de les faire bien soûtenir, & de les faire toûjours agir & parler conformément aux mœurs & aux inclinations de leur Païs.

Si dans quelques endroits des Pieces de l'Incomparable Corneille, ces regles ne furent pas exactement observées, c'est que son génie sublime ne lui permettoit pas toûjours de s'y assujettir. Peut-être même en s'en éloignant, il cherchoit à se conformer au goût des François: mais comme il est inimitable dans son élevation, son exemple ne doit pas autoriser les autres Poëtes à se donner de semblables libertez.

Les Anglois & beaucoup d'autres Nations du Nort, ne

Les Romains, comme nous avons déja vû, faisoient déclamer quelque chose de facétieux à la fin de toutes les Pieces, pour redonner aux Spectateurs la gayeté, qu'une trop longue application à un même sujet, leur avoit fait perdre : c'est ce qui détermina nos Comédiens à donner une petite Piece aprés la Tragédie ; mais on ne trouva pas à propos d'en donner une aprés la Comédie, où l'on suppose, que tout le monde y a acquis de la gayeté, loin d'y en avoir perdu.

Sous le regne d'Henri le Grand, on forma quelques Troupes de Comédiens, qui rouloient dans les Provinces : elles venoient de tems en tems

à Paris, & s'y logeoient indifferemment, tantôt dans un Quartier, tantôt dans un autre. La Confrérie de la Passion avoit une vieille maison dans la ruë Mont-conseil, qu'on appelloit l'Hôtel de Bourgogne, parce qu'elle avoit été autrefois aux Ducs de ce nom; le Roi de la Bazoche la loüoit pendant les Vacations, il y établissoit sa Cour, & y donnoit des réjoüissances publiques; il faisoit venir des Comédiens, qui representoient plusieurs fois la Passion. Comme tout Paris accouroit à ce spectacle, pour lequel on avoit beaucoup de veneration, les Comédiens s'établirent enfin à cet Hôtel, & donnerent d'autres representations.

Aprés que Corneille eut fait sa *Melite*, il la donna aux Comédiens de Roüen ; Mondory, qui en étoit le chef, connut que cette piece seroit bien reçûë à Paris, il y vint avec sa Troupe, pour la representer ; il s'établit au Marais, dans la ruë Grenier-Saint-Lazare. Quelque tems aprés, le Jeu de Paume, dans lequel on representoit la Comédie, fut entierement brûlé, & Monseigneur le Duc d'Orleans le fit rebâtir ; mais cette Troupe se dispersa bien-tôt aprés, & les principaux Acteurs entrérent dans celle de l'Hôtel de Bourgogne.

Jean-Baptiste Poquelin, si connu sous le nom de Moliere, s'associa avec quelques Bourgeois

geois de Paris ; il fit une Troupe qui joüa pendant quelque tems au Fauxbourg Saint Germain, au Jeu de Paume de la Croix-Blanche : elle alla ensuite dans les Provinces ; elle trouva des Païs en friche, où elle ne donnoit dans le commencement, que des Pieces à la maniere des Italiens, qui ne savent ordinairement que les sujets de leurs Rôlles, & les remplissent, selon que le feu de leur imagination leur fournit. Moliere hazardoit tout, & c'est par-là qu'il trouva le goût du Theatre. A son retour à Paris, le Roi lui donna une Salle au Petit-Bourbon, & quelque tems aprés, Monsieur lui en donna une au Palais-Royal :

il amusa d'abord agréablement toute la Ville, & s'acquit cette réputation, qu'il a si bien soûtenuë dans la suite.

Le Cardinal de Richelieu ne goûta pas long-tems le fruit des peines, qu'il s'étoit données, pour conduire le Poëme Dramatique à sa perfection; il mourut bien-tôt aprés, & ce qu'il y eut de plus fâcheux pour les Poëtes, c'est que leurs pensions moururent avec lui. Mr. le Cardinal Mazarin, qui lui succeda, n'avoit pas moins de connoissance pour les bons Ouvrages, que de pénetration pour les affaires d'Etat; les Gens de Lettres ne trouverent pourtant pas en lui un Mecene aussi genereux, que celui qu'ils venoient de perdre.

Pendant la minorité de LOUIS LE GRAND, le mauvais goût se répandit dans tout le Royaume, & les gens d'esprit tâcherent long-tems en vain de le détruire.

Theophile Folengi, Poëte de Mantoüe, avoit inventé une espece de Poësie assez bizarre, qu'il appelloit *Macaronique*, comme pour dire qu'il la destinoit au Peuple d'Italie, qui se nourrit souvent de certains macarons, faits avec de la farine, des œufs, & du fromage; c'étoit un mélange de Latin, de bon Italien, & du langage populaire, & en ce stile facétieux, il disoit des choses tres-serieuses.

Le premier Poëte François qui imita Folengi, fut Antoine

Aréne, Provençal : il fit une aſſez plaiſante Relation des guerres de Naples, & de celles de Charles-Quint en Provence ; il donna une terminaiſon Latine, aux mots François & Provençaux, dont il ſe ſervit ; ce qui fait croire encore aujourd'hui aux ignorans en Poëſie, que pour le bien imiter, on n'a qu'à aſſembler de mauvais mots Latins & François.

Aprés Antoine Aréne, quelques autres Poëtes s'exercerent en ce genre d'écrire ; leurs Ouvrages furent appellez, tantôt groteſques, tantôt comiques, juſques à ce que Sarrazin leur donna le nom de burleſques, dont les Italiens ſe ſervoient alors.

Scarron, qui malgré les infirmitez de son corps, conserva toûjours un esprit vif, agréable, & enjoüé, trouva ce stile conforme à son humeur, & s'en servit pour traduire l'Eneïde, & pour chanter la guerre des Geants avec les Dieux; ses Ouvrages assaisonnez de digressions charmantes & de pensées ingénieuses, plûrent d'abord à tout le monde; mais ils firent beaucoup de mauvais imitateurs.

Les Ecoliers, les Pages, les Dames, & jusques aux Suivantes firent des Vers de cette espece; le goût du Public fut si dépravé, que les Imprimeurs ne vouloient plus se charger d'aucun Ouvrage, s'il n'y avoit

quelque chose en ce stile.

Tous les Vers de huit syllabes furent appellez Burlesques; parce qu'on n'en employoit point d'autres en ce genre d'écrire; beaucoup de gens prirent le change, & crurent qu'on ne les devoit pas appeller autrement, quand même on s'en serviroit pour des sujets sérieux: c'est ainsi que l'entendoit celui, qui s'en servit pour faire un Poëme, sur le plus grand de nos mysteres.

Les exemplaires en furent supprimez, & l'on jugea que cet Auteur avoit plus de simplicité, que de malice.

A peine la fureur du Burlesque fut calmée, qu'on lui en vit succeder une autre. Un Ec-

clesiastique nommé Dulot, digne fils de Herty, qui mourut aux Petites-Maisons, avoit une si grande facilité à faire de mauvais Sonnets, qu'il en faisoit ordinairement cinq ou six par jour; comme il croyoit que rien ne devoit coûter aux Poëtes que de trouver des rimes, il en cherchoit quantité, les rangeoit par quatorze, & appelloit cela Sonnets en blanc: Il se plaignit un jour qu'on lui en avoit volé deux cents. Colletet & Saint Amant, qui connoissoient le talent de Dulot, publierent cette nouvelle maniere de faire des Sonnets; tout le monde s'y exerça; l'on fit courir des rimes, qu'on appella Bouts-rimez.

Toutes ces productions paru-

rent insipides, & l'on se lassa bien-tôt de se donner la torture pour ne faire que de mauvaises choses.

Les beaux Esprits de ce tems-là s'assembloient souvent à l'Hôtel de Ramboüillet : le Public estimoit les gens, selon qu'ils y avoient plus ou moins d'accés ; on y donna un jour des Bouts-rimez sur la mort d'un Perroquet, qui ne fut pas moins celebrée, que la Puce de Mademoiselle Desroches, & l'on réveilla si fort cette frénesie, qu'il sembla pendant quelques années, que les Muses ne devoient plus rien inventer, & qu'elles étoient réduites à remplir des canevas grotesques.

Sarrazin, indigné de n'enten-

dre parler que de ces puerilitez, fit cette agréable défaite de Dulot, que l'on voit dans ses Ouvrages ; les Bouts-rimez furent releguez dans les Provinces les plus éloignées, où ils regnent encore.

Dans beaucoup de petites Villes du Royaume, il y a un Poëte en titre d'Office, qui n'a jamais eu d'autre talent pour la Poësie, que celui d'avoir rempli quatorze rimes ; de là il est allé aux Noëls & aux Balades, & fier des applaudissemens, que des mauvais connoisseurs lui donnent, il s'attribuë le droit de juger & de décider de tous les Ouvrages d'esprit.

Aprés l'heureuse défaite des Bouts-rimez, les gens de bon

goût respirerent, les Muses reprirent leur langage naturel; & comme sous l'Empire d'Auguste, la Poësie Latine étoit arrivée à sa perfection, la Françoise y arriva sous le regne de LOUIS LE GRAND, qui lui ouvrit une vaste carriere par ses faits memorables, & par ses vertus héroïques : on ne vit presque plus sur le Theatre, que des chefs-d'œuvres, *les Horaces; Polieucte; la mort de Pompée; Cinna*, & les autres admirables productions de Corneille, attiroient une foule surprenante, & firent presque entierement perdre le goût des Pieces comiques : ce grand Génie s'étoit élevé à un si haut point de perfection, qu'il étoit bien mal-aisé

qu'il s'y soûtint toûjours; il donna une Piece, qui n'eut pas tout le succés qu'il en pouvoit attendre, & délors il résolut de renoncer au Poëme Dramatique, & de joüir tranquillement de la réputation, qu'il s'étoit si justement acquise; il laissa reprendre haleine à sa Muse pendant quelque tems, au grand regret du Public; & Moliere profita de cette heureuse conjoncture : il donna *l'Etourdi; le Dépit amoureux; les Précieuses, le Cocu imaginaire; l'Ecole des Maris; & les Fâcheux*; toutes ces Pieces furent generalement applaudies, & confirmerent le Public dans la croyance, où il étoit, que cet Auteur avoit enfin attrapé le veritable goût de

la Comédie : avant lui, tous les ſujets comiques ne rouloient que ſur des intrigues ; on ne s'aviſoit pas d'y repreſenter des mœurs & des caracteres ; il prit une route differente ; il s'attacha tant à peindre les mœurs, qu'il négligeoit quelquefois les intrigues ; il ſentoit que pour faire rire les hommes & les inſtruire en même tems, il ne faut que leur faire regarder de ſang froid, ce qu'ils font, lors qu'ils ſe livrent à leurs paſſions & à leurs caprices ; il ne ſe bornoit pas toûjours au ridicule des gens du commun, il joüoit celui des Grands ; il faiſoit ſucceder les Marquis, les Comtes, & les Vicomtes, aux Gorgibus, aux Jodelets, & aux gros Guil-

laumes, que d'autres avoient introduits sur la Scéne: à l'exemple des Peintres & des Sculpteurs, qui donnent de grands traits aux visages, que l'on ne doit voir que de loin; il outroit souvent les caractéres, qu'il mettoit sur le Theatre, parce qu'on les y regarde comme dans un éloignement. *Si* d'un noble enjouëment, il tomboit quelquefois dans un bas comique, c'est qu'il avoit beaucoup plus d'ignorans, que de gens d'esprit, à ménager, & les profits immenses, qu'il tiroit des premiers, le consoloient des censures des autres. Il est difficile de faire un portrait de fantaisie, qu'il ne ressemble à quelqu'un; c'est ce qui arrivoit souvent à Moliere;

des gens qu'il n'avoit jamais eu en vûë, croyoient se reconnoître dans ses Pieces, & il avoit toûjours des plaintes & des éclaircissemens à essuyer.

Aprés qu'il eut composé son *Tartuffe*, il le fit voir à la Cour; le Roi, à qui une pieté sincere a toûjours fait haïr l'imposture, permit de joüer cette Piece; mais tant de gens representérent à Sa Majesté, que cela pouvoit avoir de dangereuses consequences, qu'elle révoqua la permission, qu'Elle avoit donnée: Quelque tems aprés, comme Elle étoit sur son départ pour la Flandres, Moliere revint à la charge; il obtint ce qu'il souhaitoit, & fit bien-tôt afficher sa Piece: Mr. de La-

moignon, Premier President, crut, qu'il vouloit profiter de l'absence du Roi, il envoya des Archers, qui arracherent les affiches, & se saisirent des portes de la Comédie, lorsque les Comédiens se préparoient à paroître. Moliere pria Mr. Desspreaux de le presenter à cet Illustre Magistrat, qui le reçut agréablement. Je sçai (lui dit-il, aprés avoir écouté ses raisons) que vous avez un merite, qui vous éleve au-dessus de vôtre état; je ne me suis pas opposé à la representation de vôtre Piece, pour vous empêcher de joüer des faux-devots; mais seulement à cause, que vous vous ingerez d'y mettre des moralitez, peu propres à être débitées

ſur le Theatre. Moliere ſe détermina à retrancher beaucoup de choſes de ſa Piece, & ne put la donner que long-tems aprés: tout Paris étoit cependant dans l'impatience de la voir; on prioit ſouvent l'Auteur d'aller la lire chez des gens de qualité, & Mr. Deſpreaux, qui travailloit alors à la Satyre du Repas, fit dire à propos à celui qu'il introduit;

Moliere avec Tartuffe, y doit
joüer ſon rôlle.

Les Pieces tragiques de Corneille, ne laiſſoient pas croire, qu'on en dût goûter d'autres; cependant, celles de Racine furent encore admirées: ce rare génie étoit entré fort jeune à Port-Royal, il s'y étoit formé aux ſciences & aux belles Lettres;

ſes

ses premieres productions furent quelques Odes, que ses amis publierent; Mr. Despreaux, qui ne les goûta pas, en fit la critique; bien loin que Racine s'en effarouchât, il dit, qu'il souhaitoit de connoître un homme, qui prenoit tant de soin de le faire appercevoir de ses fautes; quelques jours aprés il l'alla voir, & lui demanda son amitié. Moliere, qui étoit de ses amis, découvrit bien-tôt ses talens; il l'exhorta de s'appliquer au Poëme Dramatique, & lui conseilla de faire l'*Antigonne*, qui avoit déja été mise au Theatre par Rotrou; mais dans l'ordre de cette Piece, qu'il donna sous le nom de *la Thebaïde*, il suivit plus les conseils

de Mr. Despreaux, que ceux de Moliere; il choisit ensuite *Theagene & Cariclée*, pour le sujet d'une Tragédie, & Mr. Despreaux le détourna de ce dessein, parce que les Heros de Romans ne sont pas toûjours heureux sur le Theatre; il lui proposa de faire *Alexandre*, lui conseilla de ne pas se picquer d'écrire avec rapidité, comme il avoit fait jusques alors, & lui fit comprendre, qu'on ne va au patétique, que par une grande application. Jamais Auteur n'a été plus docile que lui; il n'étoit presque jamais content de ses Ouvrages : c'est lui qui est désigné par ces deux Vers:

* *Et jamais satisfait de ce qu'il*
vient de faire,

* Despreaux.

Il plaît à tout le monde, & ne sçauroit se plaire.

En effet, ses Ouvrages font bien voir qu'il a sçû profiter des avis salutaires de ses amis.

Il étoit bien mal-aisé d'entrer dans la carriere du Poëme Tragique, immediatement aprés le grand Corneille, sans marcher sur ses traces; Racine se fit pourtant une route differente; le premier avoit crû, que pour remuer le cœur, il falloit plaire à l'esprit; l'autre au contraire, crut qu'il plairoit à l'esprit, s'il remuoit le cœur: lors qu'*Iphigenie* demande, si elle ne sera pas au Sacrifice, qu'on prépare, Racine se contente de faire dire à ce Pere malheureux,

Vous y serez, ma Fille.

Et c'eſt peut-être l'endroit le plus touchant de toute la Piece. Les Tragédies de cet Auteur charmoient ſi fort tout le monde, & attiroient une ſi grande foule, que Moliere en devint jaloux : il ne prenoit plus aucun ſoin de les faire bien repreſenter : Racine, qui s'en apperçut, les donna à l'autre Troupe de Comédiens,& ce fut-là le commencement de cette inimitié réciproque,qui regna ſi long-tems entr'eux.

Quoique les trois rares génies, dont nous venons de parler, euſſent porté le Poëme Dramatique au plus haut point de perfection, on ne laiſſoit pas d'admirer d'autres Auteurs, qui dans ce tems-là même ſe ſigna-

loient, & dans le genre tragique, & dans le comique, & nous en avons encore aujourd'hui, à qui je donnerois, avec beaucoup de plaisir, les loüanges qu'ils meritent, s'il étoit permis de parler des Auteurs vivans.

Aprés l'heureux mariage du Roi, il vint des Comédiens Espagnols, pour s'établir à Paris, mais ils n'y furent pas heureux : ils ne sçurent jamais trouver le goût des François ; leur facétieux paroissoit grave, & leur gravité, facétieuse : tout le monde étoit d'un grand sérieux à leurs Comédies, & l'on n'alloit à leurs Tragédies, que pour rire.

Les productions de Lopez de

Vega, qui charmoient toute l'Espagne, ne plûrent pas en France, & l'on s'y défioit de la fecondité d'un Auteur, qui a laissé dix-huit cens Pieces de Theatre, & quatre cent de ces Actes que l'on represente dans les Places devant le Saint Sacrement, le jour qu'on en celebre la solemnité. Ces Comédiens, lassez enfin de déclamer dans des solitudes, repassérent les Alpes.

Les Comédiens Italiens, qui étoient venus en France, sous Henri III. s'étoient dispersez, & les derniers que nous y avons vûs, y vinrent sous le ministere du Cardinal Mazarin : ils representérent en differens quartiers de la Ville, & s'établirent

enfin à l'Hôtel de Bourgogne. Quoiqu'ils n'eussent jamais pris soin de donner aucune liaison à leurs Pieces, ils ne laissoient pas de divertir le Public par la maniere mimique, dont ils les representoient. Du tems du fameux Arlequin, ils sçurent encore mieux se conformer au goût des François ; beaucoup de gens d'esprit leur fournissoient des Scénes tres-ingénieuses, & en imitation de Publius Syrus, dont nous avons parlé, ils faisoient d'agréables Parodies des Opera, & des plus belles Pieces de Theatre : peut-être n'auroient-ils pas été contraints de quitter Paris, s'ils avoient toûjours observé la bien-séance, que demande le Theatre François.

Rinoncinni, qui vint d'Italie en France avec Marie de Medicis, fut le premier qui y fit voir des representations avec de grandes machines. Au mariage du Prince de Piedmont avec Christine de France, on en donna une assez singuliere; le fonds du Theatre representoit cette Forêt, que selon la fiction du Tasse, *Saladin*, Roi de Jerusalem, fit enchanter, lorsque cette Ville étoit assiegée par les Chrétiens : Godefroy de Boüillon y entroit, suivi de gens armez ; il combattoit contre une infinité de monstres & de Divinitez champêtres : on voyoit descendre des Anges pour le secourir; il gagnoit la victoire, & la Forêt paroissoit enfin toute embrasée. Dans

On faisoit souvent à la Cour des Balets, accompagnez de déclamations & de symphonies: Benserade, qui avoit été un des Poëtes favoris du Cardinal de Richelieu, en composoit toûjours les Vers: il avoit un talent pour confondre le caractere des Danseurs, avec celui des Bergers, ou des Dieux, qu'ils representoient: il fit ce Quatrain pour le Roi, qui dans le Balet des Plaisirs, representoit un Berger:

Mille autres Bergers charmans,
Dont on parle, ne font gloire,
Que d'embellir les Romans;
Celui-ci pare l'Histoire.

Le Cardinal Mazarin, voulant enfin donner un Opera à la maniere d'Italie, en fit venir des Musiciens, qui pour leur premiere representation, donnerent *Orphée* en Vers Italiens. Dans toutes leurs Pieces, on voïoit des changemens de Theatre surprenans, & quelquefois on y faisoit paroître jusques à deux cens Soldats pour representer deux Armées.

La Musique Italienne & cette multitude de Personnages muets n'étoient pas tout-à-fait au goût des François, qui d'ailleurs perdoient souvent le plaisir du Spectacle, pour n'en entendre pas les Vers. Ce qui fit penser à beaucoup de gens, qu'en mêlant un peu des manieres de

chanter des Italiens aux nôtres, & en donnant des Pieces Françoises, on ne sauroit manquer de plaire. On trouva d'abord une difficulté, en ce qu'on ne connoissoit alors sur le Theatre François, que des Vers Héroïques, peu propres à être mis en Musique ; l'Abbé Perrin, qui avoit été Introducteur des Ambassadeurs du Duc d'Orleans, tenta de faire une Versification Lyrique : il fit ces paroles :

Dans le desespoir, où je suis,
Les plus sombres forêts, les plus profondes nuits,
Ne sont pas assez sombres :
Pour plaire à ma douleur, & flater mes ennuis,
O Mort, pour les finir, couvre moi de tes ombres.

Le même Auteur composa les Vers suivans, pour essayer le style récitatif ;

L'Amour & la Raison,
Un jour eurent querelle ;
Et ce petit Oyson
Outragea cette Belle :
Quelle pitié ! depuis ce mauvais tour,
On ne peut accorder la Raison & l'Amour.

Lambert, Organiste de Saint Honnoré, & qui dans la suite se rendit si celebre, fit des Airs à ces Chansons, qui réussirent fort bien.

Perrin composa une Pastorale, en cinq Actes ; mais sans regles ; il la donna pour la pre-

miere fois à Iſſy, & bien-tôt aprés à Vincennes, où le Roi aſſiſta : il s'aſſocia avec Champeron, & avec le Marquis de Sourdiac, qui étoit tres-habile pour les machines ; il obtint des Lettres Patentes du Roi, pour établir l'Académie de Muſique, que nous avons aujourd'hui : il fit venir Clediere Baumavielle, & Miracle, qui étoient les plus belles voix du Languedoc. Il s'établit dans la ruë Mazarine, & donna *Pomone*, dont Cambert, Intendant de la Muſique de la Reine Mere, fit les airs.

Ces trois Aſſociez ne furent pas long-tems d'accord, & Perrin ceda ſon Privilege à Lully, qui étoit Intendant de la Mu-

ſique de la Chambre du Roi.

Quinault avoit promis en ſe mariant, de renoncer à la Poëſie ; parce que ſa femme avoit temoigné une grande répugnance à épouſer un Poëte : cependant, à la priere de Lully, il compoſa des Opera, & crut avec raiſon, que s'agiſſant de travailler pour le divertiſſement du Roi, il étoit diſpenſé de tenir ſa promeſſe : il excella dans le genre lyrique, & ſes Ouvrages plûrent à tout le monde. Si les airs de Lully les firent valoir, la facilité, qu'avoit cet Auteur, à renfermer d'agreables penſées ſous de petits Vers, a été d'un grand ſecours à la Muſique. Aprés la mort de Moliere, Lully obtint la Salle du

Palais Roïal pour l'Opera, & les Comédiens, qui y étoient établis, prirent celle que le Marquis de Sourdiac avoit fait bâtir dans la ruë Mazarine, où les deux Troupes furent réunies quelques années aprés, par ordre du Roi.

Voilà une narration succinte des differentes situations, qu'ont eu les Spectacles en France.

Patris & Tristan avoient commencé à redonner aux Muses l'air enjoüé & badin, que le sérieux de Bertaud & de Malherbe leur avoit fait perdre. Voici des Vers de l'un & de l'autre. Les premiers sont de Patris.

Je songeois cette nuit, que de maux consommé,

Côte à Côte d'un Pauvre on m'a-
voit inhumé,
Et que n'en pouvant plus souffrir
le voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce
langage :
Retires-toi, Coquin, va pourrir
loin d'ici ;
Il ne t'appartient pas de m'ap-
procher ainsi.
Coquin, ce me dit-il, d'une arro-
gance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs,
Coquin toi-même :
Ici tous sont égaux, je ne te dois
plus rien,
Je suis sur mon fumier, comme
toi sur le tien.

Vers de Tristan.

Ebloüi de l'éclat de la grandeur mondaine,
Je me flatai toûjours d'une esperance vaine,
Faisant le chien couchant, auprés d'un grand Seigneur;
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paroître,
Je véquis dans la peine, attendant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon Maître.

Voiture, Sarrasin, Benserade, Chapelle, & beaucoup d'autres Beaux Esprits de ce tems-là, encherirent encore sur Patris & sur Tristan; ils firent revivre le

Rondeau, la Balade, & le Madrigal; ils sçûrent loüer dignement la vertu & le merite en stile enjoüé, & traiter les matieres les plus serieuses en badinant: les moindres sujets leur donnoient lieu de produire de jolis Ouvrages, comme on peut voir par les suivans.

Les Poëtes ont toûjours trouvé les expressions naturelles trop foibles, pour donner une grande idée de la beauté des femmes; & ils ont eu recours à des comparaisons outrées. Sur la fin de la République Romaine, Quintus Catulus aïant rencontré une jeune Beauté, à la pointe du jour, fit quatre Vers, dans lesquels il la mit au-dessus de l'Astre, qui commençoit à

paroître. Olivier de Magny, & long-tems aprés lui, Meséríac, traduisirent ce Quatrain en François. Balsac, qui en trouva la pensée fort noble, pria Voiture de traduire un Sonnet, que Caro, Poëte Italien, avoit fait à l'imitation de Catulus: Voiture ne se contenta pas d'être Traducteur, il donna un Sonnet de sa façon, sur la belle Matineuse, & le hazard lui fournit bien-tôt le sujet d'un autre, en lui faisant rencontrer Mademoiselle Paulet au Jardin de l'Hôtel de Rambouillet, dans le tems que le Soleil commençoit à disparoître. A son exemple, beaucoup de Beaux Esprits s'exercerent, & sur l'Aurore & sur le Couchant. Male-

ville fit trois Sonnets sur la belle Matineuse,& l'on donna le prix à celui-ci;

Le silence regnoit sur la Terre
& sur l'Onde,
L'air devenoit serain,& l'Olimpe
vermeil,
Et l'amoureux Zephyr,affranchi
du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs d'une ha-
leine feconde.

L'Aurore déploïoit l'or de sa
tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du
Soleil,
Enfin, ce Dieu venoit au plus
grand appareil,
Qu'il soit jamais venu pour
éclairer le monde.

Quand la jeune Philis, au visage riant,
Sortant de son Palais, plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumiere & plus vive & plus belle,

. . . .

Sacré Flambeau du jour, n'en soyez pas jaloux !
Vous parûtes alors, aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Monmor étoit Avocat & Professeur en Langue Grecque, c'est pour cela qu'on l'apelloit le Grec. Quoi qu'il fût fort riche, il vouloit ajoûter au plaisir de faire bonne chere, celui de ne rien dépenser : il tenoit

un Regiſtre de toutes les bonnes tables de Paris, & cherchoit les moïens de s'y introduire : il étoit d'un naturel ſatyrique; dés qu'il ſe trouvoit avec des grands Seigneurs, il ſe déchaînoit contre tous les Auteurs & contre les Savans ; on pouvoit dire qu'il n'ouvroit jamais la bouche, qu'aux dépens d'autrui.

Ménage, qui n'étoit point épargné, leva le maſque, ſonna le tocſin contre lui, & par une Epigramme Latine, il excita tous les Orateurs & tous les Poëtes à écrire contre ce Paraſite : il en fit la Vie en Latin, qu'il adreſſa à Balſac ; mais il ne fit peut-être pas reflexion, qu'en voulant donner un ridicule à un homme accuſé de pédanterie, il tom-

boit quelquefois dans ce défaut. On vit bien-tôt une inondation d'Epigrammes, de Sonnets, & de Satyres sur Monmor; il n'en perdoit pourtant pas un coup de dent. Malleville & Dalibray furent de ceux, qui se déchaînérent le plus contre lui : le dernier fit ce Dialogue d'un Pênitent avec son Confesseur :

Reverend Pere Confesseur,
J'ai fait des Vers de médisance.
Contre qui? contre un Professeur,
La perso ne est de consequence :
Contre qui donc ? contre Monmor :
Achevez, achevez vôtre Confi-
teor.

Le même Auteur fit la Me-

tamorphose de Monmor en marmite. Il y a dans cet Ouvrage deux Vers assez singuliers :

Son colet de pourpoint, s'étend
& forme un cercle,
Son chapeau de Docteur s'aplatit
en couvercle.

Les deux seules rimes que nous avons de cette espece, & qui sembloient ne devoir jamais se rencontrer, devinrent là faites l'une pour l'autre.

Le Parnasse a toûjours été une région sujette aux cabales, aux séditions, & aux guerres civiles. La Cour, Paris, & les Provinces même se trouverent tout d'un coup partagées pour deux Sonnets. L'un étoit celui de Job, par Benserade ; l'autre celui

celui d'Uranie, par Voiture: Tous les Beaux Esprits furent sur le qui vive; il ne fut pas permis de garder la neutralité. Ceux, qui donnoient le prix à Benserade, étoient apellez les Jobelins, & les autres, Uranins. Cette guerre poëtique fit naître mille agréables Ouvrages, dont les Recüeils de ce tems-là sont encore remplis. Le Prince de Conty étoit à la tête des Jobelins, & la Duchesse de Longueville à celle des Uranins; ce qui donna lieu à Mademoiselle de Scudery de faire ce Quatrain:

Je vous le dis en verité,
Le destin de Job est étrange,
D'être toujours persécuté
Tantôt par un Démon, & tantôt
par un Ange.

Sarrasin fit des gloses en Vers sur ce Sonnet, ce furent les premieres, qu'on ait vûës en France. Ces especes de Paraphrases sur d'autres Vers, ont été imitées des Espagnols.

Furetiere faisoit des Satyres sur differens sujets: dés qu'il en vit quelques-unes des premieres de Mr. Despreaux, il en fut surpris, & avoüa sincerement qu'elles étoient au-dessus des siennes: J'ai lû vos Satyres, avec un plaisir sensible (dit-il, un jour à ce nouvel Auteur) & je suis charmé de celle, qui commence;

Muse, changeons de stile, & quittons la Satyre;

mais je ne crois pas que vous en fassiez jamais une aussi belle.

Il commença délors à pu-

blier les Ouvrages de Monsieur Despreaux, qui alarmérent d'abord tous les Auteurs : l'esprit étoit alors à la mode, & la Poësie en profitoit : on pouvoit parler d'un Sonnet, d'un Madrigal, & de quelque autre bel Ouvrage, sans deshonnorer une conversation : les gens de qualité s'entretenoient souvent de ces nouvelles Satyres, & prioient Mr. Despreaux d'aller les lire chez eux ; tous les Auteurs qui y étoient nommez, s'effaroucherent, & cabalérent pour en empêcher l'impression : Barbin, qui les regardoit comme un moyen assuré de se dédomager des pertes qu'il pouvoit avoir faites sur d'autres Ouvrages, les demanda à l'Auteur ; &

dans le tems, qu'il craignoit de ne pouvoir pas obtenir la permission de les imprimer, on vint tout à propos le charger des Oeuvres de Mathieu Montreuil: il y joignit ces Satyres, & les presenta à Monsieur le Chancelier sous ce titre,

Recueil des Oeuvres de Montreuil, & des Satyres de ***.

Les Examinateurs ne s'aperçurent pas de cette ruse, & Barbin, à qui le Public en est redevable, obtint son Privilege.

Quand Montreuil se détermina à mettre ses Oeuvres au jour, il ne prévit pas sans doute, qu'elles hâteroient l'impression d'une Satyre, où son nom rime si heureusement à Recueil.

Dés que ces Satyres parurent imprimées, on s'en plaignit à Monsieur le Chancelier, qui parut d'abord en colere contre Barbin; mais aprés qu'il l'eut écouté, il vit bien que le mal n'étoit pas si grand, qu'on le lui avoit fait.

On vit pourtant une infinité d'Auteurs déchaînez contre Mr. Despreaux: Boursaut, qui s'étoit mis à la tête des combatans, fit une Comédie pour joüer la Satyre du Repas; il la donna à la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne: mais en trois jours Mr. Despreaux obtint du Parlement une défense de joüer cette Piece, & l'Arrêt fut affiché à leur porte.

Chapelain étoit régardé com-

me un des Oracles de l'Hôtel de Ramboüillet : Le Duc de Montausier, qui d'ailleurs l'honnoroit de son amitié, trouva mauvais qu'on l'eut confondu dans des Satyres, avec tant d'autres Poëtes, & se déclara ouvertement pour lui. Mr. Despreaux l'alla voir à la Cour, & lui trouva un visage serain. J'ai lû vos ouvrages avec plaisir, lui dit le Duc de Montausier ; personne ne les estime autant que moi : mais je dois vous dire, que vous avez tort d'attaquer tant de gens. Le Maréchal de Crequi passoit dans ce tems-là, il s'arrêta pour être témoin de cette conversation : Quoi! dit-il au Duc de Montausier, vous blâmez Despreaux de ce qu'il

a critiqué tant de mauvais Poëtes? nous devrions tous l'en remercier; il nous en défera, ou ils se corrigeront.

Les Esprits commencérent à se calmer. beaucoup de gens se repentirent d'avoir pris leur sérieux pour des querelles qui pouvoient les amuser si agréablement.

Un celebre Jurisconsulte voulut faire une plaisanterie, qui lui réussit tres-mal: il pria un jour Mr. Despreaux à dîner, avec cinq ou six autres de ses amis; il leur donna un repas, dans lequel il avoit fait imiter celui que Mr. Despreaux avoit décrit dans ses Satyres: on vit paroître un coq sur le potage; on servit des poulets étiques; deux

lapins, qu'on avoit long-tems nourris avec des choux ; tout étoit enfin si bien imité, que personne ne put manger un seul morceau : comme on n'entend pas raillerie, quand on meurt de faim, on commença bien-tôt à murmurer. Le Jurisconsulte, qui avoit prévû ce qui devoit arriver, faisoit garder un pâté de perdrix, qu'il croyoit excellent ; mais pour comble de disgrace, il étoit gâté : alors tous les conviez traitérent leur hôte de mauvais plaisant, & lui dirent que de semblables repas sont bons à décrire, mais non pas à donner.

Toutes les critiques, qu'on avoit fait courir sur les Ouvrages de Mr. Despreaux, commencerent

mencerent à disparoître, & le calme regna parmi les beaux Esprits.

La Fontaine étoit alors dans cette grande réputation, qu'il a si bien soûtenuë, & il faisoit déja beaucoup de mauvais imitateurs : il avoit commencé fort jeune à faire des Vers; son pere, d'humeur differente de celui de Virgile, l'avoit exhorté à travailler; il avoit pris soin lui-même d'écrire tous ses Ouvrages & de les publier. Les sollicitations d'un pere avoient si bien fortifié l'inclination de cet Auteur à cultiver les Muses, que pendant le reste de sa vie, il ne fut occupé d'autre chose. S'il est vrai, qu'il se fut proposé Marot pour modéle, il s'éleva

fort audessus de lui : cette maniere de conter, naïve, simple & naturelle, toûjours ornée d'agréables digressions ; ce merveilleux talent à renfermer toutes les plus fines moralitez, sous des contes & des fables, charmerent le Public, & sa Poësie parut d'autant plus belle, qu'elle avoit été jusques-là inconnuë à tous les Poëtes François.

Tel, dit Montaigne, s'est fait admirer de tout le monde, qui n'a pas gagné l'estime de sa Servante ; cette pensée désigne tres-bien La Fontaine : l'application continuelle, qu'il avoit à divertir les autres, l'avoient fait tomber dans une si grande indolence pour ses affaires, que dans son domestique, on le re-

gardoit comme un homme ſans eſprit : dans les meilleures compagnies il étoit toûjours diſtrait & rêveur. Dînant un jour avec Mr. Deſpreaux, Moliere, & deux ou trois autres de ſes amis, il ſoûtenoit contre Moliere; que les *à parte* du Theatre, ſont contre le bon ſens : Eſt-il poſſible, diſoit-il, qu'on entende des Loges les plus éloignées, ce que dit un Acteur, & que celui qui eſt à ſes côtez ne l'entende pas ? Aprés avoir ſoûtenu ſon opinion, il ſe plongea dans ſa rêverie ordinaire : il faut avoüer, dit tout haut Mr. Deſpreaux, que La Fontaine eſt un grand coquin; & dit long- tem du mal de lui ſans qu'il s'en apperçut : tout le monde éclata de

rire ; on lui dit enfin, qu'il devoit moins condamner les *à parte*, que les autres, puisqu'il étoit le seul de la Compagnie, qui n'avoit rien entendu de tout ce qu'on venoit de dire si prés de lui.

Pelisson étoit aussi fort estimé par les agréables pensées dont ses Ouvrages étoient remplis, & par l'harmonie, qu'il savoit donner au mélange des grands & des petits Vers.

Nous avons vû que dans le douziéme siecle, les Vaudevilles étoient en usage en France ; que Thibaud, Comte de Champagne, s'acquit le titre de grand Chansonnier ; cependant depuis ce tems-là jusques au regne de François Premier, nos Poëtes

ont entierement negligé cette Poëſie : Marot commença à la faire revivre. Voici ce qu'il fit ſur un dépit :

Puiſque de vous je n'ai autre viſage,
Je va me rendre Hermite en un deſert,
Pour prier Dieu, ſi un autre vous ſert,
Qu'autant que moi en vôtre honneur ſoit ſage.

Adieu cet air & ce gentil corſage,
Adieu ce teint, adieu ces friands yeux ;
Je n'ai pas eu de vous grand avantage,
Un moins aimant aura peut-être mieux.

Desportes & Bertaud s'appliquerent à exprimer noblement dans leurs Chansons, les pensées que la tendresse inspire, comme on a pû remarquer, dans les deux couplets de leur façon, que j'ai déja citez.

De Lingendes, à qui beaucoup de gens attribuënt la gloire d'avoir le premier donné des Stances, imita ces deux Auteurs, & fit la Chanson suivante, qui fut long-tems chantée dans tout le Royaume:

Si c'est un crime que d'aimer,
On n'en doit justement blâmer
Que les beautez qui sont en elles;
La faute en est aux Dieux,
Qui la firent si belle,
Et non pas à mes yeux.

Theophile fut des premiers, qui celebrerent dans leurs Chansons, le bon vin, les rouges bords, les verres & les bouteilles : aprés lui, Motin fit les deux Couplets suivans, qui furent d'abord les délices des Beuveurs :

Que j'aime en tout tems la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'égal à soi,
J'y vois tout ce que je demande,
Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.

Durant que le chaud nous outrage,
On ne trouve point de boccage
Agréable & frais comme elle est;

Et quand la froidure m'y méne,
Un malheureux fagot m'y plaît,
Plus que tout le bois de Vincen-
ne.

On fit bien-tôt aprés de ces Chansons opposées à l'amour, qu'on appella anterotiques, comme est celle de Mesnard;

Dés que la nuit reprend son
cours,
Je me glisse dans la taverne,
Et n'en sors jamais que le jour
Ne fasse pâlir ma lanterne;
C'est le seul parti que j'ai pris,
Pour me vanger de mon Iris.

Du tems de Voiture & de Sarrasin, on commença à se servir des refreins, comme les *lantur-*

lus, les *landerirettes*, & l'on en inventa bien-tôt aprés d'autres composez de mots, qui se lioient au sens de la Chanson, & lui donnoient un grand agrément.

Charleval s'étoit acquis beaucoup de réputation par ses Ouvrages, & surtout par ces Vers:

Bien souvent l'amitié s'enflâme,
Et je sens qu'il est mal-aisé,
Que l'ami d'une belle Dame
Ne soit un Amant déguisé.

Il fit ce Couplet:

Que Cesar autrefois ait subjugué la France,
Par sa sage conduite & sa rare vaillance,

Je le crois bien :
Mais qu'il eut entrepris d'en faire la conquête,
S'il eut trouvé Loüis en tête,
Je n'en crois rien.

Ce refrein servit à beaucoup d'autres agréables Chansons, telle qu'est la suivante:

Qu'un Madrigal & qu'une Chansonnette,
Gagnent le cœur d'une Coquette,
Je le crois bien :
Mais que cent pistoles en prose
Ne fassent pas la même chose,
Je n'en crois rien.

On commença dans ce tems-là à voir des Chansons en Rondeau, comme celle-ci :

Quand on aime, helas, qu'on
est sot!
Quand on est sot, que l'on en-
nuïe!
Quel chagrin faut-il qu'on es-
suïe,
Prés d'un Amant qui ne dit mot?
Quelle heure est-il? Voici de la
pluïe.
Quand on aime, helas, qu'on est
sot!
Quand on est sot, que l'on en-
nuïe.

Quand à ces agréables Chansons, qui embrassent toutes sortes de sujets, qui sous un stile simple, naturel & enjoüé, renferment une pensée ingénieuse, & qui enfin ne sont que des

Epigrammes mises en chant, comme la suivante : elles n'ont été connuës en France qu'au commencement de ce Regne:

Tu médis sans cesse de moi ;
Je dis par tout du bien de toi :
Quel malheur est le nôtre !
L'on ne nous croit ; ni l'un ni l'autre.

Chauvigny de Blot avoit tant de feu, que dans le College on l'appelloit *Blot l'esprit* : quand il vint à Paris, l'Abbé de la Riviere le presenta à Gaston de France ; il s'attacha à ce Prince, & ensuite il celebra dans ses Chansons, tous les évenemens considerables : mais il s'abandonnoit trop à la vivacité de son

imagination : s'il eût sçû donner un frein à sa Muse, il auroit mieux merité le titre de grand Chansonnier, que Thibaud, Comte de Champagne. Marigny, Hotman, & tous les autres gens d'esprit, qui ont cultivé cette espece de Poësie, l'ont regardé comme leur modéle. Du tems qu'il étoit dans sa grande réputation, un homme de qualité se picquoit de faire beaucoup de Chansons ; mais elles étoient toutes sans sel : on lui chanta un jour :

Veux-tu que ta veine feconde,
Charme le peuple & le beau monde,
Du fameux Blot suit les leçons,
De sa poudre prens une dragme,

Et verse sur tant de Chansons
Un peu de sel de l'Epigramme.

Nos Poëtes Lyriques ont appris enfin à exprimer les maximes d'amour, & à faire parler le cœur, sans donner dans les hyperboles & les metaphores des Italiens. Il est aisé d'en juger par ces Chansons :

Quand le respect me fait cacher ma flâme,
Aux témoins importuns de nos doux entretiens,
Ses yeux s'instruisent dans les miens,
De tous les secrets de mon ame,
Et me font connoître les siens.

❦

Timarete s'en est allée,

L'ingrate méprisant mes soupirs
& mes pleurs,
Laisse mon ame désolée,
A la merci de mes douleurs;
Je n'esperois jamais, qu'un jour
elle eut envie
De finir de mes maux l'impitoya-
ble cours;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

❦

Un Berger plus beau que le
jour,
Me disoit dans un bois, au lever
de l'Aurore :
Iris, si tu voulois, que j'y revinsse
encore,
Tu me verrois mourir d'amour :
Ah! m'en dût-il coûter ma vie
avec la sienne,
N'importe, Amour, faites qu'il
y revienne.

❦

O toi, dont la beauté charmante,
Surpasse tout ce qu'on nous chante
De la beauté des Immortels;
Si tu veux qu'on t'éleve un Temple,
Et qu'on te dresse des Autels,
Deviens sensible à leur exemple.

Nos Poëtes ne se sont pas contentez d'introduire des Bergers & des Bergeres dans leurs Chansons de tendresse; ils y ont fait parler jusques aux Oiseaux, comme en ce Dialogue:

Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?
Je plains ma compagne fidelle.
Ne crains-tu pas, que l'Oiseleur

Ne

Ne te fasse mourir comme elle ?
Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

Les Languedociens ont excellé en cette Poësie ; ils se sont fait un langage si doux & si tendre, qu'il semble que l'Amour le leur ait dicté. Je rapporte ici deux de leurs Chansons, au hazard que beaucoup de gens ne les entendent pas : dans la premiere, c'est une Bergere qui se plaint, que l'ardeur de son Berger se rallentit;

Jou cresié qu'aquel Diou d'Amour,
*Quand ero tan * meinage,*
Cresquesse davantage ;
Mai aro conneisse à mon tour,
Que dins un cor volage,

* petit.

Comme es acquel de mon Pastour,
L'Amour ven picho cade jour.

Celle-ci est d'un Amant, qui voit partir sa Maîtresse :

Vous en anas, ah, que soüi
malhuroux!
Voustre départ me coustara la
vido ;
Cruelle! au men souvenez-vous,
Que jou sion mour lou jour que
sias partido.

La finesse de la Poësie Bachique, n'a été bien connuë en France, que depuis que la plupart des hommes ont renoncé à la galanterie, pour donner dans la débauche du vin, & ç'a été en opposant tantôt l'amour

au vin, & tantôt le vin à l'amour, que nos Poëtes ont réussi dans leurs Chansons, comme en celle-ci:

Croyez-vous n'être aimable,
Que le verre à la main ?
Boirez-vous jusqu'à demain ?
Ne voulez-vous briller qu'à table?
N'entendez-vous pas les Amours,
Vous dire en leur doux langage ?
Ne serons-nous d'aucun usage,
Iris boira-t-elle toûjours ?

Les habiles Chansonniers ne composoient ordinairement, que sur des airs aisez à chanter : ils en savoient de longs & de courts dont ils se servoient à propos pour bien renfermer leurs pensées, sans être obligez de les

restraindre, ou de donner dans le verbiage. La plupart se servoient de celui *de la Fronde, du Triolet, de l'Echelle du Temple, des Ennuyeux & de Joconde*; souvent même ils ont fait d'agréables Chansons en Quatrain, comme celle-ci de Liniere :

Lorsque le Dieu Mars en personne,
Se presente dans les combats,
Si CONDÉ' *ne s'y trouve pas,*
La Fête n'est pas bonne.

Les Italiens épuisent leur feu en Pasquinades, & la plupart des François font briller le leur dans des Chansons; toûjours prêts à celebrer tout ce qui arri-

ve, ils devancent souvent les Gazetiers,& par un Vaudeville ils publient les évenemens les plus considerables, dont ils relevent ou taisent les bons ou les mauvais endroits, selon leur caprice. Un Prince d'Italie est si fort prévenu, que nos Poëtes font des chansons sur tout ce qui arrive, que quand on lui apprend quelque nouvelle, qui regarde la France, il demande d'abord, *& la Canzone.*

On accorderoit volontiers un rang tres-considerable entre nos Poëtes, aux Faiseurs de Chansons, si on pouvoit les regarder autrement, que comme des libertins, qui n'ont jamais daigné s'assujettir, ni à la justesse, ni à l'arrangement des rimes, & qui

qu'il renferme, s'imprimeroient mieux dans la memoire en s'y presentant sous l'idée d'une seule chose; mais parce qu'il traite des mœurs, des inclinations, des sieges & des guerres, il a eu besoin d'un long espace de tems, & il lui a été permis d'embrasser autant d'évenemens qu'il en peut arriver dans une année.

L'action, qui y est traitée, doit être continuée, & menée à sa fin sans aucune interruption, & par consequent les descriptions des Camps, des Villes, & des autres choses, qui pourroient l'arrêter, ne sauroient être trop courtes.

Il faut que le merveilleux y regne par tout, pour tenir l'es-

prit

prit des Lecteurs dans une éleva-
tion continuelle; c'eſt pour cela qu'on y fait agir & parler les Dieux ; mais il faut auſſi que le vrai-ſemblable y ſoit toûjours obſervé, pour faire aïſément concevoir, comment ce qu'on raconte a pû être fait.

Les comparaïſons, dont on s'y ſert, doivent être plus connuës & plus aiſées à comprendre, que les choſes qu'on veut faire connoître.

Les ſentences & les belles moralitez, y ſont d'un grand agrément ; mais il faut qu'elles ſoient renfermées en moins de paroles, qu'elles ne ſont dans une déclamation.

Les Epiſodes y doivent être menagez comme dans le Poë-

me Dramatique, avec cette difference, que pour rendre les premiers proportionnez à leurs sujets, on peut leur donner plus d'étenduë, qu'aux autres.

Le nœud, & le dénoüement, ne sauroient être que défectueux, s'ils ne naissent naturellement de l'action qu'on traite.

Enfin, ce Poëme doit tenir un milieu entre la Tragédie & l'Histoire. Les Poëtes Tragiques ne pouvant exprimer par des récits, tout ce que les passions de leurs Héros ont de vehement & d'impétueux, ont eu recours à des Acteurs, qui par une representation animée, font impression aux yeux & aux oreilles des Spectateurs. Les Historiens n'emploïent qu'un stile simple pour

décrire les plus grands évenemens ; & les Poëtes Epiques ; qui n'ont pas le même secours que les tragiques, doivent quelquefois faire parler leurs Heros, transportez de colere & de rage, ou de quelque autre passion, & leur stile doit toûjours être vif & animé, & se sentir de cette fureur poëtique, qui les éleve au-dessus des Historiens.

Ronsard, animé de reconnoissance de tant de bienfaits, qu'il avoit reçû de Charles IX. entreprit *la Franciade*, qu'il laissa imparfaite ; il crut que les mots Grecs & Latins, dont elle est remplie, en feroient le sublime & le merveilleux. Sainte Marthe, & ses autres partisans,

le placerent d'abord sur le Parnasse, à côté d'Homere; vis à vis de Virgile : cependant les critiques conviennent que son stile est dur & sec ; que les Vers de dix pieds, dont il se servit, n'ont pas la gravité que demande un Poëme héroïque, & qu'enfin c'est le plus foible de ses Ouvrages.

Quoique du Bartas fut toûjours engagé au service, ou emploïé par le Roi de Navarre à de differentes négociations, il ne laissoit pas de cultiver les Muses : son Poëme *de la Semaine*, ou *de la Création*, fut tant estimé, qu'en moins de six ans on en fit trente éditions : soit que Ronsard en fut veritablement charmé, soit qu'il vou-

lui faire paroître une fausse modestie ; par un jeu de mots, il fit present d'une plume d'or à cet Auteur, & lui dit, qu'il avoit plus fait en une semaine, que lui (tout Ronsard qu'il étoit) en toute la vie. Il y a d'assez beaux Vers dans cet Ouvrage : ceux-ci sont dans son quatriéme jour, & semblent avoir été faits pour ces derniers tems :

Il se trouve entre nous des esprits frenetiques,
Qui se perdent toûjours par des sentiers obliques ;
Et de monstres forgeurs, ne peuvent point ramer,
Sur les paisibles flots d'une commune mer.

Tels sont, comme je crois, ces
Escrivains qui pensent,
Que ce ne sont les Cieux, ou les
Astres qui dansent
A l'entour de la Terre: ains que
la Terre fait,
Chaque jour naturel, un tour
vrayment parfait:
Que nous semblons ceux-là, qui
pour courir fortune,
Tentent le dos flottant de l'azu-
ré Neptune,
Et nouveaux, cuident voir, quand
ils quittent le Port,
La Nef demeurer ferme, & re-
culer le bord.

Ceux, qui dans la suite examinerent ce Poëme, dirent qu'on n'y trouve ni regles, ni invention; qu'il est rempli de

figures outrées, qui se sentent du Païs * qui a donné la naissance à l'Auteur, & que ce n'est tout au plus qu'une simple narration.

Je ne parlerai point ici du *Charles Martel* ; du *Jonas* ; du *Childebran*, du *Lys*, & de beaucoup d'autres Poëmes, qui n'ont pû soûtenir le grand jour, & qui se sont presque évanoüis en naissant.

Au sentiment de Chapelain, le *Moyse Sauvé* a de fort beaux endroits : c'est, disoit-il, une peinture parlante. Ceux, qui étoient d'un sentiment contraire, blâmoient Saint Amant de s'être amusé à peindre des minuties, qui énervent son sujet,

* La Gascogne.

& soûtenoient que cet Ouvrage ne devoit pas être mis au nombre des Poëmes Epiques, puisqu'il n'avoit été donné, que sous le nom d'*Idille*.

Brebeuf, Gentilhomme de Roüen, s'étoit engagé fort jeune à travailler à *la Pharsale*, & quand il la mit au jour, il n'étoit point connu dans la République des Lettres : cet Ouvrage, qui n'avoit point été annoncé, surprit agréablement le Public : les jugemens qu'on en fit dans la suite, furent tous differens les uns des autres ; les partisans de Brebeuf l'élevoient au dessus de Lucain, & disoient que ses narrations sont tres-vives ; qu'il peint toutes choses avec un artifice merveilleux ;

que dans les endroits, où il s'abandonne le plus au feu de son imagination, il ne s'éloigne jamais du bon sens; que son stile est toûjours noble & pompeux; que s'il ne suit pas toûjours son original, c'est qu'il s'est plus attaché à l'imiter, qu'à le traduire, & enfin que jamais Auteur n'avoit, comme lui, donné un chef-d'œuvre, pour un coup d'essai.

Ceux, qui en jugeoient autrement, disoient, qu'il s'éloigne souvent du naturel; que ses expressions sont trop hardies; qu'il se donne des libertez, qui ne sont pas pardonnables à des Traducteurs; qu'il a fait un tres-mauvais choix, puisque la Pharsale n'a jamais été regardée

dans l'antiquité, que comme un Ouvrage médiocre ; que l'action de César, qui combat contre sa Patrie, n'est pas loüable, & ne sauroit par consequent être le sujet d'un bon Poëme Epique ; que ce qui paroît grand, élevé & pompeux dans cet Ouvrage, n'est souvent qu'un faux brillant, qui éblouït d'abord ceux, qui le lûrent sans reflexion.

Dés que Scudery eut appris que la Reine de Suede venoit en France, il composa l'*Alaric*, comptant que cette Princesse seroit agréablement surprise d'entendre chanter les exploits d'un Conquerant, que le Nord avoit produit ; la précipitation avec laquelle il écrivit ce Poëme, ne lui permit pas de travail-

ser ses Vers, autant qu'il auroit pû faire. Il y en a pourtant d'assez beaux, comme ceux-ci :

Est-il rien de plus doux, pour
un cœur plein de gloire,
Que la paisible nuit, qui suit une
victoire ?

Les critiques dirent, qu'il fait souvent de grands discours pour ne dire que des bagatelles, & qu'il veut épuiser tous les sujets qui se presentent : mais s'il ne reçut pas du Public tous les applaudissemens, qu'il en avoit attendu, il eut lieu de s'en consoler, par les éloges, & par un present tres-considerable, qu'il reçut de la Reine de Suede.

Chapelain s'étoit acquis une si grande réputation de bel Esprit, sous le ministére du Car-

dinal de Richelieu, que ses amis n'hésitoient pas de dire, qu'il pouvoit seul consoler le Public de la perte des Malhèrbes & des Racans: il étoit dans cette réputation, lors qu'on publia, qu'il travailloit à *la Pucelle;* ses amis la promirent d'abord comme une merveille.

Le Duc de Longueville, qui descendoit du fameux Comte de Dunois, dont les belles actions sont racontées dans ce Poëme, donnoit une pension à Chapelain : le Public fut vingt ans dans l'attente de ce chef-d'œuvre, & quand il parut, les gens d'esprit étoient déja dégoûtez des loüanges anticipées, qu'on lui donnoit.

Chapelain eut un fort bien

different de celui de Brebeuf ; celui-ci, sans avoir jamais rien promis, donna un Ouvrage, qui fut d'abord generalement applaudi : l'autre, aprés vingt années de promesses, en donna un, qui consterna tous ceux qui l'avoient tant prosné. Il y eut un déchaînement si general contre ce Poëme, que pendant un fort long-tems, on voïoit tous les jours naître de nouvelles critiques : ces Vers coururent tout le Royaume ;

Nous attendons de Chapelain,
Ce rare & fameux Ecrivain,
Cette digne & docte Pucelle ;
La Cabale en dit force bien,
Depuis vingt ans on parle d'elle,
En trois jours, on n'en dira rien.

Trois ou quatre Beaux Esprits, qui pouvoient décider d'un Ouvrage, ne furent pas favorables à cet Auteur : ils ne passerent pas la plume sur tous les Vers de *La Pucelle*, comme avoit fait Malherbe sur ceux de *La Franciade* ; mais ils marquérent d'une maniere plus fine, à quel point ils la méprisoient. Quand quelqu'un d'eux avoit dit, ou écrit quelque chose, qui n'étoit pas au goût des autres, on le condamnoit à lire quelques Vers de ce Poëme. Ménagé battit en retraite à la faveur des regles du Poëme Epique, & ensuite il soûtint, ou fit semblant de soûtenir ce revers en Philosophe.

A l'exemple de Ronsard, qui

avoit fait *la Franciade*, pour loüer Charles IX. Desmarets commença *Clovis, ou la France Chrétienne*, pour avoir occasion d'exalter les vertus du Cardinal de Richelieu, qui le combloit de biens : à peine eut-il fait deux livres, que ce Ministre même le pria de recommencer à faire des pieces de Theatre ; mais ayant enfin donné un nouvel objet à sa Muse, & consacré ses veilles à des Ouvrages de pieté ; il reprit *Clovis*, & s'il faut l'en croire, Dieu l'assista sensiblement à en achever les neuf Livres qui restoient à faire, & à repolir les deux qu'il avoit déja donnez. Ce Poëme, qui long-tems aprés sa premiere édition, parut sous une forme pres-

que nouvelle, donna lieu à beaucoup de dissertations, qui ne lui sont pas fort favorables, & pour son malheur, les gens d'esprit n'oublieront pas une Epigramme de Monsieur Despreaux, qui en donnera toûjours une idée desavantageuse.

Cet Auteur avoit entrepris de bannir Apollon & les Muses, de la Poësie, & de montrer que les sujets chrétiens sont seuls propres pour des Poëmes héroïques ; il en composa deux ou trois pour prouver son opinion par des exemples, & il prétendit que *la Madeleine*, ou *le triomphe de la Grace*, est un veritable modele du Poëme Epique ; mais personne ne l'a pourtant encore imité.

Le Pere le Moine, qui a donné plusieurs Ouvrages de Poësie au Public, composa le *Saint Loüis*, ou *la Sainte Couronne reconquise.* Costart fut des premiers, qui examinerent ce Poëme avec beaucoup d'application; il assura qu'il l'avoit lû jusques à trois fois, avec un grand plaisir; que les Episodes y sont bien menagez; que l'ordre en est tres-judicieux, les expressions nobles, & qu'enfin cet Auteur s'est acquis une gloire immortelle, pour avoir sçû faire un Ouvrage régulier, de l'Histoire d'un Prince, dont les malheurs & les revers sont peu propres pour le sujet d'un Poëme Epique: les critiques n'en ont pas jugé aussi avanta-

geusement que Costart ; mais ils conviennent tous que le Pere le Moine est toûjours agréablement élevé dans cet Ouvrage.

Antoine Godeau, Evêque de Grace, étoit persuadé que le desir de chanter les merveilles du Créateur, pourroit inspirer le feu de la Poësie ; il se proposa pour modéle plusieurs grands Prelats de l'Eglise Grecque & de la Romaine, & fit cette quantité d'Ouvrages de pieté, parmi lesquels on distingue le Poëme de *Saint Paul.* Chapelain a voulu prouver, qu'il merite un rang parmi les Epiques, par sa majesté, sa noblesse, & sa pureté. L'Auteur en a parlé plus modestement : il avoüe qu'il n'y a rien de ce

merveilleux, qui éleve l'esprit; qu'il n'y a point mêlé de ces ornemens, que fournit la fable; qu'il n'a pas même employé toutes les agreables inventions, qu'un sujet chrétien peut recevoir, & qu'enfin il ne s'est pas proposé de faire un Poëme dans les regles.

Hesichius ne se contenta pas de demander, si Godeau étoit Poëte, il voulut lui-même resoudre la question; il trancha court, & dit, que cet Auteur n'avoit reçû aucun talent de la nature; qu'il est toûjours bas, sec & rampant, & qu'enfin il ne merite pas seulement une place au plus bas degré du Parnasse: mais le Public ne s'en est pas tenu à ces décisions, & ne

laisse pas de donner à ce Prelat les loüanges qu'il merite.

Sarrasin n'avoit donné sa défaite des bouts-rimez, que comme un jeu d'esprit, & comme une imitation badine du Poëme Epique.

Comme tous les gens de bon goût étoient prévenus en sa faveur, il y en eut qui dirent, que cette revûë, ce denombrement des troupes, ces descriptions des deux armées, & de la bataille; la déroute de Dulot; la peine imposée aux vaincus, & ces allusions ingénieuses, pouvoient entrer dans le Poëme le plus sérieux.

Nous avons déja parlé de la traduction de Virgile en Vers burlesques; elle parut sous une

constellation si heureuse, que quand elle auroit été moins bonne, son titre seul lui auroit attiré les applaudissemens du Public : tous les connoisseurs dirent, que Scarron donnoit à l'Eneïde le même rang parmi les burlesques, que lui avoit donné Virgile parmi les héroïques. On estime encore cet Ouvrage, comme le seul qui s'est soûtenu aprés la chute du langage, dont il est composé.

Segrais, si connu par ses Eglogues, & par quantité d'autres beaux Ouvrages, a traduit l'Eneïde : cette Traduction est fort estimée ; elle a pourtant fait dire à quelques beaux Esprits, que Homere & Virgile sont moins faits pour être traduits, que pour être imitez.

Perrault a fait le *Saint Paulin*, qui a donné lieu à de longues dissertations.

Arnaud d'Andilly a fait connoître son talent pour les Vers, dans son Poëme sur *la Vie de Jesus-Christ*.

Le Chantre d'un celebre Chapitre se trouvoit fort offensé de voir un Lutrin élevé auprés de sa place ; dans sa colere il pria un jour Mr. Despreaux d'en parler à Mr. le Premier President, comme de l'affaire du monde la plus sérieuse.

Mr. Despreaux s'acquitta de sa commission : Voilà un beau sujet pour un Poëme Epique, lui dit ce Magistrat, & vous devriez y travailler : il ne faut jamais dépiter un fou, continua

Mr. Despreaux; si je fais quelque Ouvrage là-dessus, je vous le presenterai, & vous serez complice de ma folie. Dés ce jour-là même, il commença le premier Chant du *Lutrin :* il ne se proposa d'abord que de faire tres-peu de Vers; quand il en eut fait une vingtaine, il les montra à quelques-uns de ses amis, qui les trouverent fort beaux, & le solliciterent à continuer. En pensant sérieusement à cet Ouvrage, il sentit qu'à l'exemple d'Homere, il pouvoit faire de beaux Vers sur les plus petits sujets, comme ceux de la pierre à feu :

Quand Boisrude, qui voit que
le peril approche,

Les arrête, & tirant un fusil de
sa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il
frappe, en un instant
Il fait jaillir un feu, qui petille
en sortant;
Et bien-tôt au brasier d'une mé-
che enflâmée,
Montre, à l'aide du souffre, une
méche allumée:
Cet astre tremblottant, dont le
jour les conduit,
Est pour eux un Soleil, au milieu
de la nuit.

Mr. Despreaux resolut de renfermer tout son sujet dans l'enceinte du Palais; c'étoit la demeure de tous les Heros, dont il vouloit faire mention. La Discorde, qui va des Cordeliers aux

aux Minimes, ne pouvoit pas trouver un lieu dans son passage, où elle fut plus en droit d'exercer sa puissance. La Boutique de Barbin s'y trouvoit tout à propos, pour servir d'arcenal aux combattans. Cette avanture, qui d'abord paroissoit si simple, a pourtant fourni assez d'agréables épisodes : la description du Hibou, & de beaucoup d'autres choses, dont cet Ouvrage est rempli, pourroit entrer dans un Poëme veritablement héroïque : dés que les quatre premiers Chants furent achevez, l'Auteur les lût au Roi, qui lui ordonna de les faire imprimer, & les deux derniers n'ont été faits, que long-tems aprés,

Depuis que la Poësie a été connuë en France, il y a eu des femmes qui l'ont cultivée; mais les Muses n'ont été bien favorables, qu'à celles de ce dernier siécle. Mademoiselle de Chastillon, fille du Maréchal de ce nom, avoit l'esprit vif, & beaucoup de talent pour les Vers: elle fut mariée fort jeune au Comte d'Adinchron, Ecossois, qui ne véeut pas long-tems. Elle épousa en secondes nôces le Comte de la Suze, de la Maison des Comtes de Champagne, & c'est sous ce nom qu'elle se rendit celebre. Aucun de nos Poëtes n'a autant cultivé qu'elle, la Poësie tendre: dans ses Elegies, qui sont au dessus de ses autres Ouvrages, elle faisoit toûjours

combattre la raison & le penchant, & jamais la raison n'étoit victorieuse. Voici quelques-uns de ces Vers :

Foible & fiere Raison, qui par
de vains combats,
Choque les passions, & ne les détruis pas,
Ne me tourmente plus, tes forces
sont bornées,
Et l'on ne change pas l'ordre des
destinées, &c.

Qu'un mal, qu'on trouve doux,
met de trouble dans l'ame,
Et que d'un feu qui plaît, aisément on s'enflâme, &c.

La grande application, qu'avoit cette Dame à la Poësie,

lui faisoit regarder avec indifference ses affaires les plus serieuses ; deux de ses amis la pressoient un jour, sur le midi, d'aller solliciter ses Juges, pour un procés de consequence : Je prendrois mal mon tems, dit-elle, je les trouverois ; j'irai ce soir me faire écrire chez eux. Elle fut éveillée un matin, par un grand bruit, qu'on faisoit dans son antichambre ; un Laquais lui dit, que c'étoit des Huissiers, qui saisissoient sa tapisserie ; priez-les de ma part, répondit-elle, d'attendre encore deux heures, & se rendormit paisiblement : dés qu'elle fut levée, elle remercia les Huissiers de leur honnêteté : Je sors, leur dit-elle, faites chez

moi ce que vous jugerez à propos. Son mari étoit fort jaloux; sa jalousie causa bien-tôt le divorce entr'eux : ils étoient tous deux Calvinistes ; mais elle fit abjuration. La Comtesse de la Suze, dit la Reine de Suede, ne s'est faite Catholique, que pour ne plus voir son époux, ni en ce monde, ni en l'autre.

Mademoiselle de Scudery avoit un rare talent pour la Prose & pour les Vers : cette quantité d'agréables Ouvrages de Poësie, qu'elle a fait sur differentes matieres, lui ont merité le nom de Sapho, qu'on lui a donné pendant sa vie; mais on pouvoit encore trouver en elle, de plus beaux sujets de loüanges : le plaisir qu'elle se faisoit de for-

mer ses amis au bon goût, & la moderation, avec laquelle on l'entendoit parler des Ouvrages des autres, l'ont élevée au-dessus de son sexe, & de la plupart des Poëtes : elle pensoit noblement, lors qu'il s'agissoit de loüer la valeur & le merite : elle fit ces Vers pour celebrer les glorieuses conquêtes du Roi, qui malgré les rigueurs de l'hiver, prit toute la Franche-Comté en un mois ;

Les Heros de l'antiquité
N'étoient, que des Heros d'Eté,
Qui cherchoient le Prin.temps, comme les Hirondelles ;
La Victoire, en Hyver, pour eux n'avoit point d'ailes :
Mais malgré les frimats, les neiges, les glaçons,

LOUIS *est un Héros de toutes les Saisons.*

Elle fit aussi ce Quatrain sur un pot d'œillet, que le Prince de Condé avoit pris soin d'arroser :

En voyant ces œillets, qu'un Illustre guerrier
Arrosa de la main, qui gagnoit des batailles ;
Souviens-toi, qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas, que Mars soit Jardinier.

La naissance de Mademoiselle des Houillieres, peut être marquée par une époque mémorable ; elle nâquit quelque

temps aprés l'institution de l'Academie : elle étoit fille de Mr. du Ligier de la Garde, Gentilhomme de Marie de Medicis, & Chevalier de l'Ordre de Saint Michel ; elle épousa Mr. de la Font de Boisguerin des Houillieres, Lieutenant de Roi de la Citadelle de Dourlans. Elle avoit un esprit universel, qui la rendoit capable de traiter toutes sortes de sujets, & dans les plus petits, comme les plus grands, ses Vers sont toûjours tres-nobles & tres-châtiez, & l'on peut dire qu'elle a excellé dans les loüanges, qu'elle a données au Roi :

Et quelque loin, qu'on porte les
loüanges,
Il n'en est point, qui vous puissent flater.

A vous chanter, nos voix sont toûjours prêtes ;
Mais quand nos Vers, à la posterité,
Pourroient vous peindre aussi grand que vous êtes ;
Quand de vos Loix ils diroient l'équité,
De vôtre bras les rapides conquêtes,
De vôtre esprit la noble activité,
De vôtre abord le charme inévitable,
Quelle en seroit pour vous l'utilité?
Lorsque le vrai paroît peu vraisemblable,
Il n'a sur vous, que peu d'autorité.

❧

Ces Conquerans qu'eurent Rome & la Grece,
Ces demi-Dieux, sur cent Lyres chantez,
Ont eu le sort que trop de gloire laisse;
On les a crû servilement flatez;
Tant de vertus, qu'en eux l'Histoire assemble,
Est, disoit-on, le prix de leurs bienfaits;
Et si vous seul, sous qui l'Univers tremble,
N'eussiez plus fait, qu'ils n'ont fait tous ensemble,
On douteroit encore de leurs hauts faits.

Elle n'avoit fait imprimer qu'une partie de ses Ouvrages;

mais aprés sa mort, Mademoiselle des Houillieres sa fille, en a donné le reste, en quoi le Public lui est tres-redevable.

Mademoiselle de la Vigne, fille d'un Medecin du Roi, avoit si bien sçû profiter des avis de Mademoiselle de Scudery, qu'elle se rendit tres-habile. On dit que la grande application, qu'elle avoit à l'étude des belles Lettres, abregea ses jours. Le plus considerable de ses Ouvrages, est une Ode, où elle fait parler Monseigneur au Roi, il y a ces beaux Vers :

Mais à sa valeur extrême,
Le Rhin semble s'opposer ;
Le Rhin, où Cesar lui-même,
N'osa jamais s'exposer !

Le Roi parle. A sa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit nager nos Guerriers,
Et leur ardeur est si vive,
Que déja sur l'autre rive,
Ils moissonnent des Lauriers.

Mademoiselle Des-Jardins, connuë ensuite sous le nom de Madame de Ville-Dieu, qu'elle prit en se mariant, a donné quantité d'Historiettes & de Fables galantes : elle faisoit un agréable mélange de Vers & de Prose, & ses Maximes d'amour sont tres-ingénieuses. En voici une :

Ministres indiscrets de l'empire amoureux,
Si communs au siecle, où nous sommes,

Qui ne croyez pas être heureux,
Si vous n'êtes crus tels, au jugement des hommes :
Que ne pouvez-vous quelque jour,
Vous resoudre à traiter secretement l'amour,
A cacher l'air content, que vôtre orgueil vous donne,
A vous rendre jaloux de vos propres desirs,
Et vous verriez que les plus doux plaisirs,
Sont ceux, qu'un mystere assaisonne.

Mademoiselle de Saint Firmin a fait aussi beaucoup d'honneur à son sexe, & à la Beauce, où elle étoit née ; elle est fort

loüable d'avoir consacré dans sa jeunesse, son talent pour les Vers, à des sujets de pieté: Voici une Paraphrase, qu'elle fit sur le *Gloria Patri*, &c.

Gloire au Pere, qui vit de toute éternité,
Gloire au Verbe engendré de sa propre substance,
Gloire à l'esprit de verité,
Qui procede de deux en une même essence,
Et qui sans les confondre en forme l'unité.

Elle entendit un jour une conversation de gens savans, dans laquelle on demandoit, si c'est par sa Naissance, ou par sa Mort, que le Sauveur a témoigné plus

d'amour pour les hommes ; elle fit ce Sonnet :

Voir naître & voir mourir l'Auteur de la Nature,
Voir un Etre éternel commencer & finir,
Ces deux extremitez parfaitement s'unir,
Le Createur se joindre avec la Creature.

Voir un Dieu renfermé sous l'humaine figure,
Celui qui contient tout, se laisser contenir,
Celui de qui le bras peut seul tout soûtenir,
Etre sans mouvement dans une sepulture.



Ces miracles offerts à mes sens étonnez,
Au salut des humains ont été destinez;
L'un commence l'ouvrage, & l'autre le consomme.

Mais l'amour au premier a bien plus fait d'effort;
Car du Ciel à la Terre, & de Dieu jusqu'à l'Homme,
L'espace est bien plus grand, que de l'Homme à la Mort.

Aprés l'institution de l'Académie Françoise, les Ouvrages de tant de beaux Esprits, qui la composoient, se répandirent dans les Provinces, & y firent connoître les avantages, que l'on peut

peut tirer d'une Societé, où les plus éclairez se communiquent les diverses lumieres qu'ils ont, pour conduire un Ouvrage à sa perfection ; & enfin dans plusieurs Villes considerables du Royaume, on eut l'émulation de fonder des Académies. Mr. le Cardinal Conti fonda celle d'Avignon en 1650. avec l'agrément de *Sa* Sainteté, il s'en déclara le Protecteur. Les Académiciens prirent le nom de *Zelez*. On doit leur attribuer la gloire d'avoir donné l'exemple des établissemens des autres Académies, que nous avons dans les Provinces.

En 1660. les gens de Lettres de Soissons commencerent à s'assembler en certains jours, &

continuerent cet agréable exercice pendant quelques années ; mais comme leur Societé augmentoit, ils resolurent de l'ériger en Académie. Le Roi étoit alors devant Dole: ce siége n'occupoit pas si fort ce Conquerant, qu'il ne pût penser à autre chose ; à la priere de Mr. Colbert, il fit expedier des Lettres Patentes, dattées du Camp devant cette Place, pour l'établissement de l'Académie de Soissons, qui ne voulut être regardée que comme une fille de celle de Paris, & en reconnoissance de cette affiliation, elle lui envoye tous les ans une Piece d'Eloquence, qui est lûë immediatement aprés les Ouvrages, qui ont merité le Prix.

Cette Académie, composée de vingt Academiciens, est sous la protection de Monsieur le Cardinal d'Estrées, & ne peut choisir de Protecteur à l'avenir, qu'il ne soit de l'Académie Françoise. Sa Devise est un Aiglon, conduit au Soleil par sa mere, avec ce mot :

Maternis ausibus audax.

En 1668. le Roi fit expedier des Lettres Patentes pour l'établissement de celle d'Arles, à laquelle il accorda les mêmes privileges, qu'à celle de Paris; elle prit pour Devise un petit & un grand Palmier, & un Soleil qui répandoit ses

rayons sur l'un & sur l'autre, avec ce mot:

Foventur eodem.

Cette Académie, dont le Duc de Saint Agnan, voulut bien être le Protecteur, n'étoit composée dans son commencement que de vingt Académiciens, & comme un aussi petit nombre ne suffisoit pas pour une Ville, où tant de gens cultivoient les belles Lettres, ils demanderent au Roi une augmentation de dix, qui leur fut accordée. Il n'étoit permis, qu'à des Gentilshômes d'aspirer à l'honneur d'être reçû à cette Académie; comme il n'est permis

qu'à des Nobles Venitiens d'écrire l'Histoire de leur Républi-que. Ces Messieurs n'avoient peut-être pas fait reflexion, qu'Apollon avoit gardé des troupeaux & bâti des murailles, & que quand il veut inspirer quelqu'un, il n'a point d'égard à la naissance. Aprés la mort du Duc de Saint Aignan, cette Aca-démie choisit Mr. le Marquis de Dangeau, pour son Protecteur.

Quoique Villefranche, Capitale du Beaujolois, ne soit qu'u-ne petite Ville, elle n'a pas laissé de produire assez de beaux Es-prits, pour former une Acadé-mie, qui se soûtient avec hon-neur depuis prés de trente ans, qu'elle a été établie par Lettres Patentes de Sa Majesté.

L'Académie d'Angers, qui fut établie en 1681. ne prit point d'autre nom, que celui d'*Académie Royale* : le nombre des Académiciens est fixé à trente : les Statuts en sont tres-judicieux ; ils défendent, sur toutes choses, de parler de Politique & de Religion.

Celle de Nismes fut instituée en 1692. elle est composée de beaucoup de gens d'esprit & d'érudition, qui ont donné de beaux Ouvrages au Public.

Les Jeux Floraux, qui pendant plusieurs années, avoient soûtenu l'honneur de la Poësie, furent enfin negligez, & pour les faire revivre avec éclat en 1694. on les érigea en Académie : on y ajoûta un nouveau

Prix, qui est une Amarante d'argent. Le nombre des Académiciens fut fixé à trente-cinq : elle choisit pour Protecteur Mr. le Chancelier.

Quelques autres Messieurs de Toulouse, faisoient des Assemblées, dans lesquelles ils s'entretenoient de leurs Ouvrages, & de tout ce qu'il y avoit de nouveau dans la Republique des Lettres. En 1696. cette Societé fut érigée en Academie, qui à l'exemple de celles d'Italie, se donna un nom burlesque, qui est celui de *Lanternistes*, à cause que ceux qui la composoient, s'assembloient la nuit, éclairez par de petites Lanternes. Ils établirent un prix que l'on donne, tous les ans, à celui

qui remplit le mieux des bouts-rimez à la loüange du Roi.

A la priere de Mr. Foucaut, Intendant en basse Normandie, le Roi a accordé ces années dernieres, l'établissement d'une Academie à Caën ; le nombre de ces Academiciens est de trente-cinq.

FIN.

